John Carter Brown
Library
Brown University

JOHN CARTER BROWN
LIBRARY

Purchased from the
Trust Fund of
Lathrop Colgate Harper
LITT. D.

WR
14978
ROSTENBERG
B 30

OBSERVATIONS

SUR

LE TÉTANOS;

Ses différences, ſes cauſes, ſes ſymptômes, avec le traitement de cette maladie & les moyens de la prévenir.

Précédées

D'un Diſcours ſur les moyens de perfectionner la Médecine-Pratique ſous la zone torride.

Suivies d'Obſervations ſur la ſanté des femmes enceintes dans ces Régions; leurs maladies aux différentes époques de la groſſeſſe; l'accouchement & ſes ſuites; la conſervation des nouveau-nés juſqu'à l'adoleſcence.

Terminées par le rapprochement des vices & des abus des hôpitaux d'entre les tropiques, & les moyens d'y remédier.

PAR M. DAZILLE.

Pour ſervir de développement & de ſuite à ce que cet Auteur a écrit du Tétanos dans ſes Ouvrages ſur les maladies des Nègres, & ſur les maladies des climats chauds.

Il ne ſuffit pas au Médecin de bien ordonner, il faut encore qu'il faſſe concourir le malade lui-même à ſa guériſon, ainſi que tous ceux qui le ſoignent, ou de qui ſon ſort peut dépendre.

HIPPOCRATE, Aphoriſme I.

A PARIS,

Chez PLANCHE, Libraire, rue neuve de Richelieu-Sorbonne.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

RPJC

A MONSIEUR,

MONSIEUR A. PETIT,

Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin Royal, ancien Inspecteur des Hôpitaux Militaires du Royaume ; de l'Académie des Sciences de Paris & de Stockholm, &c. &c.

MON MAITRE,

J'AI suivi vos savantes leçons pendant plusieurs années ; c'est après avoir puisé dans ces sources fécondes, que j'ai pratiqué la Médecine & la Chirurgie entre les tropiques.

Cet Ouvrage étant le fruit de vos principes, je vous prie d'en agréer l'hommage public, comme un tribut de ma vive reconnoissance, de mon respect & de mon inviolable attachement. Puissent ceux qui vous connoissent, puissent surtout mes Condisciples le trouver digne de vous être offert!

DAZILLE.

DISCOURS

SUR

LES MOYENS DE PERFECTIONNER

LA MÉDECINE-PRATIQUE

ENTRE LES TROPIQUES.

Si l'on considère avec attention le nombre & l'étendue des connoissances locales que le Médecin, arrivant dans une Colonie, doit indispensablement acquérir pour être en état d'y exercer utilement son état, quelqu'instruit, quelque laborieux qu'il soit d'ailleurs, & quelque zèle qu'on lui suppose, on ne sera pas surpris que la Médecine ait fait

ſi peu de progrès ſous la zone torride.

En effet, la ſituation des lieux & leurs productions, l'air & les variétés de ſa température, le climat & ſes influences diverſes, celles des vents le plus ordinairement régnans, les marais, leurs effets plus ou moins funeſtes en raiſon de leur proximité ou de leur éloignement des habitations & des villes; les qualités des eaux, le genre de vie des habitans, leurs mœurs, leur nourriture, leurs travaux, & juſqu'à leur manière de ſe vêtir : tels ſont les objets qui doivent fixer la première attention de l'homme de l'art, & qui lui préſentent une ſource intariſſable d'obſervations utiles; telle eſt, en un mot, l'étude qui doit précéder ſa pratique, s'il deſire ſincèrement de bien mériter de l'humanité, de ſes concitoyens & du Gouvernement.

Les premiers établiſſemens que les Européens ont faits dans les vaſtes régions de la zone torride, ſe ſont formés avec lenteur, &, pour ainſi dire, en

tâtonnant. Cette incertitude étoit inévitable dans des temps où les lumières & les connoissances nécessaires manquoient pour prévoir, saisir & prévenir les effets des différences extrêmes qu'on devoit rencontrer en passant rapidement des climats tempérés dans les climats brûlans : aussi des épidémies, non moins désastreuses qu'inattendues, ont-elles souvent forcé les premiers Colons de changer de site, & même d'abandonner, pendant des siècles, le pays qu'ils vouloient établir.

Combien de milliers de ces hommes, ainsi transplantés, ont péri pour avoir ignoré les préceptes sages & lumineux d'Hippocrate, sur les diverses influences de l'air, ou pour avoir imprudemment négligé de s'y conformer! Suivant les révolutions de chaque saison, les changemens arrivés dans l'atmosphère & le site des lieux, ce Prince de la médecine prédisoit le genre de maladie qui alloit régner dans telle ou telle contrée. Ce

ſage & profond Obſervateur fait dépendre de ces circonſtances, non-ſeulement le plus grand nombre des maux phyſiques qui affiégent l'humanité, mais encore la majeure partie de nos affections morales. Il va enfin juſqu'à en déduire la diverſité des uſages des Peuples, & celle de leurs gouvernemens.

C'eſt en ſuivant les traces de ce grand homme, qu'en Europe pluſieurs Médecins célèbres nous ont tranſmis la connoiſſance des maladies particulières aux habitans des zones tempérées.

Celles qu'on éprouve entre les tropiques ſont reſtées preſqu'inconnues; les plus fréquentes, telles que les putrides-malignes; comme les plus rares, telles que le tétanos.

Parcourons les cauſes de ce retardement funeſte.

Dans les premiers temps de ces établiſſemens au-delà des mers, il n'y a paſſé qu'un très-petit nombre de Médecins. Aujourd'hui même, les Iſles de

France & de Bourbon n'en ont qu'un (1), & notre Colonie de Cayenne, ainſi que nos peuplades de la province de Guyane, n'en ont point, malgré la fréquence des maladies qu'éprouvent les habitans de ces contrées (2).

Avant de paſſer dans les Colonies, le plus grand nombre des Médecins, n'ayant point été préparés en Europe à l'exercice des différentes branches de l'art de guérir, ſur-tout de la chirurgie (3), n'ont pu pratiquer que celle à laquelle ils ſe ſont conſacrés; & dans ces

(1) Encore eſt-il membre du Conſeil Souverain.

(2) Le Canada, partagé dans ſa vaſte étendue en trois Gouvernemens, n'a eu qu'un ſeul Médecin qui faiſoit ſa réſidence à Quebec : encore la place eſt-elle reſtée vacante pendant plus de dix ans, c'eſt-à-dire, depuis la mort de M. Gautier, juſqu'à l'arrivée de M. le Beau, au moment du ſiège de Quebec. Les Iſles Royales & Saint-Jean, ainſi que nos établiſſemens de l'Acadie, n'en ont jamais eu.

(3) *Voyez* pag. 151 & ſuivantes, maladies des climats chauds.

climats, plus encore que dans nos campagnes d'Europe, le Médecin doit poſſéder la connoiſſance de toutes les parties de l'art, pour être en état de remplir, ſeul, les fonctions de pluſieurs ſujets ſouvent diſperſés, & qu'une multitude de circonſtances, telles que le débordement des rivières, &c., peuvent empêcher de raſſembler dans des momens où la réunion de leurs ſecours eſt indiſpenſable.

Les uns, par inconſtance ou par d'autres motifs, ſe ſont appliqués à la connoiſſance des loix, & ont été faits Conſeillers des Cours Souveraines de ces établiſſemens; d'autres ont fait leur unique occupation de l'hiſtoire naturelle, ou de la botanique ſeulement; il en eſt enfin qui ſe ſont excluſivement livrés à l'agriculture; de ſorte que les uns & les autres ſe ſont tellement éloignés de la pratique médicinale, qu'en 1763, j'ai vu à Cayenne M. Artur, Médecin du Roi, ſe diſpenſer de faire ſes viſites

d'hôpital, & confier le traitement de sa femme & de ses enfans à un Chirurgien de la ville, pour se livrer tout entier aux affaires du Conseil : indifférence encore plus étonnante & plus répréhensible dans une Colonie où l'art a d'autant plus à faire, que l'air des marais diminue considérablement les forces vitales.

L'opinion a marqué le rang de Médecin au dessous de celui de Conseiller : voilà la source de cette cumulation d'états, ou plutôt de ces *métamorphoses*.

C'est encore l'opinion qui a particulièrement donné le non de *savant* à ceux qui ne s'attachent qu'à l'anatomie, à la chymie, à la botanique, ou à telle autre branche de l'art (4). C'est elle encore qui, dans d'autres temps, a marqué moins d'égards pour les Médecins qui en ont

(4) Je suis bien éloigné de leur refuser ce titre : ils sont trop utiles à l'art entier par les progrès qu'ils lui font faire ; ils passent leur vie à étudier, à approfondir la branche à laquelle ils se sont attachés, & quelques

exercé toutes les parties ; l'illusion & le préjugé ont même été portés jusqu'à considérer ceux qui s'occupent de cet ensemble, comme des *amphibies*. Mais, dans un siècle éclairé, des erreurs si préjudiciables au bien public & à l'humanité, ne peuvent qu'être rejetées.

Le Médecin-praticien des Colonies n'obtiendra jamais que des succès médiocres, peu soutenus, une réputation éphémère, si, avant de se consacrer à la pratique, il n'a étudié dans nos meilleures Universités, & d'une manière distinguée, l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, la pathologie, la botanique, la

---

mois d'étude rendent le Médecin-praticien possesseur de leurs découvertes. Mais, si celui-ci leur doit ses applaudissemens, gardons-nous de marquer moins de considération pour le Médecin qui, réunissant dans sa tête, & pouvant exercer les différentes branches de l'art, devient si précieux dans les Colonies, où, comme nous venons de le dire, la réunion des sujets divers qui n'en possèdent qu'une, est souvent indispensable & presque toujours impossible.

chymie, les effets que les différens poiſons produiſent, la chirurgie dans toutes ſes parties, la médecine civile, la médecine criminelle ou du barreau, enfin la médecine-pratique.

Ajoutons qu'il doit s'être préparé à cette étude par celle des ſciences préliminaires, & ſur-tout de la phyſique qui ſert de baſe & d'appui à toutes les branches de la Médecine dont les détails & les développemens s'éclairent & ſe ſoutiennent réciproquement.

Si l'on ſouffre que le *commun* des Médecins n'ait que des idées générales & ſuperficielles de ces différens objets, cette tolérance ne doit jamais avoir lieu à l'égard du Médecin du Roi de chaque Colonie, qui a continuellement des milliers de malades à conduire, des Officiers de ſanté à éclairer, à diſtribuer, à maintenir, & auxquels ſa primauté, les devoirs de ſa charge, les ordonnances de nos Rois & le bien de l'humanité, font une loi d'expliquer, en abrégé, la

théorie & la pratique de ce grand art, les liaisons & les rapports que ses parties ont entre elles; & de faire exactement, en leur présence, l'inspection des cadavres, pour donner ensuite le reste du temps à sa correspondance.

Le Médecin dont la capacité ne peut embrasser l'ensemble des différentes branches de l'art, qui n'a ni le talent de les transmettre, ni les qualités nécessaires pour remplir dignement des fonctions d'une telle étendue, les perfectionner & les rendre utiles à chaque instant, loin de solliciter une place de cette importance, doit au contraire la refuser, parce qu'au lieu de se faire honorer, il tombera infailliblement dans le mépris.

Mais l'homme de l'art, qui en possède à fond toutes les parties, saisit facilement l'état de chaque malade; distingue la maladie principale de ses complications physiques & morales, si multipliées entre les tropiques; n'emploie que des remèdes simples, énergiques, peu variés,

& ſur-tout bien indiqués (5); imite la nature dans ſes opérations; calcule les forces vitales au flambeau de l'expérience; tourne à l'avantage du malade la grande action ou la foibleſſe; fait connoître à ſes ſous-ordres les ſymptômes avant-coureurs de chaque criſe, & leur apprend à n'en pas confondre l'effet avec celui des remèdes.

Ses ordonnances, de facile exécution, ne rebutent ni ſes malades, ni ſes ſous-ordres; le ſervice ſe fait avec exactitude; les uns l'attendent pour être ſoulagés, les autres pour leur inſtruction; il lit

(5) L'indication ſaiſie, il faut s'en tenir au remède qu'on a jugé le plus propre à la remplir; car rien n'eſt ſi funeſte que d'aller continuellement d'un remède à un autre; en un mot, on doit ſuivre en tout les voies de la nature, & n'en être que le miniſtre fidèle.

J'ai vu des ordonnances ſi ſurchargées de médicamens contraires à l'état du malade, que leur exécution étoit preſque toujours ſuivie des plus funeſtes effets. Souvent auſſi leur complication les rendoit impoſſibles à exécuter, & cela étoit ſi frappant, que les *ſous-ordres*, les ſerviteurs & les malades eux-mêmes s'en appercevoient.

ſur chaque phyſionomie que toutes les eſpérances ſont fondées ſur lui.

Dans les comptes qu'il ſe fait rendre de tout ce qui s'eſt paſſé d'une viſite à l'autre, il encourage par ſa douceur, ſa patience & ſon zèle; règle toujours le nombre de ſes viſites ſur les beſoins des malades & l'exigence des cas; prend toutes les précautions pour que le malade ſoit ſecouru à propos, que les entrepreneurs & les fourniſſeurs ne ſe diſpenſent pas, ſous des prétextes ſpécieux, de fournir des alimens de bonne qualité, & que le nombre des Aides-Chirurgiens, des Apothicaires & des Infirmiers ſoit toujours proportionné à celui des malades & à l'eſpèce de maladies, à l'effet d'entretenir conſtamment dans toutes les ſalles la propreté & la ſalubrité, ſans leſquelles on ne peut eſpérer de guériſon.

Toujours occupé des devoirs de ſon miniſtère, il maintient chacun à ſa place; & de cette harmonie, de ce concours unanime de ſollicitudes, de peines, de

ſoins & de travaux, il réſulte que, dans les épidémies mêmes, il ne perd pas quelquefois le douzième du nombre de ſes malades, tandis qu'en d'autres mains il s'en ſauve à peine un douzième.

Ce n'eſt pas à l'hôpital ſeulement que le Médecin éclairé & ami de l'humanité trouve dans ſes ſuccès le prix de ſes travaux & de ſon zèle. Dans la ville, les citoyens de tout état & de tout rang, s'empreſſent de le voir & de l'accueillir avec des diſtinctions qui n'appartiennent qu'au vrai mérite. Dans les camps, le ſoldat reconnoiſſant ſon bienfaiteur, lui prodigue avec attendriſſement les noms les plus chers. Par-tout enfin où le Médecin remplit dignement les devoirs de ſon état, il recueille le prix de ſon ſavoir & de ſes ſuccès.

Le ſalut des Colonies dépend eſſentiellement des hommes de guerre & de mer, que S. M. entretient dans ces poſſeſſions éloignées, & la conſervation de ces hommes précieux dépend du traite-

ment de leurs maladies & de la bonne adminiſtration des hôpitaux. Le Médecin du Roi eſt ſans doute le premier coopérateur de cette adminiſtration, ou plutôt le premier mobile; mais comme il peut, lui-même, éprouver l'influence du climat, que ſon zèle, ſon ardeur pour le travail & ſon humanité l'expoſent plus que tout autre à en ſubir les effets, principalement dans les temps d'épidémie, il eſt indiſpenſable de lui donner un ſecond, capable de le ſuppléer à chaque inſtant dans les hôpitaux & dans les camps, comme auprès des chefs, & qui, pour cet effet, ſoit également inſtruit, ait fait les mêmes preuves, & ſoit revêtu des mêmes qualités. Sans cette ſage précaution, nul ordre permanent à eſpérer dans la tenue de ces hoſpices. Ces aſyles ſacrés, loin de fournir des occaſions continuelles de ſoulager l'humanité ſouffrante, d'acquérir des lumières & de perfectionner la pratique médicinale, continueront d'être un chaos d'erreurs où l'homme

ſouffrant, l'homme de l'état, ſeront ſans ceſſe expoſés à devenir les victimes de l'ignorance & de la cupidité; à avoir pour Médecin l'entrepreneur lui-même, homme toujours intéreſſé à ne pas fournir les objets eſſentiels à leur guériſon, & à perpétuer leurs maux.

Les Colonies eſpèrent que le Miniſtre ſage & éclairé qui les gouverne, les mettra à l'abri des effets de l'entrepriſe, d'autant plus redoutable, que par ſa ſoupleſſe, ſes intrigues ſecrètes & la fécondité de ſes reſſources, elle fait quelquefois tourner à ſon avantage les opérations mêmes deſtinées à la détruire.

Après ce que nous avons dit dans nos obſervations générales ſur les maladies des climats chauds, & dans cet ouvrage, à l'égard de l'ordre & du régime qu'il convient d'établir dans les hôpitaux des Colonies, il ne nous reſte qu'à former des vœux pour que le Gouvernement veuille bien adopter pour ces établiſſemens les règles ſuivies avec tant de zèle

& d'exactitude dans les hôpitaux, où les Sœurs de Saint-Lazare ſont chargées de ſervir les malades. Il eſt de la dernière importance que les ordonnances des gens de l'art ſoient ſtrictement & religieuſement exécutées, & que chacun faſſe ſa charge ſans mélange d'aucune autre fonction.

Les viſites des malades d'un hôpital demandent encore, indépendamment du ſavoir du Médecin, une ſorte d'habitude que ne peuvent avoir les Médecins des villes. Par l'établiſſement d'une ſeconde place de Médecin du Roi, les hôpitaux ne ſeront plus expoſés à être privés, quelquefois pendant des mois entiers, des viſites de leur Médecin ordinaire (7). A

(7) J'ai vu un hôpital de 7 à 800 malades, privé, pendant plus de huit mois, des viſites du Médecin du Roi, qui, après avoir manqué de ſuccomber à une maladie des plus graves, a été près d'un an à ſe rétablir. C'eſt pour éviter cet inconvénient qu'il y a dans les ports de Breſt, de Toulon & de Rochefort, juſqu'à trois places de Médecin d'hôpital.

quelque

quelque distance de la ville qu'ils soient situés, l'un des deux Médecins ne pourra se dispenser d'y coucher, pour veiller lui-même à l'exécution de ses ordonnances. Cet avantage est inappréciable, sur-tout entre les tropiques, où, dans la plupart des maladies, telles que le tétanos, les putrides malignes, & les inflammations vraies, il est si important de saisir les symptômes dès l'instant de leur apparition, & d'administrer aussi-tôt les remèdes convenables, qu'après leur accroissement, il est très-difficile d'en arrêter les progrès & les suites funestes. Souvent même le traitement des autres maladies, mal commencé, entraîne dans ces climats la mort du malade, ou ne lui laisse qu'une vie languissante.

Tels sont les vrais, les seuls moyens d'établir l'ordre d'où dépend la guérison des malades. En outre, cette direction bien entendue, permettra de recueillir les observations intéressantes faites dans chaque hôpital; & leur réunion à celles

que fourniront tous les hôpitaux d'entre les tropiques, ſervira déſormais à éclairer, rectifier ou perfectionner la pratique médicinale des Colonies.

Mais, à la tenue des journaux indiſpenſable pour remplir ces grands objets, & les rendre vraiment utiles à l'avenir, il faut que le Médecin du Roi & ſon collègue joignent l'enſeignement des Aides-Chirurgiens, & que pour cet effet, ſelon leurs talens, ils donnent alternativement chaque jour & à des heures fixes, des leçons ſur les différentes branches de l'art de guérir.

Comme les vrais préceptes de toutes les ſciences ſe tirent de l'exercice & de l'expérience, il n'appartient qu'à celui-là ſeul qui réunit ces avantages, d'en donner des leçons. Mais les Médecins du Roi ne doivent point entreprendre, ſurtout dans les premières années, de donner à chaque partie de l'art des développemens auſſi étendus que dans nos Univerſités. Ils feront cependant ſentir l'impoſ-

ſibilité d'exercer parfaitement un art de cette importance, ſans en poſſéder à fond la théorie & la pratique.

C'eſt alors que l'hôpital du Roi deviendra une école de médecine théorique & pratique pour le reſte de la Colonie, & que les Ordonnances & Réglemens, qui, avant d'accorder aux Chirurgiens la liberté de pratiquer, les aſtreignent à une année d'exercice dans l'hôpital du Roi, ceſſeront d'être illuſoires, & auront leur pleine & entière exécution.

La ſageſſe des réglemens oblige les Médecins arrivant dans les Colonies, de ne ſe préſenter au Conſeil pour obtenir le droit de pratiquer, qu'avec une atteſtation du Médecin du Roi. Il ſeroit à deſirer que, pour accorder ce droit au jeune Médecin qui auroit moins de deux années d'exercice dans les hôpitaux d'Europe, la même loi l'obligeât de ſuivre pendant un an les leçons & les viſites du Médecin du Roi; & qu'à cet effet, il fût tenu de réſider à l'hôpital pendant ce

temps, d'y montrer, d'y développer ſes talens par l'exercice des différentes parties de la médecine; alors, le Médecin du Roi connoiſſant la capacité, les mœurs & la conduite du ſujet, pourroit en toute ſûreté lui donner ſon atteſtation & s'en rendre en quelque ſorte le garant auprès des chefs & de la juſtice. Trop d'événemens ont juſtifié l'importance de cet objet, pour qu'on ne prenne pas toutes les précautions poſſibles à cet égard.

Anatomie.

Toutes les parties de l'art de guérir peuvent s'enſeigner dans les colonies, même l'anatomie, en prenant le temps & les ſaiſons convenables.

Le Médecin ne doit point être gêné dans ſa méthode; mais, là plus qu'ailleurs, il ne pourra enſeigner en été, que l'oſtéologie, la miologie & l'angiologie sèches. Les autres ſaiſons étant aſſez fraîches pour obliger entre les tropiques, & ſous la ligne même, à prendre les

habits de drap, permettront les démonſtrations ſur le cadavre.

Il ne s'expoſera jamais à diſſéquer, & ne permettra jamais qu'on diſsèque aucun ſujet mort de maladie maligne, de dyſſenterie, ou de maladie éruptive.

Une attention également importante, c'eſt que les ouvertures principales de ſon amphithéâtre, ou ſalle de diſſection, ſoient placées les unes du côté des vents régnans, & les autres du côté oppoſé, afin qu'à chaque briſe on puiſſe en renouveler l'air. Les diſſections & les démonſtrations doivent être faites pendant la briſe, & le Profeſſeur, ainſi que le proſecteur & les élèves, placés au vent du ſujet. Par ce moyen, on ſera exempt de toute eſpèce de danger, même de ceux que l'on ne peut éviter en Europe, où les vents ſont toujours variables.

Il changera ſouvent de cadavre, afin d'éviter les dangers de la putréfaction qui empêche d'ailleurs de donner une idée exacte des parties. Ces parties doivent

d'abord être préſentées dans leur vraie ſituation, enſuite bien détachées de celles qui les entourent, afin de pouvoir les conſidérer enſemble & ſéparément.

Cet objet eſſentiel dépend du talent du profecteur. Il ſera choiſi parmi les Aides-Chirurgiens, & formé par le Médecin du Roi, qui conſéquemment doit lui-même ſavoir très-bien diſſéquer.

Dans les climats les plus chauds, l'on prépare & l'on conſerve les animaux rares qu'on envoie figurer dans les cabinets des curieux d'Europe. Qu'on emploie le même temps & les mêmes ſoins pour l'anatomie de l'homme, on ne courra pas plus de dangers, & l'on fera quelque choſe pour l'humanité.

Il ſera même très-utile à la Médecine-Pratique des Colonies, ſur-tout à celle du Barreau, que le Médecin du Roi montre à ſes élèves la correſpondance qui exiſte entre les parties externes & les parties internes les plus eſſentielles,

telles que les viſcères & les gros troncs des vaiſſeaux.

Il ſera également intéreſſant pour les développemens & les progrès de la phyſiologie, de donner, chaque année, deux ou trois leçons d'anatomie comparée, dans leſquelles on fera connoître les différences eſſentielles qui exiſtent dans les parties principales, telles que les viſcères de la tête, ceux de la poitrine & du bas-ventre, entre l'homme & les différens quadrupèdes, les oiſeaux & les poiſſons.

Sans l'obſervation, on n'aura jamais de Médecin méthodique dans ces contrées éloignées. Le traitement des maladies internes ſera livré à l'empiriſme, & la chirurgie à une routine aveugle. C'eſt par des obſervations exactes & préciſes, faites ſur des ſujets de tout âge & de tout ſexe, en ſanté comme en maladie, & ſur les cadavres, que l'on parviendra à connoître les changemens qu'éprouvent les viſcères. Sans l'obſervation & l'inſ-

pection des cadavres, nous ignorerions que dans le *phrénitis*, les vaiſſeaux du cerveau & de ſes enveloppes, ſont gorgés de ſang juſques dans leurs plus petites ramifications; que quelquefois dans les pays chauds, le foie prend le double de ſon volume, principalement chez les enfans; & qu'il eſt des maladies qui ne ſont que des dépravations d'organes, cauſées par des accroiſſemens infiniment petits des parties qui les compoſent (8).

(8) Tout récemment, M. le Breton, Maître en Chirurgie, & très-bon Anatomiſte, a fait l'ouverture du cadavre d'un Officier de cavalerie, âgé de 39 ans, né à Montbéliard, & arrivé depuis peu de l'Inde, où il avoit reſté 17 ans, dans les Etats *d'Hyder-Alï-Kan* & *Tipou Sultan*, ſon ſucceſſeur.

Pendant tout le temps que cet Officier a reſté en Aſie, ſon état l'obligeoit à un grand exercice; il perdoit beaucoup par la tranſpiration; fumoit, au moins, quinze pipes de tabac par jour, & buvoit ordinairement environ une demi-bouteille d'eau-de-vie.

De retour en Europe, il a changé ſa manière de vivre; il a ceſſé de monter à cheval & de fumer. Le tiſſu de la peau s'étant reſſerré par l'action d'un air plus frais, la reſpiration eſt devenue gênée. Les premiers Mé-

J'insiste particulièrement sur l'anatomie comme sur le premier flambeau de

---

decins consultés à Paris, ont conseillé à cet Officier d'aller respirer l'air natal; mais ce changement d'air n'ayant produit aucun effet, les Médecins du lieu l'ont envoyé aux eaux de Luxeuil, près Plombières. Ces eaux ayant augmenté l'embarras des poumons, le malade est revenu à Paris, où on lui a mis un cautère & conseillé divers remèdes qui n'ont procuré que des soulagemens momentanés. Alors il a commencé à cracher du pus, & l'engorgement & l'oppression ayant augmenté par degrés, le malade a été suffoqué.

Nous avons trouvé le poumon droit entièrement adhérent à la plèvre, & le gauche rempli de pus; ils avoient perdu, l'un & l'autre, leur souplesse, & étoient devenus plus consistans que le foie. Mais ce qu'il y avoit de surprenant, c'est la dépravation & l'extension excessive de ce viscère dont le volume eût encore été trop considérable pour une poitrine qui auroit eu le double de capacité.

L'oppression & la gêne de ce viscère étoient telles, que, même en supposant que ses véscules eussent conservé leur souplesse, elles n'auroient point eu la liberté de se dilater & de se resserrer pour l'entrée & la sortie de l'air, sans lesquelles nous ne pouvons vivre. Il faut observer que cet Officier avoit de la gêne dans la respiration avant son départ d'Europe, & que, quoiqu'il ait reçu en Asie plusieurs blessures, il a toujours continué, après leur guérison, de respirer comme auparavant.

l'art de guérir. Mais, afin que le Médecin du Roi ait le temps de remplir ſes différentes obligations, il évitera d'entrer dans des détails anatomiques trop étendus, & ſe bornera à faire obſerver les ſeules découvertes utiles qui ont été faites dans cette ſcience. Dans les ſiècles & dans les pays où l'anatomie a été ignorée ou négligée, la pratique médicinale n'a été qu'un chaos d'erreurs, un charlataniſme; mais depuis que le Philoſophe & le Phyſicien la cultivent & la chériſſent comme le Médecin, les lumières ont peu à peu diſſipé les ténèbres de cette funeſte ignorance.

L'illuſtre Deſcartes s'eſt occupé pendant onze années, de recherches anatomiques, qui l'ont conduit à eſpérer qu'avec la ſcience de la médecine, on parviendroit à guérir les maladies de l'eſprit. Les vues ſublimes & profondes de ce grand homme l'ont porté à penſer, le premier, que les opérations les plus ſecrètes & les plus eſſentielles de notre

machine, s'opèrent dans les plus petits vaiſſeaux ; que c'eſt-là que réſident les cauſes de la ſanté comme celles des maladies les plus obſcures ; enfin, qu'à l'aide de l'expérience & des yeux de l'eſprit, le Médecin pourroit parvenir à dérober le ſecret de la nature.

Physiologie.

Immédiatement après le cours d'anatomie, le Médecin du Roi fera celui de phyſiologie. Il expliquera la nature des parties du corps humain, tant ſolides que fluides ; la compoſition, l'union, la diſpoſition, l'action & la dépendance réciproques, qui les font concourir à remplir les fonctions de l'économie animale, parce qu'avant de paſſer à la connoiſſance de l'homme malade, il eſt indiſpenſable de faire connoître l'homme dans l'état de ſanté, expoſé au choc des corps qui l'environnent, à l'impreſſion des fluides qui le pénètrent ; l'harmonie de ce tout admirable, l'équilibre de ſes parties, en

vertu duquel toutes ſes fonctions s'exercent librement & facilement; les organes nerveux dont les conſtitutions diverſes forment les différens tempéramens; enfin le fluide animal, principe à la fois de la vie, du mouvement & du ſentiment, & dont les modifications ſont la ſource de la variété des génies & des caractères.

Mais, entre toutes les parties, la phyſiologie eſt celle ſur laquelle il ſeroit ſurtout dangereux de ſe livrer à l'eſprit de ſyſtême. Le Profeſſeur, en inſtruiſant ſes élèves, doit tâcher de les en garantir; &, pour cet effet, il évitera dans ſes leçons d'entrer dans des diſcuſſions oiſeuſes & dans des détails de controverſe, trop ſouvent rebattus; il ne développera même que les opinions qui lui paroîtront propres à répandre quelque jour dans la pratique, & à ſervir à la connoiſſance des maladies du climat où ſes élèves doivent exercer.

Il ne négligera pas de faire obſerver

les changemens essentiels qui surviennent en différens temps dans l'organisation & dans les fonctions del'homme. Cette connoissance, l'une des plus belles parties de la physiologie, jette une grande lumière sur le vrai mécanisme du corps humain, & devient très-utile au praticien, surtout entre les tropiques, où, plus fréquemment encore que dans les zones tempérées, ces changemens sont accompagnés de symptômes maladifs qu'il est très-important de rapporter à leur véritable cause.

Pathologie.

Après l'exposition physiologique des fonctions, il convient de faire connoître les dérangemens dont elles sont susceptibles. Cette partie de la médecine, la pathologie, a pour objet les maladies, leurs causes, leurs signes, leurs symptômes & leurs accidens.

Le Médecin des Colonies trouveroit dans les Commentaires de M. *de Haën*,

ſur les leçons de Boerhaave, & dans quelques autres ouvrages, d'excellens modèles à imiter; mais, n'ayant pas aſſez de temps pour ſuivre les diviſions & ſubdiviſions que nous ont laiſſé ces hommes célèbres, il s'occupera d'abord des généralités ſur les maladies des ſolides & des fluides, ſur les aiguës & les chroniques, l'épaiſſiſſement des humeurs & leur diſſolution, la pléthore & la vacuité des vaiſſeaux, &c. & ſe bornera enſuite à traiter, dans un grand détail, des maladies particulières au pays qu'il habite. Il en aſſignera les cauſes, en développera les ſymptômes, s'attachera ſur-tout à celles qui étant moins connues, ſont par conſéquent plus difficiles à guérir; telles, par exemple, que le *tétanos* & le *cauſus*, dans preſque toutes les poſſeſſions Européennes entre les tropiques; la *fièvre double-tierce de mauvais genre*, à Saint-Domingue; la *fièvre jaune*, à la Martinique & à la Guadeloupe; la *dyſſenterie opiniâtre* à Madagaſcar; le *barbier* ou

coup-d'air, sur les côtes de la presqu'Isle de l'Inde ; enfin les *maladies malignes endémiques*, dans tous les établissemens placés dans des bas-fonds, voisins des marais & des eaux croupissantes, parmi lesquels les villes & comptoirs des nations Européennes, situés sur les bords du Gange, sont remarquables.

Le Médecin du Roi traitera aussi de l'inflammation, de la suppuration & de la gangrène, des spasmes, des convulsions, de leurs différences, de la fièvre en général, & de chaque fièvre en particulier, qu'il réduira comme elles devroient l'être par-tout, & principalement entre les tropiques, aux *intermittentes*, aux *inflammatoires*, aux *putrides*, aux *putrides malignes* & aux *éruptives*. Il s'attachera sur-tout à bien établir les caractères qui les distinguent & les différencient, afin de démontrer que cette multitude de fièvres imaginées par les Auteurs de cabinet, ne sont réellement, sous des noms différens, que des sub-

diviſions des mêmes eſpèces de fièvres dont nous venons de parler, & auxquelles on doit toujours les rapporter dans le traitement. D'ailleurs, cette nomenclature eſt non-ſeulement une vaine ſurcharge pour la mémoire, mais encore elle peut égarer dans la pratique & devenir très-dangereuſe.

MATIÈRE MÉDICALE, ET THÉRAPEUTIQUE.

Quand le Médecin des Colonies auroit aſſez de temps pour ſéparer dans l'enſeignement la thérapeutique de la matière médicale, ces deux parties ſont ſi étroitement liées entre elles, que le moyen de les rendre encore plus utiles, eſt de n'en faire, là & par-tout ailleurs, qu'un ſeul & même cours.

Après avoir expoſé les généralités ſur les médicamens, principalement ſur ceux que produit la Colonie qu'il habite, le Profeſſeur les diviſera par claſſes, & toujours

toujours d'après ſon expérience. Il traitera de chacun en particulier, de leur indication, du temps & de la manière de s'en ſervir. Il fera ſentir la néceſſité de n'employer de chaque claſſe, que ceux dont les vertus ſont bien éprouvées, & dans quelles circonſtances on doit préférer les uns aux autres. Il s'attachera eſſentiellement à faire connoître leurs propriétés démontrées par l'expérience; il doit même à cet égard, être un critique ſévère, & rejeter tout médicament qui ne produit aucun effet (9).

Il y a même des pays où il ſeroit convenable de réunir dans l'enſeignement la *thérapeutique*, la *matière médicale* & la *pathologie*, pour n'en faire qu'un ſeul cours; ce qui doit dépendre des occupations du Médecin du Roi, du nombre, des diſpoſitions & du temps de ſes élèves, en un mot, des circonſtances

(9) *Voyez* page 170, obſervations ſur les maladies des climats chauds.

locales qu'il eſt toujours très-difficile de prévoir dans un grand éloignement, même avec une connoiſſance très-étendue des différentes Colonies.

Botanique.

Les leçons de botanique ſe borneront à faire connoître les principes conſtitutifs des plantes, leur dépendance des qualités du ſol, de l'influence de l'air, & leur analogie avec les animaux. Le Médecin du Roi n'anatomiſera que les plantes uſuelles, qu'il claſſera d'après ſon expérience, & particulièrement celles que fournit la Colonie qu'il habite.

Il ſeroit même à deſirer que ſes occupations lui permiſſent de faire, avec ſes élèves, quelques courſes botaniques, afin de leur montrer les variétés & les différences conſidérables qui ſe trouvent ſouvent entre les plantes cultivées & celles des campagnes.

Quoique la connoiſſance des vertus médicinales des plantes appartienne à la

matière médicale & à la thérapeutique, le Professeur, étant chargé de toutes les parties de l'enseignement, s'étendra beaucoup sur leurs propriétés, malgré l'usage contraire de quelques Universités.

Il importe infiniment que le Médecin ait une parfaite connoissance des ressources locales, pour ne prescrire à ses malades que des remèdes convenables à leur position. L'utilité de cette connoissance s'étendra à toute la Colonie, ainsi qu'à d'autres pays, par la dispersion des élèves, & épargnera désormais au Roi les dépenses excessives que coûtent les médicamens qu'on envoie dans ces possessions éloignées (10).

Chymie.

Il n'est peut-être point de pays où la chymie soit si utile au Médecin que dans les Colonies, parce que nulle part il n'a

(10) *Voyez* pages 149 & suivantes de mes observations générales sur les maladies des climats chauds.

autant d'occaſions de ſéparer les différentes ſubſtances dont les mixtes ſont compoſés, de les purifier, de les raſſembler pour les rendre plus efficaces, & en obtenir des effets plus prompts, ou de les réduire par l'analyſe à leurs premiers principes, afin de découvrir les ſophiſtications des remèdes, que le charlataniſme & le vil intérêt introduiſent continuellement dans ces contrées, malgré la ſageſſe des loix & des réglemens.

Le vrai moyen, le ſeul peut-être de prévenir les dangereux effets de ces ſophiſtications, eſt que le Médecin du Roi enſeigne à ſes élèves les principes généraux de la chymie; qu'il faſſe l'examen des corps des trois règnes; qu'il inſiſte particulièrement ſur les préparations des médicamens d'uſage; que par des analyſes exactes & préciſes il faſſe enſuite connoître les eaux minérales, au moins celles qui ſe trouvent dans la

Colonie qu'il habite (11); enfin, qu'il termine ſes leçons, ſur cette partie de la médecine, par l'expoſition des principes de la pharmacie.

Alors, les ſujets éloignés des villes & diſperſés dans les différens quartiers de la Colonie, connoiſſant les qualités que doivent avoir les médicamens qu'ils emploient tous les jours, pour être compoſés avec exactitude & fidélité, ainſi que les moyens de découvrir les falſifications, n'adminiſtreront plus de remèdes qu'ils ne les aient vérifiés, & ſe tiendront toujours en garde contre l'aſtuce & la fraude, qui cherchent à introduire dans les Colonies, par toutes ſortes de voies, des médicamens décompoſés par la fermentation, ſouvent corrompus, & qui, loin de remplir l'objet propoſé, deviennent très-dangereux, &

(11) *Voyez* les maladies des Nègres, pages 295 & ſuivantes.

quelquefois même des poiſons (12).

Les expériences de chymie & les opérations pharmaceutiques ſeront faites par l'Apothicaire du Roi, ou ſon premier Aide; parce qu'il y a, ſur-tout dans la pharmacie, des manipulations qui ne peuvent être démontrées que par celui qui en a l'habitude. Le Médecin du Roi ſe bornera à indiquer l'opération & à en développer les principes. Le Démonſtrateur expliquera enſuite ſa manière de procéder, d'opérer & de compoſer; il indiquera le choix des drogues ſimples, en préparera des poudres, des pulpes, des ſirops, des électuaires & autres mé-

(12) *Voyez* dans mes Ouvrages les moyens de préparer avec l'extrait des plantes, arbres & arbuſtes que la nature a placés avec profuſion dans ces climats, les médicamens convenables à la guériſon des maladies qu'on y éprouve.

Voyez auſſi, pages 239 & ſuivantes des maladies des climats chauds, la note des ſubſtances médicamenteuſes qu'il ſuffit d'envoyer dans chaque établiſſement.

dicamens, qu'il combinera de manière que, conservant leurs vertus réunies, ils soient préservés d'altération & de décomposition.

En un mot, l'Apothicaire du Roi, obligé, par état, de concourir aux vues du Médecin, mettra tout son zèle & son savoir à faciliter l'instruction des élèves, & à aider le Professeur à former des hommes utiles dans les hôpitaux, les armées & les Colonies.

HYGIÈNE.

L'hygiène, cette partie précieuse de la médecine, qui a pour objet de conserver la santé, est d'une importance qui ne peut être sentie dans les pays salubres comme dans les autres climats, quoiqu'il soit avantageux par-tout d'observer l'homme, dans l'un & l'autre sexe, depuis sa naissance jusqu'à l'âge le plus avancé, afin de lui prescrire un régime convenable aux différentes époques de sa vie, & qui, en prévenant ses maux, le fasse

jouir d'une ſanté conſtante, & prolonge ſes jours.

L'art des *Sanctorius* en Italie, des *Keil* en Angleterre, *Gorther* en Hollande, *Dodart* en France, ayant pour objet le choix, l'eſpèce, la quantité & les qualités des alimens, les ſécrétions & excrétions, l'exercice & le repos, le ſommeil & la veille, eſt entre les tropiques un champ vaſte & preſque neuf, dont la culture eſt indiſpenſable pour le ſalut des Colonies.

L'influence du climat ſur les facultés de l'homme, ſur ſes paſſions & leur développement, ſur les mœurs & les uſages, donne à cette branche de la médecine une trop grande étendue, pour que le Médecin du Roi n'en faſſe pas connoître, au moins, les principes généraux à ſes élèves.

MÉDECINE CIVILE.

L'application des règles de l'hygiène à la conſervation de la ſanté de pluſieurs hommes réunis, eſt la médecine civile.

Elle consiste principalement à prévenir ou éloigner les causes qui peuvent la déranger ou la détruire.

Les différences de l'air, soit à la ville, soit à la campagne, leur dépendance du site des lieux, de la diversité du sol, & d'autres circonstances, sont son objet principal. Ainsi l'exposition la plus salubre des hôpitaux & des casernes, l'emplacement des boucheries, des tanneries, des cimetières & autres établissemens civils; la translation des uns & la suppression des autres, devant être déterminées par les Officiers de santé, le Professeur les éclairera sur tous ces objets de salut public; leur fera remarquer la différence quelquefois excessive, de l'air d'un quartier à celui d'un autre (13); fixera le

(13) Par-tout les qualités de l'air diffèrent non-seulement d'un quartier à un autre, mais encore de maison à maison, d'appartement à appartement, par des nuances dont tous les individus ne sont pas également susceptibles. La disposition des poumons, une

lieu le plus propre pour asseoir l'édifice ; son exposition, son élévation, le nombre, la grandeur de ses ouvertures ; décidera s'il convient de la placer au midi ou au couchant, du côté des brises régnantes, ou dans la partie opposée, selon l'objet de sa destination & les circonstances locales. Il leur en expliquera dans le plus grand détail les raisons & les motifs qui doivent toujours être appuyés sur la physique & l'expérience.

Les établissemens de Chirurgiens, d'Apothicaires & de Sages-femmes, font partie de la médecine civile. Leurs de-

---

sensibilité, un mode plus exquis dans le genre nerveux, rendent certains sujets, ceux sur-tout qui ont des dispositions à l'asthme, si propres à éprouver la moindre de ces nuances, que j'en ai vu qui, ayant eu occasion de voyager & de faire ensuite les mêmes voyages, savoient quelles étoient les villes où ils pouvoient coucher sans y éprouver la plus légère incommodité. Un de mes amis, homme instruit, ayant eu plusieurs attaques d'asthme, a été guéri en changeant de province & avec l'attention de ne prendre d'appartement qu'au levant & au nord.

voirs, comme leur inſtruction, ſont auſſi un des principaux objets de la ſurveillance du Médecin du Roi & du Chirurgien-Major en chef, qui, pour le ſalut public, doivent examiner le rapport entre le nombre des morts des différens quartiers de la Colonie; travailler à découvrir ce qui peut contribuer à prolonger ou abréger la vie, pour parvenir à une plus grande juſteſſe de calcul ſur les probabilités de la durée de l'homme dans ſes différens âges.

Médecine légale.

Comme il n'eſt point de pays où il ne ſe rencontre de ces occaſions délicates, dans leſquelles l'homme de l'art, inſtruit de la médecine légale, peut empêcher les plus grands malheurs, cette connoiſſance eſt une des plus eſſentielles. Par-tout, le coupable cherche à déguiſer ſon crime, & à faire tomber le ſoupçon ſur l'innocent. Les Tribunaux n'ont que trop ſouvent retenti de gémiſſemens qu'un

examen fait par un Médecin éclairé eût prévenus.

Une des principales obligations du Médecin du Roi, eſt d'enſeigner à ſes élèves à *bien* diſtinguer d'après les connoiſſances anatomiques, le ſuicide de l'aſſaſſinat.

Que de maux, de larmes & de regrets le Chirurgien de Toulouſe auroit épargné, en prévenant la malheureuſe cataſtrophe de la famille Calas, ſi, dans ſon rapport, il eût ſu diſtinguer & faire connoître la différence de l'effet de la corde ſur les tégumens & les muſcles du col d'un homme qui s'eſt pendu lui-même, d'avec l'impreſſion que fait la même corde ſur le col d'un homme qui n'a été ſuſpendu qu'après avoir été étouffé où étranglé! Mais, comment un Chirurgien aſſez ignorant pour avoir jugé le jeune Calas mort, parce qu'il étoit froid (comme ſi le froid étoit plus un ſigne certain de mort, que la chaleur un ſigne aſſuré de vie), auroit-il fait

dans ſon procès-verbal les diſtinctions précieuſes qui, dans cette fatale circonſtance, pouvoient ſeules éclairer les Magiſtrats?

Il y a dans les Colonies une infinité d'occaſions où les bruits populaires, les diſcours envenimés ſur l'honneur & la réputation, n'ont d'autre fondement que la haine & la malignité de celui qui les répand.

Deux Européens de la même province & de la même profeſſion, tranſplantés dans une même Colonie (l'Iſle de France) & devenus cultivateurs des mêmes denrées, établis l'un à côté de l'autre, à ſept lieues de diſtance du chef-lieu; l'un marié, l'autre garçon, aveuglés tous les deux par la jalouſie, s'accusèrent réciproquement, en 1767, de vouloir attenter aux jours l'un de l'autre. La haine, contagieuſe de ſa nature, s'étendit juſqu'aux domeſtiques & aux atteliers des deux habitations. Ce n'étoit que plaintes & procès criminels ſur la mortalité des

Nègres & des beſtiaux. Le Conſeil Souverain ordonna pluſieurs fois des exhumations utiles, il eſt vrai, à l'éclairciſſement du procès, mais qui pouvoient avoir les ſuites les plus funeſtes, en répandant dans le reſte de la Colonie les germes de la deſtruction & de la mort.

Ces deux ennemis, quoique d'une fortune *très-aiſée*, étoient les hommes les plus à plaindre de la Colonie.

Tout ſembloit éteint & terminé entre eux, lorſque la malheureuſe femme, objet & cauſe innocente de leurs fureurs, accablée des chagrins les plus cuiſans, eſt attaquée d'une fièvre maligne, & meurt.

Dès les premières atteintes de ſon mal, le célibataire fait répandre dans toute la Colonie par ſes eſclaves, que c'eſt encore une victime ſacrifiée à la haine, & que cette mort eſt l'effet du même poiſon qui a enlevé les Nègres & les troupeaux de ſon habitation.

A peine cette femme intéreſſante ſous tous les rapports, eut rendu le dernier

ſoupir, que je fus mandé pour aller faire l'ouverture du cadavre, & en dreſſer procès-verbal.

L'accuſateur n'avoit garde de ſe montrer; mais heureuſement l'adverſaire de l'accuſé ſavoit parfaitement l'anatomie; il avoit même exercé la chirurgie dans les armées, avec beaucoup de diſtinction, & l'exerçoit encore ſur ſon habitation, & pour obliger ſes voiſins.

Profitant de cette circonſtance & de la confiance dont le public m'honoroit, je le priai de ſe joindre aux Chirurgiens qui devoient m'aider à remplir la miſſion dont j'étois chargé. L'amour-propre fit taire chez lui tout autre ſentiment. Il ſe rendit à mes ſollicitations, & travailla lui-même avec nous aux recherches les plus exactes & à l'examen le plus ſévère, d'après leſquels nous nous aſſurâmes qu'il n'y avoit aucune trace de poiſon. L'eſtomac, les inteſtins & tous les viſcères étoient dans le meilleur état; & comme dans preſque toutes les maladies

malignes, nous ne trouvâmes aucune cauſe apparente de mort. L'accuſateur ſecret ſigna lui-même l'acte authentique qui fit ceſſer les bruits diffamans, empêcha toute eſpèce de plainte, de procédure, & aſſura le repos & la tranquillité des deux familles.

C'eſt ſur-tout dans les pays où le citoyen défend lui-même ſes foyers, qu'il ſe rencontre des cas où la nature de la bleſſure peut ſeule mettre les Juges du point d'honneur en état de prononcer équitablement.

Parmi le nombre d'affaires de ce genre que je pourrois rapporter ici, je ne citerai que la ſuivante.

En 1767, deux Officiers ayant mis l'épée à la main, le bleſſé accuſa ſon adverſaire, jeune homme dont l'honneur & le courage étoient connus, de lui avoir porté la botte avant qu'il fût en garde.

Le Gouverneur-Général de la Colonie (M. Dumas), dont toutes les actions étoient

étoient marquées par la juſtice, eſpéra que l'examen de la plaie & la nature de la bleſſure pourroient l'éclairer dans une occaſion ſi délicate. Il m'ordonna de me concerter avec le Chirurgien du bleſſé, & de le prévenir qu'avec deux de mes adjoints nous nous trouverions à la levée du premier appareil, à l'effet de conſidérer avec attention l'état & la direction de la bleſſure; d'examiner ſi les muſcles avoient été bleſſés dans un état de contraction ou de relâchement, & de dreſſer du tout ſur le lieu même procès-verbal.

Le coup porté à la partie latérale de la poitrine, deux *travers de doigt* à côté & un peu au-deſſus du mamelon, pénétroit dans la capacité, ſans avoir bleſſé le grand pectoral; ce qui n'avoit eu lieu que parce que la botte avoit été portée pendant que ce muſcle étoit en contraction, & le bras tendu & élevé.

Dans le cas contraire, le bras ne peut être pendant le long du tronc, que le

grand pectoral ne soit relâché ; aussi le bord inférieur de ce muscle descendoit-il au moins un pouce au-dessous de la plaie faite aux tégumens, tandis qu'en élevant & tendant le bras, on rendoit à la blessure sa direction, ce qui démontroit évidemment la fausseté de l'accusation.

Ces exemples, & une infinité d'autres, prouvent combien il est prudent de ne croire à la réalité d'un crime, que d'après le rapport des Médecins & Chirurgiens les plus instruits en anatomie & en physique.

INSTITUTS ET OPÉRATIONS DE CHIRURGIE.

L'enseignement des *instituts* & des opérations de chirurgie doit être fait avec d'autant plus de soin, qu'entre les tropiques il importe encore plus que partout ailleurs, de ne faire presque point d'usage du bistouri dans le traitement des tumeurs, des contusions, des plaies,

des ulcères, des fractures, des luxations & autres maladies chirurgicales.

On a vu dans mes Obſervations générales ſur les maladies des climats chauds, & l'on verra dans l'Ouvrage ſuivant, que je dois à la ſageſſe de cette méthode, la plus grande partie de mes ſuccès en ce genre; & que dans tous les cas où les opérations chirurgicales ſont inévitables, la guériſon dépend preſque toujours des précautions que l'on prend, & de la manière d'opérer.

Il ſera donc très-utile à l'enſeignement, que le Chirurgien-Major entre dans les vues du Médecin du Roi, parce que le Chirurgien-Major des hôpitaux, en chef & en exercice, ayant une plus grande habitude des opérations, démontrera ſur le cadavre (14) les différentes manières de les faire, entre leſquelles il fera diſtinguer la meilleure; & de concert avec

(14) Conformément à l'eſprit de l'Ordonnance.

le Professeur, il rejettera ou réformera toutes celles qui ont des inconvéniens. Il fera aussi connoître les meilleurs instrumens & les moyens de les perfectionner.

Hernies.

La connoissance des hernies, leurs distinctions en vraies & en fausses, la variété de leurs noms tirés des parties où elles sont situées, & de celles qui les composent, la distinction des cas où il faut indispensablement opérer, d'avec ceux où l'opération entraîneroit des accidens plus dangereux que la maladie même; les bandages, leurs différences & leur application suivant les particularités de la maladie, sont autant de sujets d'instructions essentiels par-tout, mais qui le deviennent encore davantage sous la zone torride, où les maux produits par le relâchement de la fibre sont incomparablement plus fréquens que dans les climats tempérés.

Un exemple ſuffira pour faire ſentir combien il importe de diſtinguer la nature du mal, pour être en état d'adminiſtrer le remède convenable.

J'ai vu, en 1767, le Chirurgien-Major d'une Légion de 3000 hommes, appliquer des bandages herniaires (15) ſur les cordons gonflés des vaiſſeaux ſpermatiques des ſoldats, à la conſervation deſquels il devoit veiller particulièrement & eſſentiellement.

Le Gouverneur-Général, effrayé du nombre d'hommes à qui l'on preſcrivoit ce moyen de guériſon, me chargea de vérifier s'il leur étoit réellement utile. Dès ce moment, la fourniture des bandages ceſſa, & les ſoldats furent guéris par les moyens & les remèdes que j'indiquai. Ce Chirurgien-Major obtint enſuite de l'Intendant la fourniture des ſuſpenſoirs que j'avois ſubſtitués aux bandages herniaires, & par leſquels j'empêchois le retour

(15) Qu'il fourniſſoit.

des ſoldats en Europe, qui, après mon départ de la Colonie, eſt devenu très-fréquent. On ſera ſurpris ſans doute qu'il n'ait rien moins fallu que la prévoyance & l'autorité du Gouverneur-Général pour réformer un abus d'autant plus funeſte, qu'il tendoit à priver de ſes défenſeurs une Colonie très-importante.

Avant cet exemple, j'aurois eu peine à me perſuader que la pelotte du bandage herniaire, appliquée ſur le canal particulier à la liqueur du teſticule, pût occaſionner ſi promptement le ſquirre de cette partie, & quelquefois celui du cordon des vaiſſeaux ſpermatiques.

Il importe d'autant plus d'exercer les jeunes Chirurgiens à l'hôpital du Roi & à l'amphithéâtre, que preſque tous ceux qui paſſent dans les Colonies, débarqués des navires marchands, ne ſavent que ſaigner, & qu'il ſeroit fort dangereux qu'avant d'être inſtruits, ils ſe répandiſſent ſur les habitations où leur ignorance feroit tous les jours quelques victimes.

On préviendra ces désordres funestes, en récompensant l'assiduité, l'application, le zèle & les talens. Que pour cet effet, l'on fasse des premières places un objet d'émulation & de justice, qu'elles ne soient accordées qu'au mérite personnel & par la voie honorable d'un concours public dont on tiendra registre, & à la suite duquel on annoncera les motifs de la nomination des uns & de l'exclusion des autres. Ce moyen, si propre à développer les talens, & cependant si négligé, est indispensable dans les Colonies, où il est de la dernière conséquence d'encourager les sujets, de leur montrer sur-tout que, pour obtenir il faut mériter, que l'intrigue & la faveur, sources d'erreurs, de désordres & d'injustices, n'auront aucune part à la nomination des Officiers de santé & de leurs sous-ordres; enfin que le régime des hôpitaux & le salut de nos établissemens seront désormais préservés de ce despotisme, destructeur de tout bien.

ACCOUCHEMENS.

L'art des accouchemens, qui, dans tous les pays du monde, & particulièrement entre les tropiques, eſt une des plus importantes parties de la chirurgie, doit entrer eſſentiellement dans les cours preſcrits par les ordonnances.

Il n'y a point de jour, où, dans ces contrées, l'homme de l'art n'ait occaſion d'être conſulté, ſoit pour la femme groſſe, ſoit pour la femme en travail, ſoit pour l'accouchée, ſoit enfin pour le nouveau-né. Mais c'eſt ſur-tout dans les campagnes que ſon miniſtère ou ſes conſeils ſont utiles, parce que les accoucheuſes des habitations ſont des Négreſſes qui le plus ſouvent ayant été induites en erreur par ceux mêmes qui devoient les éclairer, n'ont à proprement parler d'autre ſavoir que l'habitude, & ſont preſque toujours trop preſſées d'agir.

Un exemple pris dans une de nos plus riches Colonies, rendra cette vérité ſenſible.

En 1778, pendant la maladie de M. Balay, Chirurgien, chargé des accouchemens sur l'habitation de Madame de Bellevue, quartier de Limonade, Isle Saint-Domingue (16), je fus appelé (17) pour aller au secours de deux Négresses que l'on croyoit en travail. La plus avancée dans sa grossesse, étoit encore à quatre mois de son terme; mais elle étoit fille de la Sage-femme de l'habitation, qui, persuadée que la volonté de la femme grosse avançoit ou retardoit l'accouchement, étoit au moment où j'arrivai dans la plus vive colère contre sa fille, de ce que son travail n'avançoit point. Sa fureur l'avoit déja portée jusqu'à lui donner des coups de poing sur le visage, & plusieurs coups de genou dans le dos, ne cessant de répéter que *c'étoit une coquine qui retenoit ses douleurs.*

Heureusement ces mauvais traitemens

(16) J'étois le Médecin de cette habitation.

(17) Le 20 Février, à minuit.

n'ayant pas encore occasionné d'accidens, je n'eus besoin que de calmer les esprits.

Cette partie de l'art est d'une si grande importance dans les Colonies, que j'ai cru devoir placer dans l'ouvrage suivant, après le traitement du tétanos des enfans, quelques observations essentielles, tant sur ce qui intéresse la santé des femmes enceintes, entre les tropiques, aux différentes époques de cet état, que sur ce qui regarde l'accouchement & ses suites, la naissance & la conservation des nouveaux-nés.

Indépendamment de tous ces objets, il est indispensable que le Médecin du Roi fasse connoître à ses élèves le régime & la conduite que l'art prescrit dans ces diverses circonstances ; qu'il leur démontre sur-tout que les alimens les moins susceptibles de s'alkaliser, sont en général ceux qui conviennent dans ces climats aux femmes grosses, à celles en couches, aux accouchées, & aux nourrices.

Alors la population de nos établisse-

mens recevra, parmi les Nègres ſur-tout, la progreſſion que l'on en doit attendre ; & la maſſe du crû annuel, comme celle de l'importation de cette eſpèce d'hommes, ceſſera d'être conſommée par les mortalités.

Maladies des yeux.

Dans toutes les maladies des yeux, il eſt indiſpenſable, particuliérement entre les tropiques, de conſidérer l'univerſalité des humeurs, & d'examiner avec un ſoin ſcrupuleux, avant de commencer le traitement, ſi l'affection particulière de l'œil dépend d'obſtruction, d'inflammation, ou d'un ſimple épaiſſiſſement, & ſur-tout ſi elle n'eſt pas cauſée par un vice de la maſſe des liqueurs.

Le Médecin du Roi fera ſentir à ſes élèves l'importance de ces diſtinctions dans la pratique.

Combien de malades, dans ces contrées, ont perdu la vue, pour n'avoir fait que des remèdes locaux ! Que de cataractes ſecondaires ou capſulaires, ſur-

venues après l'extraction du cryſtallin, pour n'avoir pas détruit, ou au moins détourné, pluſieurs mois avant l'opération, le vice qui avoit cauſé l'épaiſſiſſement de l'humeur cryſtalline (18)!

D'après ces principes, il ſera facile au Profeſſeur de démontrer que le nombre des maladies des yeux, porté par *Taëlor* juſqu'à 243, eſt, comme l'obſerve le célèbre Médecin de Lauſanne, un compte de charlatan.

Tout homme de l'art, dans les Colonies, doit indiſpenſablement ſavoir faire l'opération de la cataracte, ainſi que celle de la fiſtule lacrymale, & pour cet effet, être inſtruit des différentes eſpèces de fiſtules & de cataractes. Mais la maladie

(18) Avec l'extrait de ciguë, ſur-tout de ciguë maritime, à la doſe de 6 juſqu'à 24 & 30 grains par jour, on pourroit, dans une infinité de cas, entre les tropiques, diſſiper, dès le commencement de la maladie, l'épaiſſiſſement du cryſtallin, & quelquefois l'opacité de la cornée tranſparente. D'autres fois auſſi, ce ſont les antivénériens qu'il faut employer, particulièrement chez les Nègres.

de l'œil la plus fréquente dans les climats chauds, & qui souvent donne naissance à toutes les autres, c'est l'*ophthalmie* & sur-tout le *chemosis*, qui presque toujours est produit lui-même, par un vice dans les humeurs (19).

Mais ce n'est pas assez que le Médecin des Colonies sache opérer; il est encore une infinité de cas où il doit savoir faire exécuter les opérations les plus délicates. C'est une vérité à l'appui de laquelle je ne citerai que le fait suivant.

En 1779, au quartier Morin, Isle S. Domingue, dans un temps d'épidémie qui me laissoit à peine le temps de manger & de me reposer, le pied d'un des chevaux de ma voiture, m'ayant lancé un morceau de terre dans l'œil droit, dès le soir même la conjonctive

(19) Comme l'a observé M. Antoine Petit, dans ses savantes Leçons sur la Médecine-Pratique, & comme on peut le voir page 251, note 34 des maladies des Nègres.

& tout le bord circulaire de la cornée transparente commencèrent à s'enflammer. L'irritation s'accrut par degrés, & devint si considérable, que dans l'espace de trois jours, on fut obligé de me faire huit saignées. Les boissons délayantes, la plus grande austérité dans le régime, l'application des calmans, ne purent diminuer ni la chaleur ni la douleur. Au contraire, elles devinrent si insupportables, que je courois dansla Savanne (20) une partie de la nuit, tenant avec les doigts mon œil ouvert, dans l'espérance que la fraîcheur de l'air apporteroit quelque soulagement, au moins momentané, à ma cruelle situation. Rien ne put empêcher la conjonctive de s'élever & de former un bourlet assez considérable pour jeter les paupières en dehors. L'œil avoit perdu sa forme, & la cornée transparente sembloit placée dans un enfoncement. Il m'étoit impossible de soutenir le plus

(20) Prairie.

foible rayon de lumière, ſans éprouver des douleurs affreuſes. Il m'étoit auſſi tellement impoſſible de me coucher, que, lorſqu'accablé par les douleurs & le beſoin de dormir, je ceſſois de tenir la tête dans la ſituation verticale, & qu'involontairement je m'inclinois tant ſoit peu d'un côté ou de l'autre, à l'inſtant même je reſſentois une douleur atroce juſqu'au fond de l'orbite.

Je ne pouvois plus en calmer la violence par les ſaignées, ſans m'expoſer à l'appauvriſſement des liqueurs, & ce ſoulagement momentané eût lui-même augmenté la cauſe du mal, en ôtant aux vaiſſeaux délicats de cet organe, l'action dont ils avoient beſoin pour opérer la réſolution de cette funeſte inflammation.

Ce fut dans cette cruelle poſition, que je me décidai ſur le champ à faire détruire par des ſcarifications la maſſe rouge ou bourlet formé par la conjonctive.

Les Chirurgiens qui étoient à ma-

portée n'avoient jamais opéré ſur cet organe ; mais le plus voiſin avoit une excellente main & beaucoup d'intelligence. Je fis deſſiner mon œil, & dès que j'eus marqué l'endroit où il falloit faire chaque ſcarification, & que ce Chirurgien ſe fut pénétré (21) de la manière dont l'opération devoit être faite, il ſe rendit à mes inſtances, & avec une excellente lancette affermie par une bandelette, il inciſa tranſverſalement le bourlet par une trentaine de mouchetures aſſez profondes pour le couper entièrement, ainſi qu'une petite partie de la cornée tranſparente.

Je ſimplifiai beaucoup cette opération. Je jugeai que dans cette circonſtance il étoit inutile de paſſer des fils ſous les vaiſſeaux variqueux, pour en faire l'extirpation, &c.

En effet, environ une heure après

(21) Dans mes obſervations ſur les maladies des Nègres, page 253.

l'opération,

l'opération, je pus me coucher horizontalement. Je m'endormis, & à mon réveil les douleurs se trouvèrent considérablement diminuées. Dès-lors j'allai de mieux en mieux. Mais, deux jours après, malgré mes précautions (22), l'œil gauche fut pris de la même maladie. Le bourlet ne fut pas plutôt formé, que je me décidai à souffrir la même opération que j'avois ordonnée à l'autre œil. La résistance du Chirurgien qui m'avoit rendu ce premier service, m'obligea de recourir à un autre, qui, comme lui, avoit une excellente main.

Je commençai peu à peu à soutenir la lumière, & quinze jours après, le dernier œil opéré se trouva parfaitement guéri. Il me resta seulement pendant quelque temps une opacité à la cornée transparente de l'œil droit, ce qui n'auroit pas eu lieu, si j'eusse été opéré plus tôt.

(22) Il entroit dans chaque once du collyre dont je me servois, deux grains de vitriol blanc.

Ce mal étoit alors épidémique. Plusieurs personnes, entre autres M***. Administrateur d'habitation, & M. Damfreville, perdirent la vue pour n'avoir pas été opérés; & sans ma détermination & ma fermeté, j'aurois subi le même sort.

J'ai eu depuis plusieurs fois occasion de pratiquer ou de faire pratiquer cette opération par des Chirurgiens, & toujours avec beaucoup de succès, quand on n'a pas attendu que l'inflammation ait produit un désordre trop souvent irrémédiable dans la chorroïde & la rétine, & sur-tout lorsque, la maladie ayant pour cause un vice des humeurs, ce vice a été combattu & détruit par les remèdes convenables.

Maladies des dents.

Il est aussi de la plus grande importance, que le Médecin du Roi, dans les Colonies, fasse connoître à ses élèves les principes de l'art du Dentiste.

Les chaleurs exceſſives de ces climats relâchent à tel point le tiſſu des glandes, particulièrement de celles de la bouche, qu'il n'y a point de pays où la carie des dents ſoit plus ſouvent accompagnée de maladies d'alvéoles & d'ulcères aux gencives.

Lorſque ces maladies ont pour cauſe un vice, ſoit vénérien, ſoit ſcorbutique, ſcrophuleux ou pſorique (23), elles ne peuvent être guéries que le vice de la maſſe n'ait été détruit par leurs antidotes. Le Profeſſeur indiquera à ſes élèves ceux que le pays produit & la manière de les adminiſtrer.

La partie des dents demande une telle inſtruction, que nous avons des exemples de *tétanos* ſurvenu entre les tropiques, pour s'être fait arracher une dent.

(23) Ces vices ſe manifeſtent, le plus ſouvent, par une odeur inſupportable.

POISONS.

Par-tout, l'homme de l'art a malheureuſement beſoin de ſavoir diſtinguer les effets du poiſon, de ceux qui accompagnent les maux auxquels l'humanité eſt ſans ceſſe expoſée.

Cette connoiſſance eſt de la plus grande utilité dans les pays où l'homme libre & l'homme eſclave cultivent la même terre, où l'un a ſans ceſſe à redouter les effets du pouvoir, & l'autre ceux de la vengeance.

C'eſt là qu'il importe au repos des peuples, que le Médecin ſache reconnoître les traces & diſtinguer la nature & l'eſpèce des poiſons pris intérieurement par mépriſe ou par ſcélérateſſe, afin de s'oppoſer à leurs effets, & de ne les pas confondre, ſoit avec les effets des virus intérieurs & de la dégénération des parties, ſoit avec ceux qui portent dans l'air une malignité mortelle à l'économie animale, tels que la fumée, les

vapeurs & les exhalaisons suffocantes du charbon, du soufre, des liqueurs en fermentation, des mines, des puisards, des fosses d'aisance (24), &c.

C'est dans ces occasions diverses qu'il importe de connoître l'état naturel des organes principaux, pour ne pas confondre les effets des maladies contagieuses ou autres, avec ceux des poisons, dont les traces sur le vivant & sur le cadavre sont différentes dans le plus grand nombre

(24) *Voyez* les secours que l'on doit administrer aux asphyxiés, dans les Recherches sur la nature & les effets du Méphitisme, par M. Hallé, de la Faculté de Médecine de Paris, & de la Société Royale de Médecine.

Voyez aussi, pages 69 & suivantes des maladies des climats chauds, les moyens que j'ai employés pour faire cesser une épidémie causée par la corruption des eaux, sur l'habitation Chastenoye du quartier Morin, Isle Saint-Domingue.

Ce succès a été si frappant, que l'on a, depuis, fait combler les mares qui nous avoient fait courir de si grands dangers. Tant que cette cause de maladie a subsisté, je me suis contenté de désigner cette habitation; mais, aujourd'hui que l'on est parvenu à la rendre aussi salubre que les habitations voisines, j'en parle plus librement.

des cas. Toute mépriſe en ce genre peut avoir les ſuites les plus funeſtes.

Poison lent.

On trouve dans pluſieurs ouvrages les ſignes & les ſymptômes des poiſons pris ou donnés à doſes aſſez fortes pour tuer promptement (25). Mais, quelquefois, l'homme qui étouffe le cri de l'honneur & de l'humanité, emprunte l'art du génie pour rendre cette ſcience plus ténébreuſe & mettre en défaut toute la ſagacité du Médecin. Il emploie à cet effet celle des ſubſtances des trois règnes qu'il croit la plus propre à agir mortellement, mais avec une telle lenteur, que ſes effets reſſemblant à ceux de quelques-unes des maladies chroniques, les parties s'oblitèrent, ſe rapetiſſent & ſe

(25) *Voyez* dans les maladies des climats chauds les moyens que j'ai employés pour faire ceſſer les accidens terribles qu'ont éprouvé ceux qui ont eu l'imprudence de manger du fruit du grand médecinier ou ricin, page 173; & du manioc cru, pages 204 & 205, *ibidem*.

racorniſſent au point que les ſoupçons du poiſon ne frappent la victime, & ſes proches, & quelquefois le Médecin lui-même, qu'après qu'il n'y a plus rien à eſpérer des remèdes.

C'eſt de cette horrible manière qu'un ami intime me fut enlevé en 1779. Il périt, après avoir ſouffert pendant plus de cinq mois des douleurs inouies dans toute la capacité du bas-ventre.

Je le voyois ſouvent. Sans ceſſe occupé de ſon état, je ſuivois pas à pas les progrès de ſon mal; & ne pouvant attribuer ce qu'il éprouvoit à aucune des maladies connues, j'aſſurai que c'étoit l'effet d'un poiſon lent.

Pluſieurs fois, dans ces circonſtances, trois Médecins & trois Chirurgiens furent appelés *conjointement* en conſultation, comme experts. Mais ceux mêmes d'entr'eux qui avoient de la réputation, ne furent point de mon avis. Ne voyant le malade qu'au moment des conſultations, ils attribuèrent à toute autre cauſe

les accidens qu'il éprouvoit, tels que les vomiſſemens, le reſſerrement, le froncement & la criſpation des inteſtins, particulièrement du *cœcum* & du *colon*, qui, dans les derniers temps, ne pouvoient admettre plus de la huitième partie d'un lavement ordinaire, ſans que le malade éprouvât des douleurs horribles.

Cet infortuné ſuccomba, après avoir éprouvé juſqu'à ſa fin, des tourmens d'autant plus affreux, qu'il étoit de la conſtitution la plus forte & la plus robuſte, & ſans nul eſpoir de guériſon. L'ouverture ſeule du cadavre démontra aux experts leur erreur.

Toute la partie inférieure de l'eſtomac, dans laquelle les alimens ſéjournent quelque temps avant de paſſer dans le pilore, étoit tellement corrodée, qu'elle avoit perdu *par une ſorte de rongeure* (26) au moins la moitié de ſon épaiſſeur,

(26) Expreſſion littérale du procès-verbal des Experts.

tandis que toute la partie ſupérieure de ce viſcère avoit conſervé ſon intégrité. La différence de ces effets étoit d'autant plus frappante, qu'elle étoit marquée par une eſpèce de zone qui faiſoit la ſéparation de l'une & de l'autre de ces parties. Mais les plus grands déſordres étoient aux inteſtins. Loin de remplir par leurs circonvolutions ordinaires la capacité du bas-ventre, & ſur-tout de la région iliaque, ils étoient réunis & ramaſſés ſur la colonne vertébrale où ils occupoient à peine la place de trois *travers de doigt*; de ſorte que, tant en longueur qu'en amplitude, ils avoient perdu au moins les neuf dixièmes de leur volume. C'étoit ce reſſerrement exceſſif qui cauſoit des douleurs ſi horribles, lorſqu'on vouloit introduire dans le *colon* & le *cœcum* un peu plus de la huitième partie d'un lavement doux & mucilagineux.

Cet exemple prouve qu'il ſeroit également dangereux que le Médecin attribuât les accidens & les ſymptômes des

maladies aux ſuites d'un empoiſonnement, ou que la prévention, l'eſprit de ſyſtême ou l'amour-propre lui fiſſent méconnoître les traces du poiſon, lorſqu'elles ſont évidentes.

C'eſt ſur-tout dans ces circonſtances délicates, que l'homme de l'art doit porter dans l'exercice de ſon état, cet eſprit de doute qui bannit l'enthouſiaſme & donne accès à la lumière des faits.

Les Médecins & les Chirurgiens experts furent convaincus, par l'inſpection du cadavre, qu'ils s'étoient manifeſtement trompés dans leurs conſultations. Le procès-verbal de l'état des parties, ſigné d'eux, a démontré cette erreur de la manière la plus ſenſible & la plus authentique. On a, d'ailleurs, appris depuis que ces déſordres étoient l'effet des ſubſtances corroſives qu'un malheureux nègre, cuiſinier, de concert avec quelques domeſtiques, mêloit de temps en temps aux boiſſons & aux lavemens d'un

repréſentant de leur maître dont ils avoient juré la perte.

Infanticide.

Mais un genre d'atrocité plus fréquent encore parmi les eſclaves, & contre lequel le Médecin doit être ſans ceſſe en garde, c'eſt l'anéantiſſement de leur poſtérité, dont ils ne ſe rendent que trop ſouvent coupables, & que la ſageſſe du plus grand nombre des habitans qui diſpenſent les négreſſes mères de ſix enfans des travaux de l'habitation (27), ne prévient pas toujours.

On a des exemples affreux d'une telle ſcélérateſſe ſur des habitations, où un premier infanticide a été ſuivi d'un ſecond, d'un troiſième, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que le propriétaire ou ſes repréſentans ayant découvert les moyens

(27) Afin qu'elles ſe livrent entièrement aux ſoins de leur enfance.

que ces monſtres employoient, les ont fait punir.

Sur une habitation très-connue d'une de nos plus riches Colonies, ce crime ne fut découvert qu'à la mort du trente-deuxième enfant. Ils périſſoient preſque tous dans les neuf premiers jours de leur naiſſance, & l'on croyoit que c'étoit du tétanos.

Le Chirurgien de l'habitation ayant trouvé ce trente-deuxième enfant très-bien portant le dixième jour de ſa naiſſance, en fit compliment au propriétaire; mais le lendemain de ſa viſite, on lui dit que l'enfant qu'il avoit trouvé ſi bien la veille, étoit mort du tétanos, dans la nuit.

Le Chirurgien ſoutint que cela étoit impoſſible. L'enfant fut exhumé, & l'on reconnut qu'il avoit été étouffé avec pluſieurs bouchons de filaſſe qu'on avoit introduit dans l'œſophage & la trachée-artère. Ce ne fut que ſur l'*échelle* & pendant que le fouet faiſoit ruiſſeler le

ſang de cette mère abominable, qu'elle révéla le crime de l'atelier entier, en diſant qu'elle n'étoit pas plus coupable que les autres négreſſes qui avoient fait périr leurs enfans de la même manière.

Ces exemples & une infinité d'autres prouvent que s'il eſt avantageux de reconnoître les cauſes des maladies pour en faire ceſſer les effets, il ne le ſeroit pas moins de faire l'ouverture de tous les cadavres, & de conſtater par un procès-verbal le genre de maladie qui a cauſé la mort. Le rapport d'un Médecin éclairé, en faiſant frémir les coupables, eût réveillé la ſurveillance des adminiſtrateurs d'habitation, & prévenu la ſuite non interrompue des malheurs de celle dont nous venons de parler.

MÉDECINE PRATIQUE.

Après avoir enſeigné à ſes élèves les différentes branches de l'art, qui preſque toutes ſervent d'introduction à la médecine-pratique, le Profeſſeur des Colonies

terminera ſes leçons par cette dernière partie, qui ſeule *achève* le Médecin. Pour cet effet, il s'attachera eſſentiellement à définir & à décrire avec exactitude chaque maladie, à faire connoître ſes différentes cauſes, les dangers divers qui l'accompagnent; enfin le traitement qui lui eſt propre.

Afin de mettre l'ordre convenable dans l'enſeignement de cette partie importante, & employer le temps d'une manière utile à la Colonie qu'il habite, le Médecin du Roi traitera d'abord des maladies des arrivans des différentes parties du monde, enſuite de celles des naturels du pays, des femmes, des enfans, des vieillards, des habitans des villes, de ceux des plaines & de la montagne.

Dans la deſcription de chaque maladie, il fera voir les différences caractériſtiques, indiquera les cauſes prédiſpoſantes & accidentelles; &, après en avoir déduit le pronoſtic & les indications, il

donnera les moyens qu'il jugera les plus propres à les remplir, ainſi que le régime qui convient dans les différens cas.

Mais il ne ſoumettra pas tout au même ordre. Les maladies particulières ne reſſemblant pas toujours aux deſcriptions générales, il fera l'hiſtoire de leurs variétés les plus fréquentes, & indiquera les ſymptômes extraordinaires qui leur donnent tel ou tel caractère.

Pour remplir, avec ſuccès, une tâche de cette importance, il fera de l'hôpital du Roi une école de Médecine clinique, de manière, toutefois, que l'enſeignement ne puiſſe nuire aux malades, dont la guériſon eſt le premier objet du Médecin.

C'eſt d'après ces principes d'humanité, que les malades doivent être diſtribués dans des ſalles particulières, préparées pour chaque genre de maladie, & confiés, des l'inſtant de leur entrée, à chacun des élèves, ſuivant leur capacité, leur zèle & leur intelligence.

Chaque élève tiendra un cahier ſéparé par colonnes, ſur lequel il inſcrira le jour & l'heure auxquels le malade eſt entré à l'hôpital, ſon nom & ſurnom, ſa profeſſion, ſon âge, ſa patrie (28).

Il n'inſcrira ſur chaque feuille que quatre malades (29), afin de laiſſer un

---

(28) Pour juger combien il importe que le Médecin conſidère le pays natal de ſon malade, qu'on ſe rappelle l'exceſſive mortalité des Allemands, en 1747, à la Louiſiane, &, en 1764, à Cayenne; & l'on verra que les peuples des climats éloignés de la ligne, ont infiniment plus de peine à s'acclimater entre les tropiques, que ceux des provinces méridionales d'Europe.

Le Phyſicien explique facilement pourquoi l'homme fort & robuſte, habitant du nord de l'Europe, & particulièrement celui des montagnes, a tant à ſouffrir, avant que ſa fibre ſoit parvanue au degré de ſoupleſſe néceſſaire pour réſiſter aux chaleurs de la zone torride. Mais le Médecin qui a pratiqué dans tous les climats, peut ſeul rendre raiſon des différences qui exiſtent dans les maladies des hommes de tempéramens & de conſtitutions ſi oppoſés, & qui doivent faire conſidérer la médecine comme individuelle.

(29) Au moins cela étoit-il ſuffiſant, en 1767 & 1768, à l'hôpital de l'Iſle de France, où, d'après des relevés très-exacts, pendant tout le temps que l'ordre que

eſpace

eſpace ſuffiſant pour y relater ſuccinctement leurs maladies précédentes, & y marquer depuis quand & par quels ſymptômes s'eſt annoncée celle pour laquelle chacun d'eux eſt entré à l'hôpital.

Dans ſes viſites, le Médecin accoutumera ſes élèves à ne jamais faire de queſtion inutile, & leur montrera le danger d'omettre une ſeule de celles qui ſervent à faire connoître exactement l'état du malade.

Le pouls étant un des plus sûrs indices de l'état de toutes les parties de l'économie animale, le Profeſſeur le touchera très-attentivement, le fera toucher auſſitôt à ſes élèves, afin de former leur tact à ſaiſir juſqu'à ſes moindres varia-

---

j'y avois établi a ſubſiſté, il eſt démontré que les troupes n'ont pas perdu le ſixième de ce qu'elles ont perdu depuis.

Voyez le premier paragraphe de l'avertiſſement qui précède les maladies des Nègres.

Voyez auſſi, note 8, *ibid.* les moyens employés pour conſerver la ſanté des troupes de l'Iſle de France, avant l'année 1769.

tions, & n'oubliera jamais de les inſtruire des changemens & du préſage que chacune de ces variations indique.

Guidés par ſon expérience & ſes lumières, ils apprendront à juger de l'état des fonctions vitales par celui de la reſpiration & du pouls; à prévoir ce qu'on peut eſpérer ou craindre des reſſources ou de la foibleſſe de la nature; enfin, à aſſeoir leur pronoſtic, & à déterminer les moyens de guériſon.

L'état de la bouche indiquera celui des fonctions naturelles. La langue sèche ou humide, jaune, pâle, rouge, la ſoif, le dégoût, les nauſées, les vomiſſemens, en ſont les ſignes caractériſtiques. L'état des inteſtins, la nature des urines, celle des crachats & de la ſueur, doivent être conſidérées avec la même attention.

L'aſpect du viſage, la phyſionomie, principalement les yeux & les autres ſens internes & externes, donneront aux élèves de grands indices de l'état des fonctions animales.

Les douleurs doivent être, dans toutes les maladies, d'une grande considération. C'eſt pourquoi le Profeſſeur enſeignera à reconnoître avec préciſion, leur ſiège, ſi elles ſont continues ou intermittentes, fixes ou ambulantes, ce qui les augmente ou les diminue, &c.

Toutes les maladies ayant des cauſes & des effets particuliers, ont auſſi leur caractère diſtinctif, auquel le Médecin doit s'attacher eſſentiellement. Ainſi, dans la pleuréſie, les ſymptômes déciſifs ſont le plus ou le moins d'intenſité de la douleur, l'état de la reſpiration, la nature des crachats; dans l'ictère, c'eſt la couleur de la peau, la nature des ſelles, des urines, & les viſcères du bas-ventre, qu'il importe de conſidérer; dans le plus grand nombre des maladies aiguës, & même dans pluſieurs des chroniques, on doit palper avec un ſoin ſcrupuleux les viſcères de cette capacité, &c.

Ajoutons qu'en obſervant avec attention dans chaque maladie, tout ce qui

intéreſſe le malade, l'objet de la principale ſollicitude du Médecin, doit toujours être le viſcère ſouffrant, & la région où il eſt placé (30).

Mais, comme il n'y a point d'objet auquel le Médecin des Colonies, & ſurtout le Médecin conſultant, doivent autant s'attacher qu'au pronoſtic, je vais me permettre de citer ici quelques exemples que me fournit ma pratique, & qui en feront mieux ſentir l'importance, que ne pourroient le faire les principes & le raiſonnement. Ces exemples ſont du nombre de ceux que la diverſité d'opinions de mes confrères a rendu publics,

---

(30) J'ai ſouvent été appelé en conſultation à de très-grandes diſtances, pour voir des malades ſur l'état deſquels pluſieurs Médecins réunis n'étoient point d'accord. Dans toutes ces occaſions mon pronoſtic a été principalement déterminé par le pouls, les douleurs & la phyſionomie; & quoique, en général, le pronoſtic ſoit, pour ainſi dire, l'effet d'un coup d'œil, je puis aſſurer qu'il eſt très-rarement arrivé que l'enſemble des ſymptômes m'ait trompé.

& qui même ont fait beaucoup de bruit dans le temps.

En 1777, au Cap Français, Isle Saint-Domingue, nous fûmes appelés trois de mes confrères & moi, à six heures du matin, pour consulter sur l'état de M. *Lambert*, arrivé d'Europe depuis peu de temps.

M. Lambert entroit dans le septième jour de sa maladie. Nous le trouvâmes debout au milieu de son appartement, ne ressentant aucune espèce de douleur, grondant beaucoup ceux qui nous avoient appelés, & assurant qu'il n'étoit point malade. Son pouls étoit intermittent, peu fébrile, sa conversation peu suivie. Il avoit au blanc de l'œil une légère teinte jaune, & ne marchoit qu'avec beaucoup de difficulté. C'étoit un homme de trente ans, des mieux faits & des mieux constitués.

Pour ne pas augmenter l'impatience & la mauvaise humeur que notre présence lui avoit causées, nous sortîmes

presque qu'aussitôt de sa chambre. En descendant l'escalier pour aller délibérer sur son état, dans un autre appartement, un de mes confrères me demanda ce que j'en pensois. Je répondis qu'il falloit sur le champ lui appliquer des vésicatoires aux jambes, attendu qu'il étoit frappé d'une maladie maligne d'autant plus redoutable, qu'il ne ressentoit pas la plus légère douleur. Tous ces Messieurs assurèrent que je me trompois, que la maladie n'étoit qu'une fièvre double-tierce ordinaire, & que j'étois le seul qui eût trouvé le pouls intermittent. Je les priai de remonter pour toucher le pouls une seconde fois. En rentrant, ils me dirent qu'ils avoient effectivement observé l'intermittence dont je parlois, & qu'ils jugeoient nécessaire que nous nous réunissions de nouveau, le lendemain matin, pour voir si le malade auroit besoin de vésicatoires. Je répliquai vivement qu'il seroit mort le soir même. Enfin, après avoir soutenu chacun notre opinion,

nous convîmmes que l'heure de la consultation seroit avancée & fixée à midi du même jour. Nous trouvâmes le malade jaune comme un *souci*, & dans le coma; la déglutition se faisoit déja difficilement. Il mourut à sept heures & demie du soir. J'ai été mandé, dans la même ville, pour une personne d'une très-grande considération, qui étoit au douzième jour d'une maladie maligne, dans le cours de laquelle on avoit eu l'imprudence de faire plusieurs saignées. Crainte de l'effrayer, on fit une consultation sur le simple exposé des Médecins ordinaires. Le résultat de cette consultation fut qu'on lui feroit manger une soupe, & prendre, dès le soir même, du quinquina; M. Monaix, l'un des consultans, étoit sur-tout de cet avis; je persistai à ne donner le mien, qu'après que j'aurois vu la malade. Mais, quel fut mon étonnement de la trouver, deux heures après, les yeux fixes! Le pouls étoit très-petit, intermittent & convul-

sif; le froid des extrémités commençoit déja à se manifester; enfin, elle étoit presque sans connoissance.

Je fis sur le champ appliquer de larges vésicatoires aux jambes, & ordonnai une potion très-cordiale.

J'assurai que nous parviendrions à ranimer la malade; mais que nos soins étant trop tardifs, dans trente heures elle n'existeroit plus.

Le jour même, M. le Vicomte de Choiseul m'écrivit pour me prier d'aller visiter M. Sainthey, Chevalier de Saint Louis, & Commissaire des limites de la Colonie. Je le trouvai à son bureau comptant de l'argent. Devenu jaune dès le quatrième jour de sa maladie, sa physionomie étoit très-altérée, son pouls mauvais; la peau avoit déja ce froid humide d'une nature si particulière, qu'il ne se manifeste, sur-tout entre les tropiques, que dans les derniers jours, & quelquefois dans les dernières heures des fièvres malignes du plus mauvais genre.

J'avertis M. de Choiſeul que le malade mourroit le jour même, & que rien n'étoit plus inſtant pour ſes proches, que de lui faire arranger ſes affaires.

Ces trois malades morts aux heures que j'avois annoncées, firent redouter mon pronoſtic. Mais, ſi ſa juſteſſe en a fait craindre le prononcé à quelques malades, il en eſt une infinité d'autres qu'il a raſſuré de leurs craintes, & dont le traitement, déterminé par une ſeule viſite, les a conduits à une heureuſe convaleſcence.

De ce nombre fut M. Jubelin, Capitaine Dunkerquois. Il étoit à ſon treizième jour d'une fièvre putride, lorſque je fus appelé. Ce malade, d'un âge avancé, avoit le pouls peu fébrile, mais très-petit, comme il arrive preſque toujours dans ces climats à la fin des *putrides*. Ce qui inquiétoit le plus ſes proches & M. *Saizeron*, Chirurgien-Major du Régiment du Cap, étoit un hoquet très-fatigant, qui, n'ayant pu être calmé depuis ſix

jours, faiſoit conſidérer le malade comme un homme perdu. Après avoir ſcrupuleuſement examiné l'enſemble des ſymptômes, je reconnus que la foibleſſe ſeule étoit la cauſe actuelle de ce hoquet; que, malgré les apparences, la maladie alloit être terminée heureuſement; & que, pour cet effet, le malade n'avoit beſoin que d'être ſoutenu. En conſéquence, je n'héſitai pas à lui faire prendre, ſur le champ & en ma préſence, une petite rôtie avec un bon verre de vin d'Eſpagne. Ainſi que je l'avois prévu, le hoquet s'arrêta; M. Jubelin alla de mieux en mieux, & fut en état, très-peu de temps après, de reprendre le commandement de ſon vaiſſeau.

Dans de ſemblables circonſtances, j'ai ſouvent obtenu par les mêmes moyens les mêmes ſuccès, notamment deux fois pour M. *Lalanne* l'aîné, alors Adminiſtrateur de l'habitation Mazère, de la grande rivière, pour qui MM. *Beauclair* & *Saint-Mont*, Chirurgiens établis dans ce quartier, m'avoient appelé dans la

nuit, avec recommandation de faire la plus prompte diligence.

Dans le même temps, une jeune veuve Européenne, réſidant habituellement au Cap, rue de Penthievre, & qui étoit alors à la campagne près de la montagne du Bonnet-à-l'Evêque, fut réduite à un état de foibleſſe & de danger par une fièvre lente, accompagnée de vomiſſemens continuels, qui la fit conſidérer comme ſans reſſource par ſon Médecin ordinaire, l'un des conſultans, autrefois Profeſſeur dans une de nos principales villes maritimes.

Malgré l'éloignement de ma réſidence, je cédai aux preſſantes ſollicitations qui me furent faites d'aller viſiter cette malade. Après un examen ſérieux de ſon état, j'avertis ſecrètement que les accidens qu'elle éprouvoit étoient l'effet d'une groſſeſſe.

Je ne ſais ſi ce coup-d'œil, qui empêcha de faire des remèdes, a été plus précieux à la malade qu'à celui à qui j'en faiſois confidence : ce qu'il y a de

certain, c'eſt qu'il eſt devenu ſon époux dès que la malade a pu être tranſportée à l'Egliſe, & que la mère & l'enfant jouiſſent d'une belle ſanté.

Mon objet, en rapportant ces faits particuliers, eſt, comme je l'ai déja dit, d'inviter le Médecin des Colonies, & ſur-tout le Médecin conſultant, à s'attacher particulièrement au pronoſtic. Rien de ſi multiplié que les occaſions où la diſtance des lieux ne l'empêchera pas d'être appelé pour des malades en danger, auprès deſquels il ne pourra ſe diſpenſer de ſe rendre, ſi toutefois l'état de ſes malades ordinaires lui permet de s'abſenter.

J'ai ſouvent été appelé de ſept, huit, dix, douze, quinze lieues, & même davantage, & cependant forcé de m'en retourner le même jour. D'après mon pronoſtic, je preſcrivois ce que je jugeois convenable pendant toute la durée de la maladie, & l'on m'envoyoit enſuite des couriers ſuivant l'exigence des cas. Cela

m'eſt principalement arrivé pour MM. *du Poëy*, M. le Comte *Félix de Pardieu*, à Jacqueſy & aux environs, & à des diſtances encore plus éloignées, pour M. *de Mathy*, au Fort Dauphin, Madame *Meſnard* aux Galeries du Dondon, & pluſieurs autres ; & dans le plus grand nombre de ces occaſions, une ſeule viſite & ma correſpondance ont ſuffi pour guérir le malade.

Il ne ſuffit pas que les viſites du Médecin de l'hôpital ſoient bien faites ; il faut encore que ſes ordonnances ſoient fidèlement & ponctuellement exécutées. Le premier de ces avantages dépend de ſa capacité ; l'autre, de l'ordre qu'il a établi dans *cet aſyle des malades*, de la manière dont il a ſu lier & enchaîner entre elles toutes les parties du ſervice, de la bonne volonté & de l'intelligence des coopérateurs de cet important ouvrage.

Le livre des viſites du Médecin doit ſervir aux élèves de point de ralliement

& de règle de conduite. Pour cet effet, les plus capables d'entre eux doivent se pénétrer sans ceſſe des motifs qui ont déterminé les ordonnances du Médecin dans ſes viſites ſucceſſives, & des vues qu'elles annoncent pour l'avenir, afin d'être à chaque inſtant en état de les interpréter, & de remplacer le Profeſſeur au premier changement qui pourra ſurvenir dans l'intervalle d'une viſite à l'autre, même dans les maladies les plus difficiles à traiter, tant par leurs variations, que par les contre-indications.

Les principes donnés dans les leçons étant conformes à la pratique de l'hôpital, les élèves (31) parviendront ainſi peu à peu à rendre raiſon des motifs qui ont déterminé le Médecin à preſcrire tel ou tel remède, à diſtinguer les cas où il eſt néceſſaire & ſouvent inſtant d'agir, d'avec ceux où il ne faut qu'être expectant; enfin à ſe dire à eux-mêmes, dans

(31) Au moins les plus intelligens.

les momens les plus urgens : « Le Pro-
» feſſeur n'ayant trouvé aucune indica-
» tion à remplir, n'a ordonné que la
» *diète*, & ce mot ſeul placé à côté du
» numéro du malade, en eſt la preuve
» convaincante.

» Nous ſommes ici pour veiller les
» ſymptômes qui ſurviendront en ſon
» abſence, & lui en rendre compte, afin
» de le mettre en état, dans ſes viſites
» ſubſéquentes, de décider ſi la nature
» peut encore ſe ſuffire à elle-même,
» ou ſi elle a beſoin d'être aidée, ſoit
» en diminuant le volume du ſang, ſoit
» en vidant l'eſtomac, ou en rempliſſant
» telle ou telle autre indication ».

Dans la plupart des hôpitaux d'Europe, & même de ceux des Colonies, un aide-Apothicaire eſt chargé d'écrire les remèdes ordonnés par le Médecin ; un élève en chirurgie, les ſaignées, les cataplaſmes, les fomentations, le panſement des véſicatoires ; & un commis des entrepreneurs ou de la régie écrit tout ce qui

concerne le régime : de ſorte qu'à la viſite ſuivante, le Médecin, pour ſe rappeler ſon ordonnance, eſt obligé de parcourir ſucceſſivement trois cahiers différens ; ſouvent même, preſſé par le temps, il ne peut y jeter les yeux.

Cette méthode barbare entraîne une foule d'inconvéniens, tant pour les malades, que pour le Médecin & ſes élèves.

Par-tout où j'ai fait le ſervice de l'hôpital, j'ai eu deux livres de viſites, ſur leſquels étoit écrit exactement tout ce qui concernoit la pharmacie, la chirurgie & le régime. L'un étoit tenu par l'Apothicaire, l'autre par un Chirurgien.

Ma viſite étoit également ſuivie dans chaque ſalle par le premier Elève-Chirurgien qui y étoit attaché en chef. Il me rendoit compte, ſon cahier à la main, des effets des remèdes (32), des

(32) Si, ſuivant l'uſage, ce compte m'eût été rendu par l'Apothicaire, mes élèves n'ayant eu aucun intérêt à l'exécution de mes ordonnances, s'en ſeroient tenus chacun à leur partie, & ne ſeroient jamais devenus des ſujets propres pour les Colonies.

changemens

changemens ſurvenus, de ce qu'avoit éprouvé le malade, en un mot, de tout ce qui s'étoit paſſé depuis ma dernière viſite.

Ce chef de chaque ſalle, chargé de tout ſurveiller, maintenoit chacun à ſon devoir, & principalement les infirmiers. Pendant ma viſite, dans les affections de la gorge, il examinoit en ma préſence, la luette, les amygdales; dans le ſcorbut, les gencives, les taches des jambes; & ainſi des autres parties affectées, ſuivant le genre & l'eſpèce de maladie. Il m'en rendoit compte à l'inſtant, ou me mettoit en état d'en faire moi-même l'examen, ſans retarder le ſervice.

C'eſt dans cette vue que, pour mettre les muſcles de l'abdomen dans l'état de relâchement, il faiſoit un peu élever la tête & fléchir les cuiſſes de ceux des malades à qui il étoit néceſſaire de palper les viſcères du bas-ventre.

Par ces moyens, j'ai pu viſiter d'une manière convenable à leur état, juſqu'à

cent malades par heure (33); & dans les épidémies, même les plus longues & les plus opiniâtres, j'ai obtenu des succès, qui, j'oſe le dire, étoient autant l'effet de l'ordre que j'avois établi, que des principes de nos grands maîtres.

Tous les jours, à une heure fixe & dans l'intervalle du ſervice des malades à l'exercice de l'amphithéâtre, chaque élève repréſentera ſon cahier d'obſervations au Médecin en exercice, qui le dirigera dans l'ordre qu'exige un travail de cette importance. Pour cet effet, il eſt indiſpenſable que chaque élève faſſe une copie exacte du cahier de viſites de la ſalle des malades dont il eſt chargé.

Les ordonnances ſeront toujours pro-

(33) A Kourou, chef-lieu de la nouvelle Colonie de Cayenne, j'ai viſité juſqu'à 700 malades, & preſque toujours environ 200 diſperſés dans le camp; &, quoique les logemens de ces derniers fuſſent aſſez près les uns des autres, ces 200 malades m'emportoient toujours plus de temps & me donnoient beaucoup plus de peine que ceux de l'hôpital.

noncées dans la langue de la nation, à laquelle appartiendra l'établiſſement, afin d'éviter les *quiproquo* funeſtes qu'entraîne l'uſage de les écrire en latin (34). Il y a d'ailleurs de la dureté à refuſer à un malade la conſolation d'entendre ce qui lui eſt preſcrit, & de l'expoſer par-là à prendre un remède pour un autre.

Le Médecin aſſez indifférent pour n'être pas jaloux de la confiance de ſon malade, n'eſt pas digne de lui ſauver la vie. Le zèle & l'humanité ſont incompatibles avec des ordonnances sèches, quelquefois impoſſibles à exécuter, & bruſquement prononcées. Le Médecin doit à ſes élèves

(34) J'ai rencontré dans le cours de ma pratique pluſieurs Apothicaires inſtruits, notamment à Cayenne, M. Thomas, qui avoit ſervi dans les hôpitaux en Allemagne; & au Cap, un Religieux de la Charité, tellement habitués à écrire les ordonnances en latin, qu'il leur eût été difficile, avec la meilleure volonté, de ſe conformer à mon uſage. Auſſi, dans ces circonſtances, je prononçois en françois & ils écrivoient en latin.

l'exemple d'une douceur & d'une bonté auſſi ſoutenues qu'éclairées, mais auſſi d'une grande fermeté; car la foibleſſe doit être un motif d'excluſion de toute place d'hôpital.

Indépendamment des interrogations, des examens & des concours publics, dont l'objet eſt de faire naître & de ſoutenir le zèle, l'émulation & l'amour du travail parmi ſes élèves coopérateurs, le Médecin du Roi ſollicitera de la juſtice & de l'équité des Adminiſtrateurs-Généraux, des gratifications annuelles pour les plus capables d'entre eux, proportionnées aux ſervices qu'ils auront rendus.

Dans aucune Colonie, je n'ai jamais demandé pour moi, ni eu de gratification; mais j'en ai ſollicité, & il m'en a ſouvent été accordé pour les élèves les plus diſtingués, qui ont ſervi ſous mes ordres. Ces encouragemens ont été peu coûteux, & ont toujours produit le meilleur effet.

Celui qui *ſacrifie ſon ſommeil* & con-

ſacre ſes veilles au ſoulagement de l'humanité ſouffrante & aux progrès de ſon art, ne doit pas reſter ſans récompenſe.

Il n'eſt point de région où il importe autant que ſous la zone torride, de ſéparer les malades, ceux ſur-tout qui ſont attaqués de maladies putrides, éruptives, ſcorbutiques, &c. d'avoir une ſalle de convaleſcens dans tous les hôpitaux des villes, principalement de celles qui ſont ſituées dans des bas-fonds, & une maiſon de ſanté dans la montagne la plus favorablement expoſée. Le Médecin du Roi développera à ſes élèves les avantages qui réſulteront de ces établiſſemens (35).

En traitant dans un grand détail des maladies des Européens entre les tropiques, de celles des Naturels du pays ou

(35) Les avantages d'une maiſon de ſanté dans la montagne, & les motifs qui doivent en déterminer l'établiſſement, ſe trouvent détaillés pages 63 & ſuivantes des maladies des climats chauds, où nous avons fait remarquer que toutes les montagnes ne ſont pas également propres à remplir cet objet.

Créoles, des femmes, des enfans, &c., il obſervera que le fléau le plus redoutable pour l'Européen tranſplanté dans ces climats brûlans, eſt une fièvre nerveuſe, dont la cauſe principale eſt la putridité, & l'effet la détérioration de l'eſprit vital; mais que cette dégradation du fluide nerveux eſt conſtamment relative aux cauſes qui la produiſent, à la diverſité des tempéramens, & au ſéjour plus ou moins long qu'on a déja fait dans la Colonie, avant d'eſſuyer cet aſſaut du climat. Le génie médical conſiſte à ſaiſir les rapports conſtans de ces mêmes cauſes avec leurs effets; à ne s'en pas laiſſer impoſer par les apparences (36); à calculer

(36) L'apparence la plus trompeuſe eſt lorſque le malade aſſure qu'il ne ſent aucun mal. Il n'eſt pas rare de voir des gens de l'art promettre guériſon dans cette circonſtance, tandis qu'il arrive quelquefois que le ſujet meurt dès le lendemain ou le jour même. Mais cette funeſte ſécurité du malade n'en impoſe jamais au vrai Médecin, parce qu'il ſait qu'il doit toujours y avoir proportion entre le mal & ſes effets, & que toutes les fois que cette proportion n'exiſte pas, la maladie eſt maligne.

l'action continuelle d'un air chaud & humide sur une fibre forte & résistante chez les uns, molle & sans ressort chez les autres; à diriger toujours le traitement d'après ces différences qui dépendent essentiellement de l'organisation, de la conduite, des peines, des chagrins, en un mot, des dispositions physiques & morales du sujet, dispositions qui rendent sa fibre plus ou moins irritable.

Nous allons terminer ce discours par quelques réflexions & quelques exemples, qui rendront cette dernière observation sensible.

Deux Européens de même âge & de même constitution (37), arrivés en même temps dans une Colonie, sont attaqués d'une fièvre inflammatoire, accompagnée des mêmes symptômes. Ils ont incontestablement besoin, l'un & l'autre, d'être saignés, d'user de boissons tempérantes, acidulées & nitrées, & de lavemens.

(37) Ce qui ne doit pas être entendu rigoureusement.

Mais l'un des deux eſt en proie à un chagrin profond, d'autant plus funeſte, qu'il eſt de nature à ne pouvoir être confié, tandis que le ſecond n'a d'autre ſujet d'inquiétude que ſon mal.

Si le Médecin les abat par une égale quantité de ſaignées, le traitement conduira ce dernier à une foibleſſe ſalutaire, & l'autre à un épuiſement mortel, parce que chez celui-ci, la première atteinte portée à l'ordre de l'économie animale, ayant agi ſur le cerveau & l'eſprit vital, ſa maladie n'a que l'apparence de l'inflammation.

Ce parallèle démontre évidemment qu'on ne ſauroit être trop réſervé ſur toutes ſortes d'évacuations, principalement ſur la ſaignée. Le Médecin doit, dans cette dernière circonſtance, ſoutenir les forces de ſon malade, s'oppoſer aux funeſtes effets de la putridité, en un mot, faire un traitement mixte. Avec ſageſſe & circonſpection, il s'informera ſecrètement de l'état de ſes affaires, de ſa poſition

actuelle ; s'il n'a point été forcé de renoncer à de grandes espérances, qui seules l'ont déterminé à s'expatrier. Dans cette circonstance aussi délicate pour le malade que pour le Médecin, celui-ci ne se bornera pas à faire froidement ses visites & ses ordonnances ; il doit au contraire, par état & par humanité, en suivre graduellement les effets, lui donner ou lui faire donner toutes les espérances, toutes les consolations dont il a besoin pour résister à son ennemi, & rendre la médecine victorieuse ; enfin se considérer plutôt comme l'ami du malade, que comme son Médecin.

En 1777, un Européen âgé de trente-deux ans, & arrivé depuis trois au Cap, Isle Saint-Domingue, où il n'avoit pas encore éprouvé de maladie, s'étant aperçu un peu tard de quelques dérangemens dans ses affaires, fut tellement affecté de la crainte de perdre dans l'opinion publique la considération dont il jouissoit, que cette crainte le suivoit par-

tout, même à la campagne, où vainement il chercha dans la dissipation les moyens d'adoucir son chagrin. L'idée de la nécessité où il étoit de retourner à la ville, au centre de ses affaires, lui causoit sur-tout des resserremens, des crispations douloureuses dans toutes les parties précordiales. En effet, dès le lendemain de son retour au Cap, il fut pris d'une fièvre qui s'annonça par des signes inflammatoires (38).

Ayant été appelé aussi-tôt, j'ordonnai une saignée ; mais le sociétaire du malade m'ayant averti secrètement qu'il existoit une cause morale, & que le sujet étoit doué d'une très-grande sensibilité, je n'insistai point sur cette évacuation ; j'administrai l'émétique d'abord comme vomitif, ensuite comme altérant & antiputride.

---

(38) Les maladies qu'on éprouve ordinairement en été dans cette Colonie, commencèrent, cette année, dès la fin de Mars, & se manifestèrent, après un longue sécheresse, par des fièvres inflammatoires.

Après un examen sérieux & réfléchi de la cause du mal & de ses effets, j'allai sans balancer trouver les représentans des Administrateurs-Généraux; je leur exposai l'état du malade, & les assurai que la crainte seule de perdre sa considération, lui faisoit éprouver une fièvre maligne à laquelle il succomberoit infailliblement, s'ils n'avoient la générosité de manifester un grand intérêt à sa position, afin d'arrêter cette funeste cause, & de donner à la médecine le temps d'en détruire les effets.

Les Administrateurs qui n'avoient besoin que d'être prévenus, envoyèrent régulièrement soir & matin, savoir des nouvelles du malade; &, comme je les en avois priés, leur émissaire avoit ordre de lui parler chaque fois, & de prendre l'heure de mes visites. C'étoit le vrai moyen de tranquilliser & de rétablir son moral, sans troubler son repos ni déranger les secours physiques.

Des hommes qualifiés que le malade

voyoit quelquefois en ſociété, les principaux Négocians & autres notables, imitèrent les Adminiſtrateurs ; & autant que ſon état put le mettre, je conſentis qu'il parlât à tout le monde (39). Ces précautions produiſirent le bon effet que j'en attendois. La gravité de la maladie n'empêcha pas que le malade ne fût très-ſenſible à un empreſſement que ſes qualités perſonnelles, & le deſir de ſavoir comment je le conduiſois, rendirent général.

Nous ne parvînmes pas à empêcher que le délire ne ſurvînt ; il ne ſe termina même que le treizième jour ; mais il fut modéré, & l'imagination ne ſe porta point ſur des objets ſombres & noirs.

L'état des yeux, celui de la peau, de la langue, des ſelles, des urines, & prin-

(39) Ma conduite fut généralement condamnée, ſurtout par les gens de l'art. Il eſt vrai que la cauſe du mal étoit ignorée, & que les Adminiſtrateurs ſeuls en furent inſtruits, ainſi que les amis les plus intimes du malade.

cipalement du pouls, furent mes guides pour ne point troubler la nature dans ſes fonctions, pour ſaiſir les inſtans d'adminiſtrer le camphre à petite doſe, ordonner l'application des véſicatoires (40), le quinquina, & n'inſiſter cependant ſur ces remèdes véritablement antiputrides, qu'autant que leur indication ſubſiſteroit, afin de détruire peu à peu les embarras du cerveau, & de terminer une maladie dont la cure a duré près de ſoixante jours, & la convaleſcence (41) environ ſix mois. Cette maladie, à laquelle preſqu'une Colonie entière a pris le plus grand intérêt, a, j'oſe le dire, beaucoup honoré mon zèle & mon empreſſement à ſervir l'humanité.

A peine ce malade fut hors d'affaire,

---

(40) J'avois la confiance entière du malade & de ſes proches. L'application des véſicatoires ſeule me fit éprouver quelques difficultés ; on prit l'avis de quelques-uns de mes confrères pour cette application qui fut faite à minuit.

(41) D'abord à la plaine, enſuite dans la montagne.

que j'eus occaſion d'employer les mêmes moyens pour un Négociant attaqué d'une fièvre maligne, ſurvenue preſqu'immédiatement après une vexation inattendue, qu'il venoit d'éprouver à la ſuite de la rupture d'un acte de ſociété qui l'avoit ruiné. Les ſoins affectueux que je partageois avec M. *Garnier*, ſon Chirurgien, &, ſur-tout, la certitude dans laquelle j'entretenois le malade, qu'une des plus fortes maiſons de commerce du Cap, lui feroit toutes les avances dont il auroit beſoin pour travailler de nouveau, firent ceſſer tous les accidens, & la maladie ſe termina au vingt & unième jour.

Les temps & les inſtans où il convient d'adminiſtrer les remèdes ſeront indiqués par le Profeſſeur au lit des malades. Cette connoiſſance eſt d'autant plus eſſentielle, qu'en général on les emploie à des périodes où ils ne manquent jamais de déranger les criſes de la nature (42).

(42) L'action d'un médicament dépend de ſa préparation, de ſa qualité, de la doſe & du temps auxquels

D'ailleurs, les maladies malignes diffèrent tellement entre elles, que quoique leur terme le plus ordinaire ſoit du cinq au ſept, & du neuf au onze, il arrive

---

il eſt adminiſtré; mais elle eſt toujours relative à la diſpoſition du corps ſur lequel il agit, diſpoſition qui favoriſe ſon opération ou s'oppoſe à ſes effets.

Par exemple, dans les parties baſſes de l'Europe, dans le voiſinage des marais & dans les hôpitaux mal adminiſtrés de cette partie du globe, l'extraction d'une once de quinquina dans trois demi-ſeptiers d'eau bouillante, avec un gros de ſel d'abſinthe, pris, chaque jour, par verrées, pendant la rémiſſion de la fièvre maligne nerveuſe, ſuffit ordinairement pour rehauſſer le ton des ſolides, accélérer la circulation, & faciliter les ſécrétions.

Tandis que dans une infinité de cas, entre les tropiques, le relâchement eſt tel, qu'on n'obtient ces effets qu'en portant l'uſage de ce remède, en apozème, juſqu'à quatre, cinq & ſix onces par vingt-quatre heures; principalement lorſque la cauſe de la maladie eſt morale; que l'abattement eſt exceſſif; que les inquiétudes ſe font ſentir vers les parties précordiales; que le pouls eſt petit, ſerré, vîte, inégal; que les déſordres de la circulation ſont manifeſtes; en un mot, ſelon le genre d'affection du ſyſtême nerveux. Mais, comme le malade ne pourroit prendre une ſi grande quantité de cet apozème, je mets ſur les trois demi-ſeptiers d'eau deux onces de quinquina & un gros & demi de ſel d'abſinthe ou de terre foliée de tartre.

cependant que quelques malades en périſſent le troiſième, à moins que, le jour même de l'attaque de la maladie, ou dès le commencement du ſecond, on ne ſe décide à adminiſtrer l'émétique & à appliquer, en même temps, de larges véſicatoires aux jambes, application qui ne doit pas être faite tant que l'irritation ſubſiſte, car, dans cette circonſtance, il ſeroit dangereux d'augmenter l'action de la fibre.

Mais cette prompte détermination ſuppoſe un tact qui, je le répète, ne s'acquiert qu'au lit du malade; c'eſt là ſeulement qu'il eſt permis d'eſpérer d'apprendre à faire ces précieuſes diſtinctions.

Dans cette même ville du Cap, pendant les chaleurs exceſſives du mois d'août de la même année 1777 (43), je manquai d'être victime d'une pareille ordonnance.

---

(43) Lors de la révolution que j'y éprouvai huit mois après mon arrivée.

J'étois

J'étois dans le délire & au cinquième jour de la maladie, pour laquelle on venoit de me preſcrire des véſicatoires aux jambes. M. *Granier*, Chirurgien, m'ayant propoſé de me les appliquer, ne fit aucune impreſſion ſur mon moral, ſans doute parce que mon état ne me permit pas de comprendre ce qu'il me diſoit. Mais les emplâtres qu'il me montra me frappèrent ſi vivement, que revenant auſſitôt à moi, je l'aſſurai, en me mettant précipitamment ſur mon ſéant, que j'étois *dans le feu*, & que ce ſecours me convenoit ſi peu, que les ſeuls remèdes d'où je puſſe attendre *guériſon*, étoient un air frais & une eau de bonne qualité. En conſéquence, dès quatre heures du matin (huit heures après), je me fis tranſporter au quartier Morin, où, par le ſeul changement d'air, je fus huit jours après hors de tout danger. J'entrai en convaleſcence, & fus dès-lors en état de conduire ſur l'habitation Mazère, éloignée d'une lieue de celle où j'étois, le traitement de

M. *Poulet*, qui éprouvoit la même révolution, & qui avoit été jugé sans espérance par les Chirurgiens de cette habitation.

Je suis très-surpris que les Médecins d'entre les tropiques ne soient pas encore d'accord sur la question importante de savoir si l'on doit rester dans la ville même où l'on est tombé malade, ou s'il est plus avantageux de se faire transporter à la campagne. J'ai agi sur ce point pour moi-même comme pour les autres; & j'avoue que j'ai été flatté de trouver, dix ans après, ma pratique à cet égard absolument conforme à celle du célèbre Docteur *Lind.*

CONCLUSION.

On a vu dans ce discours, combien il importe que le Médecin qui se destine pour le service des Colonies, soit déja un homme instruit, honnête, assidu, actif & laborieux; & quels sont le nombre & l'étendue des connoissances locales qu'il

à encore à ajouter à celles qu'il poſsède, pour en faire une heureuſe application & ſe rendre vraiment utile dans ces climats.

Il réſulte de ce que nous avons dit des qualités perſonnelles du Médecin du Roi dans une Colonie, de ſes talens, de ſes devoirs, de ſon zèle, de ſon dévouement, de ſa patience, de ſon affection pour ſes malades, de ſa douceur & de ſa fermeté envers ſes diſciples, ſes élèves & ſes coopérateurs;

1°. Que le Gouvernement ne ſauroit apporter trop d'attention & trop de réflexion ſur le choix de l'homme qu'il deſtine à aller remplir dans ces poſſeſſions éloignées une tâche à la fois ſi pénible, ſi difficile & ſi importante;

2°. Qu'il eſt de la prudence & de la ſageſſe du Miniſtère, ou plutôt de néceſſité abſolue de lui donner un ſecond, & pour ainſi dire, un autre *lui-même*, capable de le ſuppléer & de le repréſenter en tout & par-tout.

Nous croyons avoir suffisamment démontré,

1°. Combien il est intéressant pour le salut des malades, que les hôpitaux d'entre les tropiques soient bien situés, bien aërés, &c. & de proscrire de ces établissemens l'administration par entreprise, dont l'ignorance & la cupidité sont le partage, comme les ravages les plus funestes en sont la suite;

2°. Qu'il ne l'est pas moins d'établir l'ordre & la tenue les plus sévères dans ces asyles sacrés.

3°. L'utilité d'un journal, tenu par le Médecin du Roi & son collègue, de toutes les observations intéressantes faites dans chaque hôpital, lesquelles réunies à celles que fourniroient tous les hôpitaux d'entre les tropiques, formeroient un dépôt précieux dans lequel la Médecine-Pratique trouveroit de nouveaux moyens de se perfectionner.

Ce que nous avons dit de la sophistication des médicamens envoyés d'Europe

dans les Colonies, ſuffit pour réveiller l'attention du Gouvernement ſur le choix des fourniſſeurs & des diſpenſateurs ſur les lieux.

Nous nous flattons également d'avoir démontré la néceſſité de n'envoyer dans les Colonies, que les ſeules ſubſtances médicinales étrangères à leur ſol, & d'avoir, à cet effet, dans ces poſſeſſions éloignées des Apothicaires-Chymiſtes, capables d'extraire les principes des productions locales, & de fournir à la médecine la majeure partie des médicamens envoyés d'Europe, qui le plus ſouvent ſe décompoſent dans les traverſées, & qui coûtent au Gouvernement des ſommes conſidérables.

Nous penſons que le Miniſtère ne ſauroit trop ſe pénétrer des réflexions que nous nous ſommes permis ſur les accouchemens. La population de nos établiſſemens au-delà des mers en dépend trop immédiatement, & par ſuite l'objet de l'importation des Nègres, pour que cet

article ne mérite pas toute son attention.

Il ne nous reste plus qu'à former des vœux pour que le Souverain, aussi chéri, aussi respecté dans ses Colonies, qu'il l'est dans la Métropole, & qui veille avec la même tendresse sur le sort des habitans de ces possessions éloignées, comme sur tous ses sujets d'Europe, prenne en considération des observations qu'une expérience de plus de trente années, passées à son service, nous a fournies.

OBSERVATIONS
SUR
LE TÉTANOS,

Ses différences, ſes cauſes, ſes ſymptômes;

AVEC

Le traitement de cette maladie, & les moyens de la prévenir.

INTRODUCTION.

LA médecine eſt une ſcience de faits & d'expérience. Elle a, comme toutes les autres, ſes loix générales; mais elle en a auſſi de particulières & de très-diverſifiées, qui ſe modifient encore à raiſon de la variété des climats, du phyſique & du moral de chaque individu.

Plus les maladies ſont graves, plus il importe de rechercher les cauſes qui les produiſent. Cette connoiſſance peut ſeule

conduire aux moyens d'en arrêter, &, ce qui est plus utile encore, d'en prévenir les funestes effets.

Si l'enthousiasme adopte trop légèrement les choses nouvelles, l'entêtement qui fait tout rejeter, perpétue l'ignorance & ses ravages : ces extrêmes sont également funestes. L'homme de l'art doit être inaccessible à l'un & à l'autre.

Le *tétanos*, la plus violente & la plus destructive des maladies convulsives, qui attaque indistinctement en Asie, en Afrique, en Amérique, & quelquefois en Europe, tous les individus du regne animal, est sans doute une de celles sur lesquelles il est nécessaire que les Médecins qui ont long-temps pratiqué dans les différentes parties du monde, mettent au jour ce que l'expérience leur a appris, surtout dans un temps où le Ministère semble ouvrir les yeux sur les ravages de cette espèce de maladie.

Je vais entrer dans des détails que le plan de mes observations sur les maladies

des Nègres, & celui de mes obſervations générales ſur les maladies des climats chauds, ne m'ont pas permis de placer dans ces Ouvrages.

Je ſuivrai dans celui-ci (1) l'ordre obſervé dans le *Projet d'inſtruction* que la Société Royale de Médecine vient de publier ſur ce fléau deſtructeur, parce que cet ordre des matières eſt néceſſaire au but que je me propoſe, de diſcuter les différentes opinions adoptées ou rejetées par cette Compagnie.

CHAPITRE PREMIER.

Examen du Projet d'inſtruction ſur le TÉTANOS, *publié par la Société Royale de Médecine.*

J'OBSERVERAI d'abord que les variations multipliées que cette Compagnie

(1) Cet ouvrage étoit prêt à être mis ſous preſſe, il y a plus de deux ans. Des circonſtances particulières en ont retardé l'impreſſion.

a remarquées dans les écrits des Auteurs qu'elle a consultés sur le *tétanos*, n'ont eu d'autre cause que le desir de donner du nouveau & du merveilleux, qui, à défaut de faits & d'observations, a porté ces Écrivains à présenter les cas les plus rares & les plus extraordinaires, comme se rencontrant journellement dans la pratique. Souvent aussi, ignorant les causes & les effets du *tétanos*, ils ont donné ce nom à des convulsions qui ne sont point du tout celles qui constituent cette maladie, tandis qu'ils l'ont méconnue, lors même qu'elle étoit accompagnée de tous ses caractères. C'est ce que nous allons développer dans ce chapitre.

J'ai distingué le *tétanos* en *essentiel* & en *symptomatique* (2). Cette distinction, si importante dans la pratique, n'a été faite par aucun des Auteurs cités par la Société Royale.

On lit dans le Résumé de son *Projet*

(2) Maladies des climats chauds, pages 146 & suivantes.

d'inſtruction (3) : « La connoiſſance de la cauſe qui a donné lieu au *tétanos*, doit fixer l'attention du Praticien : elle ſeule peut diriger le choix des ſecours qu'il doit employer ».

Ce précepte important ſe trouve développé dans mes Obſervations ſur les Maladies des Nègres (4), imprimées en 1776, où, après avoir rapporté les détails de la maladie & de la cure de *Louis*, Domeſtique de M. de Riviere (5), attaqué du *tétanos* dans une fièvre putride, j'ai dit : « Le *tétanos* ſurvient plus ſouvent dans les pays chauds à la ſuite des bleſſures, & même des inflammations des viſcères, que dans les fièvres putrides. Je l'ai obſervé dans l'*hépatitis*. Dans tous les cas il eſt eſſentiel de porter la plus ſcrupuleuſe attention à diſtinguer les cauſes qui le produiſent : on commettroit ſans cela

(3) Page 94.

(4) Pages 54 & 55.

(5) Officier de la Légion de l'Iſle de France.

des erreurs groſſières; par exemple, l'uſage aſſez général d'employer la ſaignée, & même de la répéter ſouvent dans le *tétanos*, à deſſein de dégager le cerveau, eſt très-pernicieux dans celui qui ſurvient dans la fièvre putride, par l'affaiſſement que les ſaignées produiroient, ſans ôter la cauſe irritante qui l'a fait naître. De même que dans le *tétanos* qui vient à la ſuite des bleſſures, & dans les grandes inflammations, un émétique répété & donné à trop forte doſe cauſe ordinairement la mort ».

» Il ne faut cependant pas croire que, même dans le *tétanos* qui ſurvient dans les maladies putrides, il ne puiſſe ſe rencontrer des cas où la ſaignée ſoit indiquée, tels qu'un pouls dur & plein, de la gêne dans la reſpiration, pendant les intervalles que laiſſent les convulſions; mais cela eſt très-rare, vu l'état ordinaire des Nègres dans les fièvres putrides, ſurtout après pluſieurs jours de maladie; encore cette exception ne porte-t-elle

que ſur les Nègres domeſtiques qui vivent à-peu-près comme les blancs » (6).

Ces diſtinctions ſont ſi importantes, que je me ſuis permis de les répéter dans mon dernier Ouvrage, où après avoir cité quelques cures nouvelles, j'ai réſumé en ces termes le traitement du *tétanos* que je regarde comme *eſſentiel* (7).

« Il (le *tétanos*) ſurvient dans tous les pays du monde, principalement lorſqu'étant en ſueur, on s'arrête dans des lieux bas trop frais ou trop humides. Le traitement eſt le même par-tout. Il s'agit de rappeler la tranſpiration répercutée, par des frictions sèches, ſouvent répétées, par des boiſſons chaudes, ſur-tout celles qui portent à la peau, telles qu'une légère eau de ſureau, la limonnade chaude, l'orangeade, la bigarade, l'eau de lentilles; l'éther ou la liqueur minérale

(6) Pour de plus grands détails, *voyez* les pages 51 & ſuivantes des maladies des Nègres.

(7) *Voyez* maladies des climats chauds.

d'*Hoffmann*, à des doſes proportionnées à l'âge du ſujet & à la circonſtance. Les deux derniers que j'ai eu occaſion de traiter (en 1783) du *tétanos eſſentiel*, & que j'ai guéris par cette méthode, ſont encore exiſtans ſur l'habitation de M. *Pons*, au quartier Morin, Iſle Saint-Domingue (8) ».

Les autres cures remarquables que j'ai citées, ont été également opérées ſur de grandes habitations, dont la plupart des propriétaires ſont dans la capitale. Ces cures deviennent précieuſes à la pratique & à l'humanité; j'oſe me flatter qu'elles contiennent des détails neufs, inſtructifs ſur les moyens d'éviter le *tétanos accidentel* dans les grandes bleſſures, maladie qu'il importe d'autant plus de prévenir, qu'après ſon invaſion il eſt très-difficile de lui arracher ſes victimes.

Si les ordres que j'avois reçus du Gouvernement, & le peu de temps que j'ai eu pour les remplir ne m'euſſent aſtreint

(8) Iſle Saint-Domingue.

à généraliſer mes obſervations ſur les maladies des climats chauds, j'aurois rapporté les détails de la cure du Nègre *Jacob*, de l'habitation Mazère, au quartier Morin, Iſle Saint-Domingue, guéri, en 1779, du *tétanos* ſurvenu pendant le traitement d'une bleſſure conſidérable à la jambe. Après la lecture de mon dernier Ouvrage, l'un de Meſſieurs les Propriétaires ayant pris mon ſilence à cet égard pour un oubli, m'a fait l'honneur de m'écrire pour me l'obſerver, & M. de *Sieſt*, Adminiſtrateur particulier de cette habitation, m'aſſure à l'inſtant même, que *Jacob* continue de jouir de la meilleure ſanté.

On lit, page 17 du *Projet d'inſtruction*: « M. *Bajon* a obſervé que le *tétanos* n'a lieu à Cayenne que ſur les côtes, & à peu de diſtance de la mer; qu'on ne le voit jamais dans l'intérieur des terres, à huit, dix ou douze lieues des côtes, que parmi les habitans voiſins de la mer, &c. »

Si cela étoit, les enfans blancs, nés ſur

les bords de la mer, seroient sujets au *mal de mâchoire* (espèce de *tétanos*) comme les enfans Nègres; mais on n'en a presque point d'exemples. Pour moi, pendant près de trente années de pratique dans nos diverses Colonies, je n'en ai vu aucun, & dans la vaste Colonie de Saint-Domingue, je n'ai entendu citer qu'un seul enfant blanc, mort du *mal de mâchoire*, encore ne périt-il que parce que son père avoit eu l'imprudence, ou plutôt la témérité de conserver dans sa maison, après son mariage, une Négresse avec laquelle il avoit eu plusieurs enfans; la jalousie égara cette malheureuse, au point que dans son désespoir, elle fit sur la tête du nouveau-né, à l'endroit de la fontanelle, une compression assez forte pour porter le désordre dans le cerveau, ainsi que dans tout le système nerveux, & causer les convulsions & la mort. Le *tétanos* n'est plus rare chez les enfans blancs, que parce qu'on en a infiniment plus de soin que des enfans Nègres; qu'ils sont logés dans des

maisons

maiſons mieux fermées, & incomparablement mieux couverts.

Cette maladie n'eſt devenue plus fréquente ſur l'habitation dont parle M. *Bajon*, après la coupe des bois de haute-futaie de Cayenne, que parce que la réunion des arbres garantiſſoit cet établiſſement des fortes briſes, qui dans cette Colonie viennent conſtamment du côté de la mer (9).

C'eſt à la fraîcheur de l'air qu'eſt due cette funeſte différence, & non à une mauvaiſe qualité de cet élément, à l'action duquel tout eſt également ſoumis. A la mer, il n'eſt chargé d'aucune émanation mal-faiſante, comme on l'a cru dans des temps plus reculés; c'eſt au contraire le meilleur que l'on puiſſe reſpirer dans toute la zone torride, ainſi que je l'ai démontré (10); & ce qui ne laiſſe aucun doute à cet égard, c'eſt « que les grands bleſſés

(9) Maladies des Nègres, page 9.

(10) Page 17 de mes Obſervations générales.

de l'escadre de M. *Daché*, dans l'Inde; qui ont été débarqués, ont tous ou presque tous péri du tétanos, tandis que de ceux que les circonstances ou le hasard ont fait rester à bord, il en est guéri un plus grand nombre » (11). Ces observations sont conformes à tout ce que le Docteur *Lind* a écrit sur ce sujet.

Les Auteurs cités dans le *Projet d'instruction* se contredisent si manifestement, que M. *Bajon* dit, page 17 : « Il (le *tétanos*) est plus fréquent sur les hauteurs ou petites montagnes, où l'on reçoit directement l'air de la mer, que dans les habitations basses, & garanties de cet air par des montagnes ou des bois »; & M. *Poupée Desportes*, page 18, dit au contraire, « qu'à Saint-Domingue cette maladie est plus commune dans les endroits marécageux ». Il est vrai que M. *Desportes* ne pouvoit guères observer le *tétanos* ailleurs que dans les lieux bas,

(11) Pages 248 & 249 de mes Observations générales.

puiſque la ville qu'il habitoit à Saint-Domingue, & l'hôpital qu'il y a fait conſtruire, & où il a exercé juſqu'à ſa mort, ſont également très-voiſins des marais; vice de ſituation que j'ai fait connoître dans mes Obſervations générales (12), & qui auroit dû être connu du temps de M. *Deſportes*.

Quoique le *tétanos* ſoit plus fréquent entre les tropiques que dans nos climats, les Auteurs cités dans le *Projet d'inſtruction* (13), ſe ſont trompés en conſidérant comme cauſe de cette maladie, « la ſuppreſſion des règles & des lochies chez les femmes, du flux hémorrhoïdal, d'un cautère, d'un véſicatoire, de tout autre ulcère habituel, de quelque partie du corps, ſoit gonorrhoïque, ſoit dartreux, ſoit de toute autre eſpèce, de la tranſpiration partielle ou locale de quelque partie, comme des pieds, des mains;

(12) Depuis la page 45 juſqu'à la page 84.

(13) Pages 22 & 23 du Projet d'inſtruction.

des aiſſelles ; telle eſt encore la répercuſſion d'une humeur dartreuſe, galeuſe, variolique, de la rougeole & autre affections cutanées, la préſence des vers, &c. »

Il n'appartient qu'aux Auteurs qui n'ont pas pratiqué, de faire de pareilles mépriſes & d'induire en erreur, à de grandes diſtances, même des hommes inſtruits. On s'en convaincra par les détails ſuivans.

Après la ſuppreſſion des règles & des lochies, il ſurvient dans tous les pays du monde des maladies ſpaſmodiques, quelquefois même des convulſions, mais point le *tétanos*.

A la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal, ſuccède l'engorgement du foie, & toutes les maladies qui dépendent d'une bile acrimonieuſe, mais point le *tétanos*.

La ſuppreſſion d'un cautère, d'un véſicatoire, cauſe la pléthore, une redondance, une dilatation dans les fluides, des maladies plus ou moins graves en raiſon de la nature, plus ou moins acri-

monieuſe de l'humeur à laquelle ces exutoires donnoient iſſue, mais point le *tétanos*.

Rien de ſi commun que les ulcères (14)

---

(14) J'ai vu avec d'autant plus de plaiſir (Journal de Médecine du mois de Mars 1788, page 430 & ſuivantes) les Obſervations de M. *Léonard Gillepſie* *, ſur les bons effets de l'acide du citron dans le panſement des ulcères, & principalement de l'ulcère putride ou ſcorbutique, que j'avois, avant cette époque, imprimé mes Obſervations générales ſur les maladies des climats chauds.

Après avoir indiqué dans cet ouvrage, page 197, les tempéramens auxquels conviennent eſſentiellement les acides végétaux, & les cas, tels que les fièvres putrides & malignes, dans leſquels ils doivent de toute néceſſité être employés en boiſſons, j'ai ajouté que l'on s'en ſert auſſi à l'extérieur, lorſque la chaleur de la partie malade eſt trop conſidérable; qu'en tempérant, ils facilitent la réſolution, &c. (pag. 219).

M. *Gillepſie* reconnoît auſſi les bons effets de la racine de manioc. J'avois également imprimé (pag 204 du même ouvrage) « parmi le grand nombre des réſolutifs que fourniſſent ces trois parties du monde, je n'en connois point de meilleur & de plus commun que la racine de manioc fraîchement rapée, &c. »

* Chirurgien de la Marine en Angleterre, & Aide Chirurgien de l'hôpital de Sainte-Lucie, pendant la dernière guerre.

dans toute la zone torride, & cependant il n'y a peut-être pas deux exemples de

---

Mais, pour guérir l'ulcère putride, il ne suffit pas toujours de corriger l'humeur qui en découle. Lorsque les chairs s'élèvent trop & qu'il est indispensable de les réprimer, je donne la préférence aux feuilles de liane pilées, à celles du médecinier, du karatas & autres semblables (pag. 175 des maladies des climats chauds.)

M. *Gillespie*, d'après l'expérience des Nègres de Sainte-Lucie, s'est servi dans le pansement des ulcères scorbutiques & vénériens, de tranches de citron; il a aussi employé l'acide de ce fruit, pur, ou étendu d'eau, suivant les circonstances. Il ajoute : « le *tétanos* qui avoit fait périr au moins la moitié de ceux à qui l'on avoit fait des amputations, n'a jamais reparu depuis que cette opération a été pratiquée selon la méthode de M. *Alençon*, & que l'on s'est servi de jus de citron.

M. *Gillespie* rapporte à la manière de panser les blessés le changement heureux qui s'est opéré à l'hôpital de Sainte-Lucie. Cependant il observe lui-même que la mortalité y devint excessive après un ouragan qui avoit détruit presque tous les végétaux. L'expérience a en effet trop souvent démontré que, lorsque nous débarquons nos malheureux scorbutiques dans des pays où l'on ne peut leur procurer des substances végétales & animales fraîches, il est impossible de les guérir. La guérison des scorbutiques du vaisseau *la Paix*, plusieurs fois citée dans mes autres ouvrages & dans celui-ci, ne laisse aucun doute à cet égard.

Mais ce n'est pas entre les tropiques seulement que

tétanos ſurvenu immédiatement après la cicatriſation d'un ulcère; encore dans ces cas extraordinaires, la maladie doit-elle être rapportée au *tétanos ſans plaie*, ce

---

les ulcères ne peuvent être guéris que par l'application des ſubſtances végétales fraîches. En Europe, & ſur-tout dans les lieux inſalubres, je n'ai obtenu la cicatriſation des ulcères putrides ou ſcorbutiques, qu'en employant la grande perſicaire, pilée & appliquée en forme de cataplaſme, & ſur-tout en faiſant entrer des ſubſtances également végétales & fraîches dans la nourriture des ſujets attaqués de ce genre de maladie.

« Les liqueurs ſpiritueuſes, ajoute M. *Gillepſie*, furent totalement bannies du régime des ſcorbutiques; on ne leur fit prendre que du vin de *Ténériffe* ou de *Madère* ».

Mais tout vin eſt un ſpiritueux, principalement ceux qu'à employés M. *Gillepſie*. Le vin eſt même ſi indiſpenſablement néceſſaire, comme ſpiritueux, dans ces circonſtances, que, lorſqu'il a manqué, j'y ai ſubſtitué avec ſuccès un mélange de rum, de tafia ou d'eau-de-vie, avec ſuffiſante quantité d'eau, de jus de citron & de ſucre, eſpèce de *punch* que je n'ai ceſſé de recommander même dans tous les temps du ſcorbut.

Pour de plus grands détails ſur les acides végétaux d'entre les tropiques, ainſi que ſur toutes les autres ſubſtances qui peuvent être employées en médecine, & ſubſtituées les unes aux autres, on peut voir mes Obſervations générales ſur les maladies des climats chauds, depuis la page 149 juſques à la page 240.

qui est fort différent, tant pour le traitement que pour l'espoir de la guérison.

Si la suppression des écoulemens gonorrhoïques causoit le *tétanos*, les vastes régions de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, situées sous la zone torride, n'auroient jamais pu être habitées, les hommes s'y seroient détruits par l'acte même qui les perpétue, tant les maladies vénériennes y sont multipliées. Le *tétanos* peut sans doute survenir à quelqu'un qui a la gonorrhée, mais le vice vénérien n'y aura aucune part.

La gale, & particulièrement les dartres, sont aussi très-multipliées dans toute la zone torride. Mais les maladies cutanées causent si peu le *tétanos*, qu'il est reconnu des gens de l'art, comme des simples voyageurs, que dans presque toutes nos Colonies la moitié au moins de nos Soldats est attaquée de dartres; & que ce vice, loin de leur causer le *tétanos*, semble les préserver des mala-

dies inflammatoires qui y ſont ſi communes & ſi dangereuſes.

Il arrive cependant quelquefois dans les Colonies où les variations de l'air ſont les plus fréquentes & les plus rapides, que le paſſage ſubit du froid au chaud venant à reſſerrer, à criſper les pores de la peau, une partie de l'humeur dartreuſe ſe porte ſur les organes de la reſpiration, où elle produit, ſelon ſon degré d'acrimonie & la diverſité des tempéramens, des rhumes, des catharres, des engorgemens, de vraies inflammations, quelquefois même des ſuppurations aux poumons; mais ces affections n'arrivent ordinairement qu'aux ſujets avancés en âge, chez leſquels l'action vaſculaire eſt très-affoiblie, & à ceux d'une mauvaiſe conſtitution.

Je le répète, quand on connoît bien les Colonies, & qu'on lit ce qu'ont écrit les Auteurs cités dans le *Projet d'inſtruction*, il eſt aiſé de voir que le deſir de

donner du nouveau, a fait préſenter les cas les plus rares & les plus extraordinaires, comme ſe rencontrant journellement dans la pratique de médecine. C'eſt ainſi, par exemple, que *Deſportes* ayant vu un Nègre attaqué du *tétanos* à la ſuite d'une petite vérole, a placé cette maladie au nombre des cauſes du *tétanos*. Cependant je n'en ai aucun exemple, je n'ai même jamais oui-dire qu'il y en eût. Le fait rapporté par *Deſportes* n'eſt pas impoſſible; mais ce Médecin étoit ſi peu praticien, qu'on peut croire, ſans offenſer ſa mémoire, qu'il a attribué à l'humeur variolique un effet qui étoit dû à toute autre cauſe.

Il en eſt ainſi des vers. Nous avons eu dans pluſieurs Colonies, notamment aux Iſles de France & de Bourbon, des exemples de Nègres écraſés par des pièces de bois ou de maçonnerie, & d'autres tués à la guerre, à l'ouverture deſquels on a trouvé les inteſtins grêles, comme les gros boyaux, remplis de vers; & n'ai-je

pas imprimé, page 77 des Maladies des Nègres : « L'obſervation démontre que les Nègres morts de dyſſenterie & de diarrhée, même ceux qui ſont enlevés par d'autres maladies, ont les inteſtins farcis de vers » ; & page 107 : « Nous avons déja obſervé qu'à l'ouverture de tous les cadavres des Nègres morts de maladie quelconque, dans pluſieurs Colonies, l'on trouve les inteſtins farcis de vers qui doivent leur exiſtence à la nourriture inſipide, non-fermentée, muqueuſe, à laquelle ces eſclaves ſont bornés ».

Enfin le Mulâtre des Iſles de France & de Bourbon, qui a éprouvé le *tétanos*, & que j'ai cité (15), avoit rendu par un vomitif, le cinquième jour de la maladie, des vers par haut & par bas. Cette maladie avoit pour cauſe la putridité des humeurs, qui ſeule produiſit tous les déſordres. Si c'eût été les vers, les convulſions ſe feroient manifeſtées pendant

(15) Page 52 des maladies des Nègres.

qu'ils étoient encore dans l'estomac & les intestins; mais comme je l'ai rapporté, le *tétanos* ne survint que le onzième jour de la maladie, six jours après l'expulsion des vers, intervalle pendant lequel il n'arriva aucun accident grave & particulier.

Toutes ces observations réunies, prouvent combien il est important, dans la pratique, de ne s'en pas laisser imposer par des apparences trompeuses; de bien distinguer la cause majeure des causes secondaires, qui, sans la première, resteroient sans effet. Mais cette sagacité, cette finesse de tact ne s'acquiert pas en un jour; il faut, pour y parvenir, avoir de profondes connoissances locales, avoir beaucoup vu, bien observé & long-temps pratiqué. Quelques détails sur ce sujet rendront cette vérité de tous les temps & de tous les lieux, encore plus sensible.

Dans toute la zone torride, particulièrement dans les établissemens les plus voisins de l'équateur, & plus particuliè-

rement encore dans ceux où la conſtitution de l'air eſt chaude & humide, où les eaux ſont ſtagnantes, il périt un très-grand nombre d'enfans de maladies vermineuſes, ſur-tout d'enfans Nègres, parce qu'ils ſe gorgent d'alimens mal préparés qui favoriſent la génération des vers. Ces vers agacent d'abord, irritent, enflamment, percent même quelquefois les inteſtins grêles, & le plus ſouvent l'*ileum*; il s'en fait dans les anfractuoſités de tous les inteſtins, comme des eſpèces de pelottes. Là, l'inteſtin ſe diſtend, le reſte du ventre paroît enfoncé, la douleur eſt des plus aiguës, la fièvre des plus vives, le pouls ſerré, inégal & ſouvent intermittent; le malade rend par le vomiſſement le reſte des digeſtions, puis des matières chyleuſes & enſuite bilieuſes; les convulſions ſuccèdent, les yeux s'éteignent, les extrémités deviennent froides, les ſyncopes, les convulſions, les foibleſſes ſe rapprochent, & le malade périt.

A l'ouverture du cadavre, on trouve

une ou plusieurs portions du canal intestinal rétréci, presque entièrement fermé au-dessus de l'obstacle, enflammé, gangrené en divers endroits, & percé en d'autres. On trouve aussi des *volvulus* ou invaginations d'intestins, de six, sept & huit pouces, & quelquefois dans cinq à six endroits différens.

Tout cela ne ressemble point au *tétanos*; il est même très-rare que les malades en périssent, si le Médecin a été appelé à temps, qu'il ait connu la maladie, qu'il ait administré sur-tout une ou plusieurs fois, l'ipécacuanha comme vomitif; pour boisson, la limonade aiguisée de tartre stibié, ainsi que la mousse de Corse & autres anti-vermineux. Je suis même parvenu à prévenir les maladies vermineuses & leurs terribles effets, par les préparations aloëtiques & les spiritueux (16).

Quoiqu'il soit très-rare que l'irritation

(16) Page 192 & 193 de mes Observations générales sur les maladies des climats chauds.

nerveuse, suite de l'ivresse, aille jusqu'aux convulsions, je vais en examiner les effets.

Dans toute la zone torride, les Nègres, & même les Matelots & les Soldats, abusent excessivement des liqueurs fermentées, les plus fortes & les plus nouvelles; ils boivent sur-tout avec profusion, le tafia, ou l'arak, selon les lieux où ils se trouvent. Ces liqueurs rapprochent les élémens des fibres des organes de la digestion, introduisent à la place du fluide qui les unit, une matière âcre qui produit la rigidité & la roideur : le mouvement des liqueurs augmente, le pouls devient fréquent, l'imagination bouillante; les excrémens sont long-temps retenus dans les intestins; & pour peu que le tempérament du sujet soit irritable, que la crapule, & l'usage pernicieux des liqueurs fortes soient continués, l'érétisme de l'estomac survient; ce viscère est presque tout nerveux, car une des branches de la huitième paire, après avoir

couvert cet organe principal de ſes ramifications, ſe joint au nerf intercoſtal; y établit une ſympathie, par laquelle l'érétiſme ſe propage à tout le ſyſtême nerveux; de là la petiteſſe du pouls, ce mal-être indicible, ces anxiétés, ces vomiſſemens continuels & ces friſſons, ſymptômes précurſeurs de l'inflammation commençante. Alors la circulation ſe ralentit en pluſieurs endroits, & il ſe fait des congeſtions.

Si le point principal de l'inflammation s'étend du côté du diaphragme, les malades ne reſpirent que de la poitrine; les hypocondres ſont reſſerrés, les yeux étincelans & le regard furieux. Si au contraire c'eſt du côté du foie que ſe font les grands déſordres, ce viſcère ſe tuméfie, ſa région s'élève au lieu de ſe concentrer, comme dans le premier cas; la jauniſſe ſe manifeſte, viennent enſuite des angoiſſes, des coliques avec des douleurs très-vives dans toute la région hypocondriaque, le hoquet, les mouvemens

ſpaſmodiques,

ſpaſmodiques, les ſoubreſauts, & enfin les convulſions.

Dans tous ces cas la peau eſt sèche, brûlante, & il y a preſque ſuppreſſion des urines. A raiſon de l'extrême ſenſibilité des parties, les douleurs ſont des plus aiguës, & elles ſe font toujours ſentir plus vivement toutes les fois que le malade touſſe, qu'il prend ſes alimens, & qu'il fait des efforts pour aller à la garde-robe; on voit enfin ſe manifeſter tous les effets d'une bile brûlée par la chaleur exceſſive des parties; les douleurs ſont inſupportables, les convulſions ſe rapprochent, deviennent univerſelles, comme dans le *tétanos*, & le malade périt dans l'état le plus violent.

Les détails ſuivans prouveront que les grands accidens & la mort des malades, attaqués de cette eſpèce de convulſions, ont plutôt pour cauſe le mauvais traitement que l'ivreſſe.

Le ſeul malade que j'aie encore vu attaqué du *tétanos accidentel* pour

avoir abusé des liqueurs fortes, fut un Canonier-Bombardier (17), homme de la plus haute stature, fort, vigoureux, & d'un tempérament sanguin, qui, à la suite d'une ivresse, avoit été pris d'un mal de gorge & d'une douleur d'estomac. Le soldat attaché à cette compagnie en qualité de Chirurgien, avoit vu administrer, avec le plus grand succès, l'émétique comme vomitif dans les fausses inflammations de la gorge, les esquinancies humorales & autres du même genre, dans lesquelles, en évacuant les humeurs, il faut encore solliciter l'action des vaisseaux, qui dans ce cas sont plutôt relâchés qu'en érétisme : il promit, pour se faire valoir, à ses Officiers & au malade, de le guérir en deux jours, s'il vouloit consentir à ne point aller à l'hôpital, & à prendre l'émétique; mais ce vomitif, administré aux casernes, produisit des désordres affreux.

(17) A l'Isle de France.

Les viſcères du bas-ventre, déja dans le plus grand érétiſme, s'enflammèrent au point que, quelques heures après, ce malheureux tomba dans l'état violent de convulſions générales dont je viens de parler; rien ne put adoucir ſes tourmens. Il mourut trente ſix heures après l'adminiſtration de l'émétique. Cette obſervation eſt parfaitement conforme à ce que j'ai imprimé pages 54 & 55 des maladies des Nègres.

S'il eût été fait à ce Bombardier un nombre de ſaignées proportionné à ſes forces, à la nature & à l'intenſité de ſon inflammation; ſi on lui eût fait boire ſouvent, ſoit de l'eau dégourdie chargée des principes de la bourache, ou des fleurs pectorales par infuſion, ſoit une limonade légère, avec l'attention de lui en donner peu à la fois, afin d'éviter le vomiſſement, qui dans ce cas ſuit toujours la moindre ſurcharge de l'eſtomac; que les bains au degré 26 therm. de Réaum. & les lavemens adouciſſans euſſent été employés;

en un mot, si on eût fait le traitement de sa maladie, les convulsions ne seroient point survenues. Ce malheureux fut incendié avec le remède qui étoit le plus contraire à son état.

Dix-huit heures après sa mort, il fut ouvert. On aura peine à croire que la main ne pouvoit encore que difficilement soutenir la chaleur qui s'étoit conservée entre le foie & l'estomac. Les tuniques de ce dernier viscère étoient d'un rouge brun & considérablement épaissies par l'inflammation, qui s'étoit propagée à tout le canal intestinal, au point que dans plusieurs endroits les intestins grêles étoient tellement retrécis, que leur calibre auroit à peine admis le tuyau d'une plume.

Cette observation, que j'ai déja rapportée dans mon Ouvrage sur les Maladies des Nègres, présente le seul exemple de *tétanos accidentel*, à la suite de l'inflammation du foie, que j'aie rencontré dans le cours d'une longue pratique, encore,

comme on vient de le voir, dut-il être plutôt rapporté au traitement qu'à la maladie même. C'eſt pourquoi je ne conſidère les inflammations des viſcères du bas-ventre, entre les tropiques, que comme des cauſes, capables, à la vérité, de produire des convulſions, mais très-rarement le *tétanos*, à moins qu'un mauvais traitement n'augmente l'intenſité de ces cauſes.

Ce qui me paroît plus déciſif encore, s'il eſt poſſible, c'eſt que le *tétanos* le plus deſtructeur, celui qui ſurvient à la ſuite des bleſſures, celui auquel les Médecins les plus éclairés n'ont pu arracher juſqu'ici qu'un petit nombre de victimes, commence toujours par une légère difficulté d'avaler, un petit embarras dans le mouvement de la langue, ſur-tout dans celui des muſcles de la mâchoire inférieure; & cela deux, trois, quatre, & quelquefois même cinq jours, avant que les muſcles de la poitrine entrent en contraction, & ſucceſſivement ceux de la

tête, du col & de l'épine, tandis au contraire que les convulsions qui survienent dans les grandes inflammations, soit de l'estomac, soit du foie & des autres viscères de l'abdomen, commencent ordinairement par les muscles du bas-ventre, & gagnent successivement ceux de la mâchoire inférieure & de tout le reste du corps.

Mais il arrive quelquefois sous la zone torride, principalement à la côte de Coromandel & à l'Isle de Ceylan, qu'après les pluies froides des orages, après le passage à gué des rivières dans les marches forcées des troupes, les pores se resserrant tout-à-coup, la transpiration se porte brusquement sur la région épigastrique & toutes les parties précordiales; presqu'aussi-tôt les symptômes du *cholera-morbus* le plus formidable se manifestent; la tension & la douleur dans toute la région épigastrique sont extrêmes; on brûle à l'intérieur, tandis qu'on a un froid excessif au dehors, sur-tout aux extré-

mités ; les vomiſſemens ſont preſque continuels ; dans les efforts, le diaphragme ſe contracte avec une telle violence, qu'il comprime & refoule tous les viſcères du bas-ventre. Les fonctions en ſont arrêtées ; le pouls s'échappe ſous les doigts ; les crampes, les contractions douloureuſes des muſcles du gras des jambes, les douleurs vives, la tenſion de tout l'abdomen, les anxiétés, le hoquet, les déjections par haut & par bas, preſque continuelles, de matières vertes, quelquefois noires & fétides ; la pâleur, l'altération de la phyſionomie, les contractions des membres, les ſueurs froides, les cardialgies foudroient quelquefois le malade en moins de 24, 18 & 12 heures.

Ce ſont ces derniers accidens qui en ont impoſé à M. *Lavo*, & qui lui ont fait donner à cette maladie le nom de *tétanos*, en les confondant l'une avec l'autre (18).

(18) Dans un Mémoire qui m'a été communiqué.

Le *cholera-morbus* a, comme toutes les maladies, ſes nuances & ſes degrés, qui tiennent principalement dans cette circonſtance, à la diſpoſition du moral du ſujet, à ſon tempérament, à l'état dans lequel ſe trouvoient ſes humeurs, lorſque la cauſe déterminante de la maladie a agi ſur lui; à la durée de cet action; enfin, au plus ou moins de précautions qui ont été priſes pour en retarder ou en empêcher l'effet. C'eſt de ce concours de circonſtances, plus ou moins diverſifiées, que dépendent toujours le nombre, l'intenſité des ſymptômes & la gravité des accidens, d'après leſquels la nature du traitement doit être déterminée.

Lorſque les ſymptômes ſont modérés, qu'il y a peu de déjections, qu'elles ne ſont point de mauvaiſe qualité, quelques praticiens donnent à cette maladie le nom de *crampe sèche*, ſans doute parce que dans certaines Colonies on donne au *tétanos* le nom de *crampe*, ou bien à

cauſe des *crampes* & des contractions des muſcles des jambes; peut-être auſſi veut-on déſigner ſous cette dénomination le *mal de ventre ſec*, maladie beaucoup plus fréquente aux Indes orientales que dans les autres parties de la zone torride, & qui eſt par-tout des plus dangereuſes, lorſqu'elle ſurvient après qu'on a dormi ſur la terre, ou après qu'on a pris immodérément des liqueurs nouvellement diſtillées; ou enfin, après s'être épuiſé avec les femmes.

Mais le peu de durée de la maladie dont parle M. *Lavo*, & la facilité avec laquelle il la guérit, prouvent que ce n'eſt point le *tétanos*, mais plutôt un *cholera-morbus* léger, une inflammation commençante du duodenum, dont la gravité, je le répète, eſt toujours proportionnée aux cauſes qui la produiſent, & à l'état moral & phyſique du ſujet qui l'éprouve.

C'eſt par l'examen des cauſes, des ſymptômes, des accidens & de leur enſemble, que l'homme de l'art diſtingue

ces sortes de convulsions de celles qui caractérisent le *tétanos*, de celles qui attaquent les hystériques, les hypocondriaques, les épileptiques, ainsi que des affections comateuses & autres.

Ces distinctions sont si essentielles dans la pratique, que c'est d'après elles que le traitement doit être déterminé; ainsi, par exemple, dans le cas du *cholera-morbus* léger, les délayans, les adoucissans, le petit lait, une limonade légère, l'eau panée, avec quelques lavemens émolliens, & ensuite de légers évacuans, tels que la casse & la manne, suffisent ordinairement pour opérer la guérison.

Mais si des causes morales, des irrégularités dans le régime & dans la conduite ont déja dissipé une très-grande quantité d'esprits, les vaisseaux, les nerfs sur-tout, ne transmettant plus que des fluides altérés & dépravés, les principaux organes de la vie sont eux-mêmes violemment menacés de perdre entièrement leur action; delà, la petitesse & la concen-

tration du pouls, le froid exceſſif des extrémités, l'altération de la phyſionomie, les ſincopes & tous les ſymptômes effrayans d'une inflammation maligne, deſquels j'ai fait l'énumération, & qui attaquent ordinairement les cacochymes, les valétudinaires & les intempérans.

Les premières indications à remplir dans un péril auſſi éminent, ſont de calmer les mouvemens déſordonnés des nerfs, de s'oppoſer aux progrès de la détérioration de l'eſprit vital, d'adoucir les matières irritantes, & en même temps de ſoutenir les forces.

On emploie à cet effet des boiſſons acidulées tièdes, des frictions sèches, principalement ſur les extrémités, des bouteilles remplies d'eau chaude; on applique des flanelles imbibées dans les infuſions émollientes & calmantes; mais dans ces cas extrêmes, ces moyens, quoiqu'utiles, ſont inſuffiſans. Les évacuans ſeroient directement contraires; en excitant de nouvelles contractions, ils déter-

mineroient l'affluence du sang vers les parties affectées, en augmenteroient les désordres, & hâteroient la fin du malade.

Cette cruelle position ne donnant pas le temps d'attendre que les premières voies soient évacuées, la violence des symptômes, & sur-tout les vomissemens obligent de recourir au plus tôt à l'opium, administré avec les précautions que j'ai recommandées dans mes observations générales, pages 234 & suivantes, toutefois en observant que dans ces cas extraordinaires où la vie est en grand danger, le remède doit être employé à plus forte dose que je ne l'ai indiqué; & dans cette conjoncture délicate je préfère à l'opium la liqueur anodine ou *laudanum liquide* de *Sydenham* (19), d'abord à la dose de douze, dix-huit, ou vingt-quatre gouttes, suivant l'âge & la force du sujet.

La dose déterminée sera ensuite aug-

(19) *Voyez*, Chapitre VIII. de ces Observations, la préparation de la liqueur anodine ou *laudanum liquide* de Sydenham.

mentée ou diminuée, & les intervalles rapprochés ou éloignés, ſelon que le remède produira plus ou moins d'effet; il faut auſſi l'adminiſtrer en lavemens, ſur-tout ſi les vomiſſemens ſont continuels, avec l'attention alors d'en employer le double.

Il eſt très-rare que l'état du malade ne néceſſite pas une augmentation graduée de ce remède, & qu'on ne ſoit pas obligé d'en employer une grande quantité: je fais auſſi appliquer ſur l'eſtomac une rôtie au vin chaud avec les épices & l'opium, épithême que je renouvelle toutes les quatre heures.

Mais dans le cas où il s'agit ſur-tout de ſolliciter le cours de l'eſprit vital, il eſt indiſpenſable d'appliquer en même temps des véſicatoires aux jambes; le ſel des cantharides, en pénétrant le ſyſtême nerveux, fait une révulſion favorable.

Ne perdant jamais de vue la cauſe de la maladie, je fais auſſi prendre avec ſuccès depuis dix juſqu'à vingt gouttes

d'alkali-volatil dans quelques cuillerées de tisane chaude; &, suivant les effets de ce remède, l'ensemble des circonstances, & sur-tout la transpiration plus ou moins abondante, je le répète plus ou moins. Les sinapismes & autres stimulans, appliqués en cataplasmes à la plante des pieds, font encore un bon effet.

Lorsque la maladie se termine heureusement, les symptômes deviennent peu à peu moins effrayans. Je diminue dans la même proportion la dose de l'opium, & dès que les grands accidens sont passés, je soutiens les forces avec une tisane de pain & quelques gouttes de liqueur anodine d'*Hoffmann;* je n'en viens aux purgatifs qu'avec la plus grande circonspection, encore y fais-je mettre le plus souvent de six à huit gouttes de *laudanum liquide.* La thériaque, la confection d'hyacinthe, le diascordium, peuvent alors être administrés; mais ce ne doit être qu'avec beaucoup de sagesse & de précaution.

Je n'ai ceſſé de recommander l'examen le plus attentif des cauſes qui produiſent le *cholera-morbus*; les détails contenus dans la note ſuivante en feront ſentir l'importance (20).

(20) J'arrivai au Cap François, Iſle Saint-Domingue, en Janvier 1777 : l'on m'avoit retenu pour quelques jours un logement garni chez le ſieur *Brotel*, Perruquier. M. *Senné*, Chirurgien-Major de la Marine & du vaiſſeau de Roi ſur lequel j'étois paſſé dans cette Colonie, avoit occaſion de me venir voir tous les jours. Le ſieur *Brotel* avoit alors une fièvre tierce, pour le traitement de laquelle deux Chirurgiens aſſociés, qui avoient ſa confiance, lui faiſoient prendre une très-grande quantité de quinquina, & le purgeoient alternativement.

Ce traitement qui ne convient dans aucun pays du monde, convenoit encore moins à Saint-Domingue. La fièvre ne guériſſoit pas, les friſſons devenoient, au contraire, de jour en jour plus longs & plus inquiétans, ainſi que les vomiſſemens. M. *Senné*, à qui j'avois fait part de mes craintes à cet égard, après avoir repréſenté pluſieurs fois à la femme du ſieur *Brotel*, que ce traitement deviendroit funeſte à ſon mari, m'engagea à joindre mes repréſentations aux ſiennes. Mais la poſition de M. *Senné* & la mienne étoient tout-à-fait différentes : on n'eût pas écouté un Médecin arrivant dans la Colonie; chacun craint de l'employer le premier; auſſi, loin de me permettre la moindre obſervation, je me contentai de gémir en ſecret & m'impoſai le ſilence le plus rigoureux.

On a vu *M. Bajon* avancer que le tétanos *n'a lieu à Cayenne que sur les*

Mon logement étant prêt, je quittai la maison du sieur *Brotel*. J'avois eu déja occasion de traiter avec succès quelques maladies graves ; le public commençoit à me voir avec plaisir ; j'étois même très-occupé, lorsque, dans les premiers jours de Mars, l'on vint me chercher au plus vîte pour aller voir le sieur *Brotel* qui avoit des vomissemens continuels, une douleur très-vive dans tout le bas-ventre, & principalement au creux de l'estomac. On lui avoit fait prendre une grande quantité d'opium, mais rien absolument ne passoit, ni en boisson ni en lavement. Les muscles du bas-ventre entroient en contraction * & en convulsion avec une telle force, que les viscères de cette capacité étoient comprimés & réduits à un très-petit volume, pendant la convulsion qui duroit environ deux minutes, & revenoit, à-peu-près, tous les quarts d'heure. Le pouls étoit peu fébrile, dur, petit, serré dans les intervalles ; mais il disparoissoit entièrement dans le temps de la crise. Alors les muscles du visage entroient aussi en convulsion, ceux des bras & des jambes se contractoient également avec force ; la physionomie s'altéroit sensiblement.

Le malade, né dans une des provinces méridionales de France, de petite stature, d'une complexion maigre, un peu pâle, ayant les vaisseaux très-exprimés, jetoit les hauts cris. Mon ancien voisinage m'avoit mis à portée de savoir que le sieur *Brotel* ne buvoit dans sa maison

* Ces contractions avoient beaucoup de rapport avec celles qu'éprouvent les femmes dans l'accouchement.

côtes ;

côtes ; qu'on ne le voit jamais dans l'intérieur des terres, à huit, dix ou douze

que du vin nouveau. La récolte avoit été cette année-là très-abondante. On en avoit transporté une si grande quantité à Saint-Domingue, qu'il étoit au Cap à quarante livres la barique, argent des Colonies. Mais les vins nouveaux, dont la partie tartareuse n'est pas exactement combinée avec les autres principes constituans, conservent une âpreté, qui seule auroit été capable d'occasionner à un convalescent les accidens graves qu'éprouvoit le sieur *Brotel*. J'ordonnai sur le champ la saignée & les bains, qui furent aussi-tôt administrés en ma présence. Le sang étoit sec & fort consistant, quoique le sieur *Brotel* fût anciennement arrivé dans la Colonie. Le pouls commença à se développer ; je prescrivis une seconde saignée qui fut faite dans le bain.

Le malade eut un calme de près de trois quarts d'heure, après lequel il survint de fortes crises. Je prescrivis une troisième saignée qui fut beaucoup retardée par des motifs que je vais rapporter.

La femme du sieur *Brotel*, très-avancée dans sa grossesse, avoit déjà ressenti les premières douleurs de l'accouchement. Elle avoit auprès d'elle Madame *Lemoine*, Sage-Femme brévetée du Roi. Son état, joint à la crainte de perdre son mari, la mit elle-même dans le plus grand danger. Les convulsions du sieur *Brotel* se rapprochoient. Rien ne passoit, comme je l'ai dit plus haut, ni en boisson ni en lavement ; ses cris redoublés étoient presque continuels ; on accouroit

lieues de ces mêmes côtes, & en inférer que c'eſt à l'air de la mer qu'on doit

---

de toutes parts & même de fort loin, de ſorte que la maiſon & le voiſinage étoient remplis de monde. Il eſt bon d'obſerver que la ſaignée n'étoit plus de mode & que la purgation ſeule étoit accueillie *. Déja le public murmuroit, les deux femmes s'oppoſèrent même abſolument à une plus grande quantité de ſaignées, à moins d'une conſultation du plus grand nombre de Médecins qu'on pourroit réunir. C'étoit-là le cri de la femme du ſieur *Brotel*; mais, dans le fait, c'étoit l'avis du Médecin *Monaix* ſeul, que la Sage-Femme vouloit avoir, parce qu'il avoit la réputation de n'être pas partiſan de la ſaignée.

La conviction intime où j'étois que j'avois bien vu l'état du malade, l'humanité, peut-être auſſi mon amour-propre bleſſé, me déterminèrent à aller moi-même à minuit prier M. *de l'Etang*, Médecin du Roi des Cayes, arrivé au Cap depuis peu de jours, de ſe réunir à nous; il y vint ſans difficulté. J'avois étudié avec M. *de l'Etang*; nous devions avoir les mêmes principes. Je me flattai qu'il verroit la maladie du même œil que moi, qu'il balanceroit l'opinion contraire, & que j'acquerrois la liberté d'agir & de ſauver la vie au ſieur *Brotel*.

J'avois contre moi l'opinion du moment, & ſur-tout les proches du malade. Heureuſement M. *Durand*, Chirurgien de beaucoup de mérite, qui paſſoit les nuits auprès du ſieur *Brotel*, diſtinguoit à chaque inſtant les

(*) Pag. 250 de mes Obſervations générales.

attribuer cette maladie. Mais l'assertion de M. *Bajon*, & la conséquence qu'il

remèdes qui apportoient du soulagement, de ceux qui étoient sans effet. Dans une forte crise il le détermina, au milieu de ces clameurs, à se laisser faire la troisième saignée pour laquelle j'éprouvois tant de contradictions. Les accidens continuoient d'être effrayans, sur-tout les convulsions. Plusieurs des Médecins du Cap étoient absens ou malades, de sorte qu'on ne put réunir que M. *Monaix*, M. de l'*Etang* & moi. La satisfaction de la Sage-Femme ne fut pas de longue durée : non-seulement les trois saignées furent approuvées, ainsi que les bains ; mais encore il fut arrêté que la quatrième seroit faite sur le champ & en notre présence. Il est vrai aussi que M. *Monaix* témoigna dès-lors ses craintes sur un plus grand nombre d'évacuations sanguines, & proposa de faire avaler, à différentes fois, plusieurs onces de mercure crud, pour entraîner par son poids les matières desséchées & arrêtées dans le canal intestinal.

Je voyois le malade à toutes les heures du jour. Nous nous réunissions près de lui, mes confrères & moi, trois, quatre & même cinq fois dans les vingt-quatre heures. Nous y restions le temps nécessaire pour bien examiner son état. Malgré cela, les crises les plus effrayantes, celles qui, d'après les vrais principes, obligeoient à prendre sur le champ un parti décidé, venoient presque toujours dans les intervalles de ces réunions *; de sorte qu'en

* Les domestiques de la maison n'étoient occupés qu'à nous chercher, &, à chaque course qu'ils faisoient, persuadés de plus en plus de la mort très-prochaine de leur maître, ils portoient

en tire, se trouvent sans fondement, si l'on fait attention que la maladie observée

---

quatre jours, je fis faire quatorze saignées, quoiqu'à chaque assemblée, particulièrement dans les dernières, il fût arrêté que l'on ne recourroit plus à ce moyen, dont les suites pouvoient conduire à la dissolution, sur-tout lorsque, comme le sieur *Brotel*, le sujet est depuis douze à quinze ans dans les Colonies, & qu'il y a constamment habité les villes.

Je ne me déterminai à ce grand nombre de saignées, que parce qu'après chaque évacuation & après le bain dans les intervalles des convulsions, le malade éprouvoit un calme qui donnoit des espérances que chaque crise détruisoit à la vérité; mais en s'abstenant de la saignée, sa mort étoit certaine, au lieu qu'en le saignant, nous gagnions du temps, avantage précieux dans des circonstances aussi malheureuses que celles où étoit le sieur *Brotel*. S'il eût succombé à la violence de son mal, ma réputation étoit perdue; mais j'atteste ici, pour l'honneur de la vérité, que, malgré l'étendue de ce sacrifice, je ne balançai jamais entre ma réputation & la vie d'un homme : ce que j'ai fait dans cette occasion & dans une infinité d'autres non moins délicates, ne laisse, j'ose m'en flatter, aucun doute à cet égard.

Cependant M. *Monaix*, que le public honoroit de

dans toute la ville les craintes & les alarmes sur le sort de la femme & des enfans du sieur *Brotel*; & dans ces circonstances, à l'intérêt de l'humanité, s'en joint une infinité d'autres qui rendent toujours dans les Colonies le public infiniment attentif & surveillant.

par M. *Madier* ſur les enfans *blancs* du Vivarais, ſous la dénomination de *Sar-*

ſa confiance, inſiſtoit à chaque conſultation ſur la néceſſité de faire prendre du mercure crud, malgré nos repréſentations ſur l'inutilité de ce moyen, qui, d'un autre côté, ne pouvoit nuire au malade. Nous nous déterminâmes, M. *de l'Etang* & moi, à cauſe des murmures du public, à engager M. *Durand* à l'adminiſtrer. En conſéquence, dans la dernière nuit orageuſe, le malade en avala ſix onces en deux fois. Nous touchons enfin au moment de voir combien ce moyen étoit inutile.

Après la quatorzième ſaignée, le cinquième jour de la maladie, la tenſion & l'extrême ſenſibilité du bas-ventre commencèrent à diminuer; les convulſions moins fortes & moins longues s'éloignoient inſenſiblement; la phyſionomie, même dans le temps des convulſions, étoit moins altérée, & le relâchement de la fibre étant alors devenu preſque général, le petit lait par cuillerées commença à paſſer. Le malade garda auſſi, dès ce moment, environ un quart de ſes lavements qui, dès le ſoir de ce cinquième jour, commencèrent à entraîner des matières rougeâtres, ſi deſſéchées, que quelques perſonnes, même un des Médecins, penſèrent qu'elles n'étoient autre choſe que des amas de la très-grande quantité de quinquina qui avoit été ſi imprudemment & ſi audacieuſement adminiſtré. Mais au vrai, ces matières n'étoient que des excrémens arrêtés dans les gros boyaux & des parties alimentaires retenues dans les inteſtins grêles, &, pour

rette, eſt un vrai *tétanos*, en tout ſemblable au *mal de mâchoire*, auquel ſont

---

ainſi dire, torréfiées par la chaleur exceſſive de tout le canal inteſtinal. Cette chaleur avoit été produite peu à peu par l'uſage des vins nouveaux, & l'abus exceſſif d'un remède auſſi précieux que l'eſt l'écorce du Pérou lorſqu'il eſt adminiſtré par des mains habiles & expérimentées. Le pouls, devenu moins ſerré & plus ſouple, ſe développa toujours dans la même proportion de la diminution des accidens.

Le ſixième jour, l'iſſue des matières continuant, il s'étoit fait un aſſez grand vuide dans l'inteſtin *colon*, pour permettre au malade de recevoir les lavemens preſque entiers. D'ailleurs, moins de froncemens, moins de criſpation & plus d'amplitude. Les boiſſons paſſoient auſſi un peu mieux. Enfin, les convulſions étant devenues moins fréquentes & de peu de durée, les eſpérances les mieux fondées ſuccédèrent à tant d'alarmes. Il en étoit temps; les Médecins, les Chirurgiens, les proches, les gardes & les domeſtiques, étoient tous épuiſés de fatigue, ſur-tout M. *Durand* & moi, qui paſſions alternativement les nuits entières : ſacrifice que je fis d'autant plus volontiers, que je n'étois pas encore chargé des viſites des hôpitaux du Roi, & que je craignois qu'un autre Chirurgien que M. *Durand*, n'eût pas ſaiſi avec autant de ſagacité l'état du ſieur *Brotel* & le plan du traitement que j'avois arrêté.

Il eſt incroyable avec quelle abondance le petit lait & les lavemens continuèrent d'entraîner des matières de la même couleur pendant tout le ſeptième jour, époque

ſujets les enfans Nègres ; que les ſymptômes & la marche de la maladie ſont

---

de la ceſſation totale des convulſions & de tous les autres accidens

Le lendemain, le malade prit deux onces de manne fondue à froid dans quatre verres d'eau, avec le jus de deux citrons de moyenne groſſeur, minoratif qui l'évacua parfaitement. On ſoutint ſes forces avec de légers bouillons de riz, & le ſommeil commença à devenir réparateur.

Le neuvième, ſon état de tranquillité, de ſatisfaction & de bien-être augmenta ſenſiblement.

Le dixième, il prit un ſecond minoratif ſemblable à celui du huit, qui produiſit le même effet.

Le ſieur *Brotel* commença alors d'être en état de prendre quelques légers alimens ſolides. D'après ce que nous avons dit de ſa conſtitution, de ſon tempérament & de ſon ancienneté dans la Colonie, il paroîtra ſans doute ſurprenant qu'après quatorze ſaignées faites pour ainſi dire coup ſur coup, il n'ait preſque point eu de convaleſcence, pas la plus légère bouffiſſure ſoit aux malléoles, ſoit aux orbites, qu'il ait même pu commencer à monter à cheval dès le quatorzième ou le quinzième jour de ſa maladie, pour aller à un quart de lieue de la ville, reſpirer l'air frais du matin.

Pendant ce temps on a ſoigneuſement conſervé les déjections du ſieur *Brotel*, afin de ſavoir ce que deviendroient les ſix onces de mercure crud qu'il avoit avalé. En s'inclinant ſur l'un ou l'autre côté, il les ſentit toujours remuer dans l'eſtomac juſqu'au dix-ſeptième jour ;

exactement les mêmes dans le Vivarais qu'en Asie, en Afrique & dans tout l'Ar-

---

mais le dix-huit, en descendant de cheval, il le rendit parmi ses excrémens.

Il est inutile d'observer que si ces six onces de mercure eussent aidé par leur poids à déboucher les intestins, le malade les auroit incontestablement rendues en même temps que les matières qui formoient l'obstacle.

Puisse l'exemple du sieur *Brotel* dissiper les préventions funestes que l'on a contre la saignée! Mal administrée elle cause, sans doute, de grands maux; mais aussi, combien de malades *rouges* & *gorgés* de sang périssent dans toute la zone torride, souvent dès les premiers jours de leur maladie, pour n'avoir pas été saignés du tout, ou ne l'avoir pas été suffisamment! Je le répète encore une fois: dans toutes les maladies, de quelque nature qu'elles soient, il s'agit de bien distinguer les cas où cette évacuation est indispensable de ceux où elle doit être rejetée. Les vrais praticiens savent qu'un coup d'œil suffit le plus souvent pour faire cette précieuse distinction. On peut voir ce que j'ai dit dans mes Observations générales sur les maladies des climats chauds, en parlant des toniques & des relâchans, pages 155 & suivantes.

Le sieur *Brotel* craignant de retomber dans le même état, a renoncé dès qu'il a été rétabli, aux avantages que lui procuroit la ville du Cap; il s'est retiré avec sa famille dans la montagne où il a acheté une habitation sur laquelle j'ai appris par ses voisins qu'il continuoit

chipel du Nouveau-Monde ; quand on conſidère ſur-tout que la partie de cette province la plus voiſine de la mer, en eſt diſtante de vingt lieues, & qu'il y périt cependant du *tétanos* (appelé *ſarrette*) près d'un dixième des enfans nouveau-nés.

Le climat du Vivarais eſt aſſez chaud, il eſt vrai, mais les vents de nord-eſt appelés *biſe*, y ſont très-fréquens & très-froids, le paſſage du chaud au froid

---

de ſe bien porter. Il y vit, perſuadé ſans doute que le Médecin doit trouver ſa propre récompenſe dans le bien qu'il fait.

Toutes les circonſtances de la maladie extraordinaire du ſieur *Brotel* m'ont paru ſi intéreſſantes, que, contre l'uſage, j'ai cru devoir en rapporter les détails en faveur des jeunes Médecins qui ſe deſtinent pour les Colonies. Si les Auteurs ſe permettoient quelquefois de ſemblables détails, ceux qui entreprennent de courir cette pénible carrière, ſeroient prémunis contre les occaſions multipliées d'éprouver leur zèle, leur ſavoir, leur courage & leur patience, pour vaincre journellement les préjugés & l'empire de l'habitude, les incertitudes, les difficultés, les tracaſſeries toujours renaiſſantes du demi-ſavoir, & pour triompher enfin des entrepriſes audacieuſes de l'ignorance,

en supprimant subitement la transpiration, peut dans tous les lieux du monde, par une funeste répercussion, porter brusquement l'humeur perspiratoire sur la fibre motrice, & causer le *mal de mâchoire*, sur-tout aux nouveau-nés.

Enfin il ne reste aucun doute sur cet important objet, lorsqu'on fait attention, 1°. que sur toutes les côtes d'Asie, principalement à celle du Malabar, les vents de terre venant des montagnes voisines, y occasionnent quelquefois un froid si vif, que le thermomètre descend d'environ dix-huit degrés en moins de quatre heures, sur-tout dans les mois d'Octobre, Novembre, Décembre, Janvier, Février & Mars, temps de la mousson du nord-est.

2°. Que ceux qui, pendant cette mousson, ont l'imprudence de s'endormir en plein air, séduits par la fraîcheur & la sérénité du temps, s'exposent à des maladies graves, particulièrement à des affections rhumatismales très-douloureuses, espèce de paralysie qui prive en tout

ou en partie les membres de leurs mouvemens, n'épargnant pas plus l'indigène que l'étranger : maladie connue dans les établiſſemens Anglois ſous la dénomination de *barbier*, & dans ceux qui appartiennent à la France, ſous le nom de *coup-d'air*, ou ſuppreſſion de tranſpiration.

Le *barbier* ou *coup-d'air* n'attaque ordinairement que les hommes de la dernière claſſe, qui abuſent des liqueurs fortes, & ceux qui s'épuiſent avec les femmes. Il eſt cependant arrivé quelquefois que des hommes, ſages d'ailleurs, pour s'être livrés au ſommeil dans des lieux acceſſibles à ces vents frais, en ont eux-mêmes éprouvé de funeſtes effets, tels que des coliques vives & opiniâtres, & plus ſouvent des rétractions de muſcles qui ſont devenues des incommodités habituelles.

Les Naturels du pays remédient à cet état fâcheux, en mettant leurs malades pendant la grande chaleur du jour dans le ſable juſqu'au cou ; ils les y laiſſent

tant qu'ils peuvent en supporter l'effet. Ce remède violent excite des transpirations très-abondantes que l'on doit soutenir par des boissons convenables, telles que l'eau de sureau, une légère limonade chaude, &c.

Le Docteur *Lind*, & quelques autres Médecins recommandables, se servent dans ce cas de la décoction de bois de gayac, du camphre, des remèdes nervins & fortifians; mais très-souvent, malgré ces secours, les malades restent paralysés jusqu'au changement de mousson (21), à moins qu'on ne les fasse changer d'air.

Le Docteur *Lind* n'a eu sans doute occasion d'observer le *barbier* qu'à la côte du Malabar, puisqu'il propose pendant les mois de Décembre, Janvier, Février & Mars, d'envoyer à la côte de Coromandel, pour s'y rétablir, ceux qui sont attaqués de cette maladie. Quoiqu'on

(21) Les vents de sud règnent pendant les mois d'Avril, Mai, Juin, Juillet, Août & Septembre.

éprouve auſſi ſouvent le *barbier* à la côte de Coromandel qu'à celle de Malabar; l'embarquement n'en devient pas moins précieux. Le nombre des perclus au moment du départ, ſoulagés & quelquefois même guéris avant d'avoir doublé le Cap Comorin, prouve inconteſtablement que leur déplacement & l'air de la mer ont ſuffi pour leur guériſon; les règles générales doivent toujours être le réſultat d'obſervations très-multipliées & d'une longue expérience.

Dans tous les climats où les changemens de la température de l'air ſont prompts & rapides, à la mer même, ſous un ciel brûlant, ceux qui s'expoſent à dormir à un courant d'air froid, peuvent y éprouver le *barbier*. On y eſt moins ſujet à la vérité ſur cet élément, parce qu'en général la température y eſt plus conſtante & plus uniforme; mais par-tout, les mutations rapides dans l'atmoſphère exigent des précautions.

Le *barbier* ou *coup-d'air* laiſſe pen-

dant très long-temps beaucoup de gêne & de foiblesses douloureuses dans les parties qui en ont été affectées.

Ce qui semble prouver plus démonstrativement encore contre l'opinion de M. *Bajon*, sur les qualités de l'air de la mer, c'est qu'en 1778, presque tout l'équipage du vaisseau sur lequel étoit embarqué M. *Nicolas Fontana* (*), « fut attaqué à la côte de Malabar du *barbier*, maladie qui s'annonçoit par une fièvre aiguë, des douleurs dans les articulations des genoux, des mains, du *cubitus* & de l'*humerus*, sans altération ni changement de couleur aux parties affectées ; ceux qui recevoient de prompts secours, guérissoient ordinairement dans l'espace de quatre à cinq jours, lorsqu'ils buvoient beaucoup, soit du thé, soit des délayans à grande dose, sur-tout lorsqu'ils suoient considérablement ; mais il y en eut qui

(*) Dont les Observations sur les maladies des Européens dans les pays chauds, ont été publiées en 1785.

perdirent totalement l'uſage de leurs membres, malgré les moyens les plus puiſſans employés pour les rétablir. Le changement d'air fit le plus grand bien. Dès qu'on eut quitté cette côte pour aller à l'Iſle de Bombay, tout le monde ſe ſentit ſoulagé, & peu de temps après guéri. On s'apperçut que l'air de la mer pendant la traverſée, devint plus efficace que toutes les eſpèces de topiques dont on s'étoit ſervi juſqu'alors » (*).

Si les malades de ce vaiſſeau n'euſſent pas été guéris par l'air de la mer, Bombay étant un lieu très-mal-ſain, leurs maux s'y ſeroient aggravés. Des obſervations conſtantes pluſieurs, fois répétées, atteſtent la ſalubrité de l'air de la mer. Il n'en eſt pas ainſi de l'air des côtes; il eſt conſtamment mauvais, ſi elles ont dans leur voiſinage des eaux croupiſſantes, ou de hautes montagnes

(*) Extrait d'une note de M. *Thion de la Chaume*, 2 volume de ſa traduction du Docteur *Lind*, page 82 & 83.

à pic (*), tandis qu'il eſt toujours ſalubre dans les établiſſemens, qui, loin d'avoir ces inconvéniens, jouiſſent de l'avantage d'être placés ſur des lieux élevés & éloignés des montagnes & des marais (22); avantage plus précieux encore, ſi les eaux y ſont de bonne qualité.

Revenons à Cayenne, dans la Colonie même où M. *Bajon* a eu occaſion d'exercer ſon état. Servons-nous de ſes propres obſervations pour raſſurer ſur les effets de l'air de la mer. *Les Indiens*, dit-il, *ne perdent jamais aucun enfant du mal de mâchoire, parce qu'ils leur oignent le corps, pendant les neuf premiers jours*

(*) *Voyez* depuis la page 7 juſqu'à la page 22 de mes Obſervations ſur les maladies des Nègres, imprimées en 1776.

(22) Dans les rades des pays mal-ſains, le nombre des malades à bord des vaiſſeaux eſt toujours proportionné à leur diſtance des terres; très-près, ce nombre eſt exceſſif; il diminue à meſure que l'on s'en éloigne, au point qu'à quelques lieues, même dans des temps d'épidémie, il eſt arrivé qu'on n'y a point éprouvé de maladies.

de

de leur naiſſance, avec une ſubſtance graſſe & huileuſe qui les met à l'abri des impreſſions de l'air. Dans les mêmes vues, dès qu'ils ont fait la ſection de l'ombilic, ils appliquent ſur les vaiſſeaux coupés un emplâtre agglutinatif; c'eſt-à-dire, que, quoique leurs moyens ſoient différens de ceux des Créoles blancs, les uns & les autres parviennent également à préſerver leurs enfans du mal de mâchoire, en les garantiſſant des viciſſitudes de l'air.

Le fait ſuivant eſt encore une preuve de la ſalubrité de l'air de la mer.

En 1765, après les malheurs de la nouvelle Colonie de Cayenne & de la Province de Guyanne, j'eus ordre de m'embarquer ſur la flûte du Roi, l'*Eléphant*, & de prendre ſoin de 400 paſſagers (23), malades ou convaleſcens, que le Gouvernement faiſoit repaſſer en France.

(23) Dont 66 mangeoient à la table du Capitaine. Il eſt vrai qu'il y avoit beaucoup d'enfans qui étoient ſervis à part.

Le courage avec lequel j'avois soutenu les peines, les travaux, les fatigues inséparables de mon état dans une épidémie aussi longue & aussi opiniâtre que l'avoit été celle de la France équinoxiale, ne m'avoit pas empêché d'y succomber. Les rechutes que je ne cessois d'éprouver depuis dix huit mois, me mettant dans l'indispensable nécessité de regagner les climats froids, j'acceptai ma nouvelle mission avec plaisir. Le jour du départ étoit fixé; mes malles, mes effets étoient embarqués, lorsque je fus pris plus vivement que jamais d'une fièvre continue avec redoublement. Mon état de foiblesse, des embarras au mésentère, ne me garantirent pas de ce nouvel assaut (24).

Je fus conduit à l'hôpital de l'Isle de Cayenne, & dès le lendemain, j'étois sans connoissance. Quelques jours après (*),

(24) Il arrive très-rarement entre les tropiques que les sujets attaqués d'obstructions ou autres affections chroniques, soient pris de maladies aiguës.

(*) Le premier Juin à quatre heures du matin.

un des Adminiſtrateurs (*), qui faiſoit partie du nombre des paſſagers auxquels je devois donner mes ſoins, ſe rendit à bord. Le moment de ſon embarquement fut marqué par une très-grande quantité de coups de canon, que tirèrent les navires de la rade. L'hôpital en étant très-voiſin, le bruit, la commotion des *ſalves* frappèrent à tel point mes organes, que je revins entièrement à moi. Malgré les précautions d'un ami qui ne m'avoit pas abandonné un ſeul inſtant, j'appris par un Domeſtique, que l'*Eléphant* alloit mettre à la voile. Mes effets débarqués que j'apperçus près de mon lit, ne me laiſsèrent aucun doute à cet égard. J'en fus ſi vivement affecté, que réuniſſant le peu de forces qui me reſtoit à beaucoup de courage, je réſiſtai à toutes les repréſentations qui me furent faites, & le jour même je me fis porter à bord.

Quoique le Capitaine (**) fût au lit,

(*) M. de *Chanvallon*.

(**) M. *Dulair*.

très-mal, ainsi que le Chirurgien du vaisseau, nous mîmes à la voile le lendemain, à trois heures du matin.

Le plus grand nombre des passagers étoit composé de familles entières. Les maris, les femmes, les enfans, & autres malades ou convalescens, furent répartis avec beaucoup d'ordre dans le vaisseau, qui heureusement étoit fort grand & fort commode.

Dans ces climats, les logemens les plus élevés sont les plus salubres. Il m'en avoit été accordé un (25) très-convenable à la circonstance où je me trouvois; mais j'étois si mal, que M. *Mink*, ancien Officier, n'avoit consenti à se loger à la Sainte-Barbe, qu'à condition que ma *cabanne* lui seroit accordée après ma mort.

Malgré mon état, la fraîcheur de l'air de la mer me fit dormir une partie de

(25) C'étoit une espèce de cabane située à côté de la grand'chambre sous le gaillard, qui, à bord de l'*Éléphant*, se trouvoit élevé au dessus du second pont d'environ six pieds.

la nuit. Ma boiſſon étoit une limonade cuite. Je ſuçois de temps en temps un quartier d'orange, un morceau d'ananas bien mûr, quelquefois de la chair de corroſol (26), & quelques grains de grenade. Ces fruits, vers leſquels dans l'état de ſanté mon goût m'a toujours porté, me ſembloient encore meilleurs (*). Dès la première nuit, je rendis quelques ſelles fétides dont j'augurai bien. J'étois tranquille ſur mon état. Pendant ce temps, notre vaiſſeau, ſans rien gagner à l'eſt, s'élevoit vers le nord chaque jour d'un degré, quelquefois d'un & demi, & même de deux.

A meſure que la fraîcheur de l'air augmentoit, mes urines devenoient plus abondantes. Les autres malades, les convaleſcens, & même les perſonnes en ſanté

(26) Qui eſt meilleur à Cayenne que dans nos autres Colonies; l'orange & l'ananas y ſont également parfaits.

(*) *Voyez* ce qui a été dit du ſuc de grenade & autres, pages 196 & ſuivantes de mes Obſervations générales.

éprouvoient le même effet avec des différences relatives à nos maladies & à nos positions respectives. Cette crise devint salutaire presque pour tout le monde. Les bouffis, les cachexiques, les hydropiques (27) en furent guéris en moins de six semaines, sans prendre aucune espèce de remède.

Dans les Colonies situées près de la ligne (28), les transpirations sont presque continuelles. Par la fraîcheur & l'élasticité du nouvel air que nous respirions, la matière de ces transpirations fut reportée du côté des reins. Ce changement s'étant fait peu à peu, loin de nuire à personne, devint salutaire à tout le monde. Il est vrai que dans les premiers jours il fut fort incommode par la nécessité où il nous mettoit d'uriner à chaque instant.

(27) Du nombre desquels étoit le domestique de M. de *Querdizien*, Commissaire Général de la Marine. Ce malade avoit été embarqué sans espoir de guérison. Il est vrai qu'il étoit jeune & fort courageux.

(28) Cayenne est par les 4 d 50′ lat. nord.

Mes ſelles fétides continuèrent encore trois jours. J'allois cinq à ſix fois dans les vingt-quatre heures. Par ce léger dévoiement, ma maladie fut entièrement terminée. Le Capitaine, le Chirurgien du vaiſſeau & pluſieurs autres furent guéris de la même manière ſans le ſecours d'aucun médicament.

Pendant la convaleſcence, notre principale nourriture fut le riz, quelques fruits (29) cuits, & des œufs, avec un peu de bon vin; il faut obſerver auſſi que le ciel fut conſtamment beau (30) pendant toute la traverſée.

Autant que mes forces me le permettoient, je me promenois la majeure partie de la journée dans la galerie ou ſur le gaillard. Par ces moyens, les urines continuèrent d'être abondantes, & le ſom-

(29) Tels que des bananes dans les premiers jours, & dans la ſuite des patates, lorſque nos eſtomacs eurent repris plus de force.

(30) Sur-tout depuis le vingtième juſqu'au trentième degré; dans cette traverſée les tentes furent miſes tous les jours.

meil réparateur ; de sorte que quinze jours après avoir mis à la voile, je me trouvai assez fort pour remplir les fonctions de mon état, & me nourrir comme tout le monde, avec l'attention d'aromatiser toujours mes alimens d'un filet de vinaigre, sur-tout la viande (31) & les farineux.

Tous ceux qui se trouvèrent logés dans les parties élevées du vaisseau, ceux même qui étoient placés dans l'entrepont & à la Sainte-Barbe, qui voulurent suivre mes conseils & observer la même conduite dans le régime & l'exercice, jouirent des mêmes avantages.

Mais nous fûmes soixante-quatorze jours pour nous rendre dans la rivière de Bordeaux, & parmi les hommes découragés & paresseux, il s'en trouva que je ne pouvois arracher des parties basses du vaisseau ; la plupart, malgré la sévérité

(31) Je me suis toujours bien trouvé à la mer d'en manger le moins possible, particulièrement dans les convalescences.

de la diſcipline, croupiſſoient dans leur ordure; ceux que je ne pus empêcher de vivre de lard & de bœuf ſalé ne guérirent point; ceux ſur-tout qui s'étoient embarqués avec des affections ſcorbutiques.

Il n'en eſt pas moins ſurprenant que dans une traverſée auſſi longue, & parmi un ſi grand nombre de malades & de convaleſcens, de tout âge & de tout ſexe, nous n'en ayons pas perdu un ſeul, & qu'arrivés à Bordeaux, il ne s'en ſoit trouvé que quatorze dans le cas d'être conduits à l'hôpital, attaqués du ſcorbut au premier ou au ſecond degré. Le reſte fut débarqué bien portant, avantage que nous devons rapporter principalement à la ſalubrité de l'air de la mer.

Ce qui prouve enfin que l'on ne ſauroit raiſonnablement conſidérer l'air de la mer comme cauſe du *tétanos*, *mal de mâchoire*, c'eſt que dans le nombre des paſſagères embarquées ſur l'*Eléphant*, il ſe trouva pluſieurs femmes groſſes,

dont six accouchèrent dans les quarante premiers jours de la traversée, & qu'avec les simples précautions d'usage en pareil cas, les nouveau-nés ont été préservés du *tétanos*. J'ai quantité d'autres exemples d'accouchemens heureux à la mer, dans les climats les plus froids comme dans les plus chauds. Mais je regarde ces exemples comme superflus à rapporter ici.

Après avoir examiné

Si les vers dans les premières voies causent le *tétanos*, quels sont les effets & les maladies qu'ils produisent ordinairement, ainsi que les circonstances qui diversifient ces effets & ces maladies;

Si parmi les causes du *tétanos*, on peut compter la suppression des règles ou des lochies chez les femmes; & dans l'un & l'autre sexe, celle du flux hémorrhoïdal, des dartres, de la gonorrhée, &c.;

Si, comme *Desportes* a cru le voir à Saint-Domingue, cette maladie survient quelquefois à la suite de la petite vérole;

Quels sont les effets de l'ivresse, s'ils

peuvent être conſidérés comme cauſe du *tétanos* ;

Enfin, après avoir examiné ſur quels fondemens M. *Bajon* a pu attribuer cette maladie à l'air de la mer,

J'ai appuyé cet examen d'obſervations. Toujours d'après ma propre expérience, je vais m'occuper des vraies cauſes de cette maladie. Moins elles ſeront nombreuſes, & moins les alarmes & les craintes que quelques Auteurs ont fait naître ſeront fondées.

CHAPITRE II.

Cauſes du Tétanos.

QUOIQUE le *tétanos*, *eſſentiel* ou *accidentel*, ſoit l'effet de l'irritation du genre nerveux, & que dans l'un comme dans l'autre cette irritation ſoit preſque toujours produite par la ſuppreſſion de la tranſpiration, cette diſtinction, comme nous l'avons obſervé, n'en eſt pas moins

de la plus grande importance pour le traitement.

La suppression de la transpiration est une cause commune au *tétanos*, soit *essentiel*, soit *accidentel*. comme à une infinité d'autres maladies.

L'évacuation de cette humeur subtile & déliée, qui s'exhale en forme de vapeurs de toute la superficie du corps & des poumons, s'apperçoit difficilement, il est vrai, mais elle n'en est pas moins la plus abondante de toutes nos excrétions (32).

Quand on considère qu'elle est plus ou moins douce, âcre, piquante selon qu'elle s'émane d'un corps plus ou moins sain, plus ou moins malade, on conçoit que ses qualités doivent être aussi variées que nos physionomies.

Ne soyons donc point surpris que, selon les climats, les saisons, les temps,

---

(32) *Sanctorius* a observé que sur huit livres d'alimens, il s'en dissipe cinq par la transpiration insensible.

les individus, elle produiſe des effets diſſemblables.

Depuis 1755 j'ai été employé dans toutes nos Colonies. Par-tout nos armées ont éprouvé des épidémies, déſaſtreuſes. A Louisbourg, en 1757, la tranſpiration de pluſieurs malades devint ſi mordicante & s'exhalta à tel point, que l'épiderme des doigts & de la paume des mains, avec leſquels je les touchois, s'en ſépara preſqu'entièrement.

Ce n'eſt que par les qualités diverſes de la tranſpiration & la différence des parties plus ou moins eſſentielles à la vie, ſur leſquelles elle ſe porte, que l'on peut expliquer pourquoi en Aſie (33), par exemple, pendant le temps des vents froids, pluſieurs hommes s'expoſant à dormir en plein air, dans le même lieu & dans le même inſtant; les uns ſont pris de coliques plus ou moins vives, ou d'affections rhumatiſmales, même de pa-

(33) On y eſt expoſé dans pluſieurs autres endroits, ou plutôt dans tous les lieux du monde.

ralysies, tandis que d'autres n'éprouvent que de légères incommodités.

Ce sont ces mêmes différences qui font que quelques-unes de ces affections résistent aux meilleurs traitemens, tandis que les autres se guérissent avec facilité.

Quelquefois l'humeur variolique se portant brusquement de la superficie du corps sur le cœur, les poumons ou le cerveau, enlève en moins de quatre heures des malades jugés sans danger, parce que le degré d'acrimonie & d'altération de l'humeur a échappé à l'homme de l'art qui a prononcé favorablement sur leur état; & cela n'est que trop souvent arrivé pour ne s'être pas prémuni contre les changemens subits de l'atmosphère.

Dans ces circonstances, il est sans doute essentiel que l'air soit renouvellé; mais il ne l'est pas moins d'être toujours prêt à fermer les portes & les fenêtres, d'augmenter le nombre des couvertures, de soutenir, dans ces instans, les malades avec un peu de bon vin vieux, de leur

permettre même l'uſage de quelques alimens légers. Les indigeſtions ſont quelquefois funeſtes, mais la diète rigoureuſe ne l'eſt pas moins.

Ce que je dis des varioliques eſt encore auſſi ſouvent arrivé à des femmes en couches, ſur-tout par les ſuites funeſtes d'une diète auſſi mal entendue que celle que des gens de l'art preſcrivent dans les jours qui ſuivent les accouchemens dont le travail a été long, & pendant leſquels l'épuiſement des eſprits a été ſi grand, que la phyſionomie en eſt reſtée altérée quelquefois pendant des quinze, dix-huit & vingt-quatre heures.

Ces différences, enfin, deviennent incalculables, lorſqu'on conſidère avec quelle facilité & quelle promptitude certains virus vénériens, galeux, dartreux, &c. ſe tranſmettent, tandis que d'autres moins acrimonieux & moins exhaltés ne peuvent être tranſmis ſans un contact plus immédiat, & quelquefois répété. Il ſe rencontre même des ſujets chez leſ-

quels ces virus sont non communicables (34), quoiqu'ils détruisent jusqu'aux os les plus compactes de ceux qui en sont attaqués (*). De là, l'immense diversité que j'ai observée dans l'humeur perspiratoire, sur-tout dans les pays chauds.

Le *tétanos essentiel* peut survenir dans tous les lieux du monde, lorsqu'étant en sueur, on s'arrête dans des lieux bas, trop frais ou trop humides (**). On y est incomparablement plus exposé dans les régions chaudes que dans les climats froids, & généralement par-tout où les alternatives du froid & du chaud sont

(34) Ils dégénèrent chez d'autres, sur-tout dans les climats tempérés. Cette transmission plus ou moins facile dépend aussi de la texture & de l'organisation de ceux qui s'exposent à subir l'action de ces différens virus.

(*) Pour de plus grands détails sur les effets du virus vénérien, *voyez* les maladies des Nègres depuis la page 150 jusqu'à la page 262, & sur-tout la 167.

(**) Ainsi qu'on peut le voir page 248 de nos Observations générales, & dans cet Ouvrage, chapitre V.

considérables,

conſidérables, la chaleur du jour brûlante & les nuits très-fraîches. Mais c'eſt dans les pays couverts de montagnes très-élevées, principalement entre les tropiques, que le Médecin a le plus à traiter de maladies ſpaſmodiques.

C'eſt auſſi dans les batailles ſanglantes, dont ces contrées ſont le théâtre, que le *tétanos accidentel*, *mal de mâchoire*, fait périr un plus grand nombre de bleſſés, de ceux ſur-tout chez leſquels les grands fracas d'os, & la rupture des vaiſſeaux obligent à l'amputation partielle ou totale des extrémités; c'eſt enfin dans les ſièges & les combats, que cette eſpèce de *tétanos* fait les plus grands ravages, & que l'obſervateur doit ſe tranſporter pour en connoître les cauſes & les moyens de les prévenir.

Quoique le *tétanos accidentel*, qui ſurvient à la ſuite des bleſſures, ſoit beaucoup plus fréquent entre les tropiques que par-tout ailleurs; c'eſt néanmoins en

Canada, en 1759, après le bombardement de Québec (*), capitale de ce pays salubre, que je l'ai observé pour la première fois (35). Il survint vers la fin d'Août des pluies froides; la fraîcheur de

(*) Situé par les 49 d. de latitude nord, à 150 lieues de la mer.

(35) Après avoir subi, en 1758, les malheurs qui suivirent le naufrage du vaisseau du Roi l'*Aigle*, & après la cessation de la maladie pestilentielle de la paroisse Saint-Bernabé, je fus conduit par cette chaîne d'événemens au bombardement de Québec, & chargé du plus grand nombre des malades blessés & fébricitans, auprès desquels je suppléois Messieurs *le Beau* & *Brieau*, premier Médecin & Chirurgien-Major en chef, qui ne firent que très-tard leur résidence dans les hôpitaux.

La flotte Angloise entra dans le fleuve Saint-Laurent le 15 Mai; le bombardement de Québec commença dans les derniers jours de Juin. Le nombre des blessés fut, jusques vers la fin d'Août, de deux cents à quatre & cinq cents. La majeure partie l'étoient par des balles qui traversoient les chairs; beaucoup d'autres avoient été brûlés; il y eut en outre plusieurs fractures presque toutes compliquées de plaies, quelques membres emportés par des boulets & des éclats de bombes.

Jamais l'humanité ne reçut de soins & de secours plus consolans; les hôpitaux desservis par des Religieuses

la nuit & celle des matinées devint si

cloîtrées *, étoient tenus dans le plus grand ordre. Nous étions au niveau de notre beſogne, & nous ne perdions qu'un très-petit nombre de malades. Mais après l'affaire du ſaut de Montmorency (du 31 Juillet) pendant les chaleurs exceſſives **, nous fumes tellement ſurchargés de bleſſés & de fébricitans, que nous ne ſavions où les placer pour les panſer commodément & les garantir des viciſſitudes de l'atmoſphère.

Cependant, malgré cette ſurcharge, le ſervice des malades & des bleſſés ſe fit avec ordre juſqu'à la fatale journée du 13 Septembre, époque de cette bataille funeſte qui coûta la vie aux Généraux des deux armées ***, & dans laquelle nous eûmes onze cents bleſſés. L'hôpital n'étoit éloigné que de mille à douze cents pas du champ où ſous nos yeux l'armée Françoiſe fut repouſſée. Je n'entreprendrai point de tracer ici le tableau de ce que nos cœurs eurent à ſouffrir; je me bornerai à obſerver que l'Egliſe & les greniers de l'hôpital étant remplis depuis long-temps, les onze cents bleſſés furent répartis dans les granges, les angars voiſines, & ſecourus avec tant de zèle, que chacun eut des draps, une couverture, un

* De l'Ordre de S. Auguſtin.

** Il paroîtra ſans doute étonnant que dans un pays ſi froid en hiver, les chaleurs de l'été ſoient auſſi grandes. Cela dépend d'un concours de circonſtances dont les principales ſont la direction des vents, le giſement des montagnes, &c.

Voyez ce que j'ai dit du Cap François, pages 11 & ſuivantes de mes Obſervations générales, juſqu'aux pages 42 & ſuivantes.

*** Meſſieurs de Montcalm & Woolf.

funeste à huit de nos blessés (à qui on

matelas ou une paillasse, sans cadre, à la vérité, ni lit de sangle; ils étoient couchés à plat, de sorte que les Officiers de santé étoient obligés de faire les opérations & les pansemens à genoux, ou au moins très-courbés, attitudes qui devinrent excessivement fatigantes. Nous n'étions que onze Chirurgiens, & le lendemain, à cinq heures du soir, nous avions retiré quatre cents soixante treize balles. Enfin nous eumes assez de force & de courage pour ne prendre notre premier repas, qu'après le pansement du dernier blessé.

L'ordre rétabli ramena nos succès. J'ai vu depuis dans toutes nos possessions au-delà des mers un grand nombre de ces braves Officiers blessés en Canada; plusieurs sont même parvenus aux premières dignités militaires. La France doit la conservation de ces hommes précieux à la bonne chirurgie, qui dès-lors préféroit l'*honneur* de conserver un membre, à celui d'en savoir bien faire le retranchement; opération cruelle que l'on ne doit pratiquer que lorsqu'il ne reste aucun moyen de le conserver.

L'homme de l'art, d'une sensibilité éclairée, ne verra pas sans une douce satisfaction, que sur onze cents blessés devant Québec, le 13 Septembre 1759, nous ne fîmes qu'une seule amputation. Il est à propos d'observer que dans cette journée les deux armées ne firent presque point usage de canon, & que pendant soixante-dix jours que dura ce bombardement, ou plutôt cet incendie, presque tous les sujets auxquels on fit des amputations avoient été conduits dans les hôpitaux François, aussitôt

avoit fait des amputations (36), qu'ils périrent du *tétanos*.

Il faut obſerver que l'hôpital de l'armée, ſitué dans un bas-fonds, étoit très-acceſſible à l'humidité, & que les amputés du 31 Juillet furent tous placés dans des ſalles baſſes. Aucun de nos grands bleſſés, avant cette époque, n'avoit éprouvé ce cruel accident; & nos ſuccès conſtans qui faiſoient à la fois la ſécurité de l'Officier de ſanté & celle du malade, contribuèrent en quelque ſorte à laiſſer ſurprendre par cette funeſte humidité quelques-uns de nos principaux bleſſés.

---

après avoir eu leurs membres emportés, ou même arrachés ſoit par des boulets, de éclats de bombes ou des démolitions.

Les Dames Religieuſes de Québec, de la propreté, des ſoins, du zèle & de l'intelligence deſquelles j'ai parlé, méritèrent de partager l'honneur de nos ſuccès, tant par les ſecours hoſpitaliers qu'elles prodiguèrent conſtamment à nos bleſſés, que par leur noble déſintéreſſement & la manière dont elles remplirent le but de leur inſtitution.

(36) L'affaire du 31 Juillet ayant été une canonade, nous n'eumes preſque point d'autres bleſſures que des membres emportés.

La fraîcheur de l'air, en resserrant subitement les pores de la peau, pouvoit seule causer ce terrible accident; mais lorsqu'à la suite des grands changemens atmosphériques, les effets de l'humidité viennent se joindre à ce resserrement, à cette astriction subite, comme dans la circonstance dont nous parlons, ils sont, ainsi que nous l'avons avancé, la source d'une infinité de maladies, surtout de maladies spasmodiques, dont le *tétanos* est le dernier degré.

Pour nous convaincre de ce que peut l'humidité, jetons un coup-d'œil rapide sur ses effets. Répandue dans l'air & sur la terre dans de justes proportions, elle est une des causes génératrices de tout ce qui existe; elle donne pour ainsi dire la vie à l'univers; mais l'air étant l'excipient de l'eau réduite en vapeurs, & en même temps le véhicule des émanations diverses qui s'élèvent de tous les corps, les promène suivant des directions variées dans certains pays, & déterminées dans d'autres. L'air est tantôt transparent &

ſuave, quelquefois infect & opaque. L'humidité s'y trouve condenſée ou atténuée & volatiliſée, ſelon le degré de froid ou de chaud. Lorſque l'air eſt humide, ſon action dans certains climats eſt telle, qu'il va juſqu'à diſſoudre preſque tous les ſels, à rouiller avec promptitude le fer & le cuivre, qu'il finit par détruire. C'eſt par l'humidité que l'air attaque les rochers les plus compactes, qu'il les ronge à leur ſurface, & que, ſemblable au *ſphacèle*, il porte quelquefois la deſtruction juſqu'à leur intérieur.

Enfin l'humidité, ſans laquelle la fermentation putride, la décompoſition prompte des corps & la putréfaction ne peuvent avoir lieu, ayant frappé à Québec les huit bleſſés du 31 Juillet, qui font le ſujet de cette obſervation, me paroît être évidemment la cauſe du *tétanos*, *mal de mâchoire* qui les fit périr.

J'ai fait la même obſervation dans nos Colonies ſituées entre les tropiques. Le *tétanos accidentel* qui ſurvient après une

bleſſure, ne reconnoît le plus ſouvent d'autre cauſe que l'air frais & humide, à l'action duquel les bleſſés ſe livrent avec d'autant plus de plaiſir dans tous ces établiſſemens, que pendant la majeure partie de l'année, les chaleurs y ſont exceſſives & l'atmoſphère brûlante (37). Il eſt d'ailleurs naturel qu'un être ſouffrant deſire un changement de poſition, ſur-tout lorſque la nature de ſa bleſſure l'oblige de reſter, pour ainſi dire, immobile. Telles

(37) Les pluies ne viennent dans cette région, qu'en certaines ſaiſons de l'année, mais preſque toujours elles ſont trop abondantes. Le ſec & l'humide y ſont également exceſſifs. On eſt quelquefois ſix, ſept & huit mois ſans qu'il tombe une goutte d'eau, & tout-à-coup il pleut avec une telle abondance, que dans moins de quatre, cinq & ſix heures, les rivières ſe trouvent débordées & forment des torrens qui interrompent toute communication, quelquefois pendant pluſieurs jours. L'on peut voir ces différences extrêmes page 68 de mes Obſervations générales.

Cette obſervation eſt d'autant plus importante pour le Médecin, que c'eſt toujours après les longues ſéchereſſes & les pluies exceſſives, que ſurviennent les épidémies déſaſtreuſes, telles que celle qu'a éprouvé l'Iſle Saint-Domingue en 1786.

ſont différentes eſpèces de fractures dans leſquelles le moindre mouvement ſuffit quelquefois pour cauſer de nouveaux accidens.

Il eſt donc indiſpenſable par-tout, & particulièrement entre les tropiques, de bien obſerver quel eſt le genre de bleſſure, quelles ſont les parties léſées & leur plus ou moins d'irritation. Le degré de ſenſibilité eſt ſi varié, ſi diverſifié dans chaque individu, de même que l'état moral & phyſique, que rien n'eſt petit dans ces fâcheuſes circonſtances; tout au contraire doit être peſé, balancé & calculé: les moindres cauſes en apparence peuvent alors, par des développemens qui nous échappent, produire les plus funeſtes effets.

Ceux de l'air frais & humide ſont prouvés par un ſi grand nombre d'exemples, qu'il ſuffit d'en rapporter ici quelques-uns, ſur-tout de l'eſpèce de ceux qui, dans nos principales Colonies, ont le plus fixé l'attention du public, & qui

par cela même ont fourni aux Médecins & aux Chirurgiens de ces contrées, des observations à l'épreuve du plus sévère examen.

Je commencerai par M. *Leydet*, habitant à *l'Embarcadère* de la petite Anse, dépendance du Cap, Isle & côte Saint-Domingue. Cet homme actif & entreprenant faisoit un commerce considérable de tafia, qui l'obligeoit à être souvent hors de chez lui. Dans une de ses tournées, la dossière de sa voiture s'étant cassée, il crut, pour éviter les ruades de son cheval de brancard, pouvoir sans danger sauter à terre. Mais, entraîné par le poids de son corps, & le pied ayant porté à faux, il se fractura les deux os de la jambe droite, un pouce au-dessus des malléoles : la partie supérieure du *tibia* fit aux tégumens, à l'endroit même de la fracture, une plaie transversale d'environ deux pouces.

M. *Leydet* avoit depuis long-temps le pressentiment qu'il périroit du *tétanos*,

c'eſt pourquoi, immédiatement après ſon accident, il me fit prier de me joindre à M. *Raffina*, ſon Chirurgien. La fracture fut parfaitement bien réduite, la plaie & la jambe alloient de mieux en mieux. Cependant rien ne put raſſurer le malade. En effet, dès le troiſième jour de ſa bleſſure, il ſurvint une pluie froide & beaucoup de vent, ce qu'on appelle dans le pays un *nord*. Cette révolution atmoſphérique fut telle, que nous fûmes obligés de quitter les habits de toile pour prendre ceux de drap.

Il faut obſerver auſſi que dans tous les établiſſemens ſitués entre les tropiques, ſur-tout dans les plaines & les bas-fonds, les maiſons n'ont ordinairement qu'un rez-de-chauſſée, & ſont conſtruites de manière à recevoir le plus léger ſouffle de vent, & à ce qu'il circule librement dans tout leur intérieur, c'eſt-à-dire qu'elles ſont diſpoſées uniquement pour les temps ordinaires; auſſi l'on a preſque toujours reçu l'impreſſion du changement ſubit

de l'atmosphère, avant d'avoir pensé à s'en garantir. D'ailleurs, la chambre que le malade avoit desirée étoit de toutes celles de la maison la plus exposée au nord.

Les précautions contre le vent & l'humidité furent prises avec célérité; on s'appliqua sur-tout à remplir exactement avec des draps les vides qui dans ces sortes de constructions règnent toujours autour du bâtiment, entre ses faces latérales & la charpente du comble.

Mais ces précautions furent insuffisantes, & n'empêchèrent pas que le malade ne fût frappé de l'air humide. La peau devint un peu froide; la chaleur du pied de la jambe & de la cuisse, diminua considérablement; ce sentiment de froid fut suivi de légers frissons, deux jours après, sans dérangement sensible au pouls. Les nuits furent un peu agitées, & la chaleur intérieure commença à se manifester.

Le quatrième jour du mauvais temps & le septième de la fracture, le malade

ſe plaignit d'une légère difficulté d'avaler & de remuer le col ; je propoſai de faire une conſultation.

Le 8, la déglutition devint plus difficile, & la douleur du col, particulièrement à la nuque, augmenta ſenſiblement.

Le 9, la conſtriction rigide des muſcles releveurs de la mâchoire inférieure, prit un accroiſſement conſidérable, & l'on appela de la ville du Cap, M. *David*, Médecin, qui inſiſta beaucoup ſur la continuation des mêmes moyens.

Le 10, le reſſerrement des mâchoires devint ſi grand, qu'il fut impoſſible de rien faire avaler. Les muſcles de la tête & du col tendus avec la même force en arrière & en avant, tinrent le corps droit & roide ; la reſpiration devint très-précipitée, & les yeux étincelans ; le viſage enflammé ſe contourna ; le pouls diſparoiſſoit entièrement pendant les convulſions, & dans les intervalles il étoit aſſez régulier ; les ſueurs étoient déja froides ; la rigidité & la contraction

gagnèrent les muſcles de tout le corps ; les convulſions très-rapprochées devinrent générales, & le malade périt, le jour même, dans des tourmens affreux.

Un Médecin Chirurgien du Cap, ayant parfaitement réuſſi à faire l'extirpation d'une glande au ſein d'une Canadienne qui ſe trouvoit dans cette ville, il fut arrêté, d'après le ſuccès de cette opération, qu'il en feroit une pareille à la femme de M. *Riortier*, Procureur de l'habitation de M. *de Menoud* au quartier Morin. Je ne fus pas conſulté dans cette détermination qui avoit été priſe au Cap ; mais, comme j'étois chargé du traitement des Nègres de l'habitation où l'extirpation devoit ſe faire, je fus invité à m'y trouver.

La glande étoit fort petite. L'opération fut auſſi bien faite que la première ; mais, quelques jours après, il ſurvint un *nord* qui changea ſubitement l'atmoſphère. La maiſon & l'appartement avoient les mêmes inconvéniens que ceux de M. *Leydet* ; avec la même célérité, on

prit les mêmes précautions, qui malheureuſement furent auſſi inutiles.

Les premiers effets de ce changement ſubit dans la température, furent la diminution de la chaleur; la peau devint un peu froide, la pâleur du viſage ſurtout me frappa ſi vivement de la crainte du *tétanos*, que je pris en particulier l'Opérateur pour lui en faire part. En ſa qualité de Médecin-Chirurgien, il étoit chargé des panſemens, de la conduite & du traitement de la malade dont il avoit entièrement la confiance. C'étoit la première Colonie dans laquelle il réſidoit; il y avoit beaucoup de réputation, quoique nouvellement arrivé, & c'étoit auſſi la première fois qu'il avoit occaſion de voir ce terrible accident ſurvenir à la ſuite d'une bleſſure. Mais ayant été Démonſtrateur dans une de nos principales villes de France, connoiſſant bien ſes *Auteurs*, & revenu de la première ſurpriſe que lui avoit cauſé mon avertiſſement, il eſpéra que, malgré mon expé-

rience, j'aurois porté mon pronostic avec trop de précipitation; que le changement atmosphérique n'empêcheroit pas la transpiration de se rétablir; en un mot, que ces premiers symptômes disparoîtroient. Le succès de la première extirpation soutenoit ses espérances; & conformément aux observations de M. *Hillari*, à la Barbade, ce ne fut que le quatrième jour après cette funeste impression de l'humidité, que se manifesta la première difficulté de remuer la mâchoire inférieure.

La malade, jeune Créole bien constituée & très-intéressante, loin d'être affligée, s'amusoit de ce léger embarras; mais son mari, qu'une expérience de trente années dans la Colonie, & son état avoient mis à portée de voir plusieurs malades attaqués du *tétanos* à la suite des blessures, fut frappé presque aussi-tôt que moi du malheur qu'il alloit éprouver.

En effet, le spasme musculaire, la difficulté d'avaler, le resserrement des mâchoires, la rigidité, la tension, la roideur des

des muscles & tous les accidens que nous avons fait remarquer en parlant de M. *Leydet*, se succédèrent avec la même rapidité, & enlevèrent la malade par une mort affreuse, le septième jour après l'apparition des premiers symptômes du *tétanos accidentel.*

Les deux femmes opérées étoient jeunes l'une & l'autre, & d'après l'Opérateur, la glande dont l'extirpation fut si funeste étoit beaucoup plus petite que la première. On pouvoit aussi raisonnablement compter sur la pureté du sang de la dernière opérée; en un mot, sa position étant des plus favorables, on ne peut attribuer cette extrême différence dans les suites de l'opération, qu'au funeste changement de l'atmosphère, dont la première avoit été exempte. C'est pourquoi dans mes Ouvrages, je n'ai cessé de recommander de ne se servir du *bistouri* qu'avec la plus grande circonspection, & seulement dans les cas indispensables.

L'année suivante, dans le quartier de

Limonade, M. le Chevalier *de Caduch*, ayant le bras appuyé sur la crosse de son fusil, & tenant le bout du canon sur son pied, le coup partit dans cette fâcheuse position. Les grains de plomb dont l'arme étoit chargée, intéressèrent plusieurs tendons. Cependant les premiers accidens se calmèrent, la suppuration s'établit parfaitement, & le malade fut dans le meilleur état jusqu'à ce qu'un changement subit étant survenu dans l'atmosphère, il fut pris, comme les deux blessés que je viens de citer, du *tétanos accidentel* qui le conduisit au tombeau. Je ne fus point appelé pour donner mes soins à M. *de Caduch ;* mais ces détails sont d'autant plus exacts, que je les tiens du Chirurgien même du malade, & d'un ami particulier de ce dernier. L'accident arrivé à M. *de Caduch* a fait beaucoup de bruit à Saint-Domingue, & le *nord* survenu après sa blessure m'empêcha moi-même, pendant plusieurs jours, de passer la grande rivière, & d'aller secourir quelques-uns

de mes malades qui me donnoient les plus grandes inquiétudes.

Ces trois exemples de *tétanos accidentel*, arrivés immédiatement après un changement dans l'atmosphère, prouvent que cet accident terrible reconnoît pour cause principale l'impression subite de l'air frais & humide dont on vient de voir les funestes effets.

D'après les observations contenues dans ce chapitre, il est aisé de sentir que les Nègres étant nus, ou presque nus, sont infiniment plus sujets que les Blancs à l'impression des changemens subits de l'atmosphère, & généralement à toutes les causes qui peuvent occasionner le *tétanos essentiel* & *accidentel*. Aussi, dans tous les établissemens Européens, situés entre les tropiques, sur-tout dans les Colonies à sucre, voit-on fréquemment des Nègres attaqués de la première de ces maladies, tandis que les blancs ne l'éprouvent que très-rarement. Il n'en est pas ainsi du *tétanos accidentel*, suite de blessure.

A nombre égal de Blancs & de Nègres blessés, il y en a incomparablement plus des premiers que des derniers qui éprouvent ce cruel symptôme. On sera peu surpris de ces différences, si l'on a fait attention à ce que nous avons dit, dans ce chapitre, sur ce sujet.

CHAPITRE III.

Causes du Tétanos des enfans, ou mal de mâchoire.

Les enfans Blancs sont, comme les enfans Nègres, sujets aux convulsions qui surviennent quelquefois pendant la dentition. Chez les uns & chez les autres, cette disposition dépend toujours de la foiblesse de leur constitution. Ils sont aussi également sujets aux fréquentes convulsions produites par les vers, principalement dans toute la zone torride. Mais les enfans Blancs, dans les premiers jours de leur naissance, sont moins sujets

que les enfans Nègres au *tétanos*, *mal de mâchoire*, parce que leurs vêtemens & une ſurveillance continuelle les en garantiſſent.

Les *caſes* des Nègres étant preſque ouvertes de toutes parts, la chaleur pénètre dans leur intérieur avec la plus grande facilité. D'un autre côté, le ſol de ces logemens étant de niveau avec la terre, ils ſont très-acceſſibles à l'humidité. La ſuppreſſion de la tranſpiration, à laquelle les Nègres ſont continuellement expoſés par ces vices de conſtruction, eſt la cauſe principale du *tétanos*, *mal de mâchoire*. L'expérience & l'obſervation prouvent que le *tétanos* eſt auſſi rare dans les quartiers bien établis, & ſur les habitations où le Nègre obtient facilement les objets de première néceſſité, que fréquent dans les établiſſemens nouveaux, & généralement par-tout où l'Eſclave eſt mécontent de ſon exiſtence.

Il faut obſerver que le plus ſouvent les enfans Nègres naiſſent de pères &

mères mal-sains (38), dans ces climats brûlans, sur-tout dans nos principales Colonies. Il n'est pas rare de voir ces infortunés venir au monde tout couverts de pustules vénériennes. Leur peau n'ayant alors aucune consistance, est quelquefois déchirée en plusieurs endroits de la manière la plus hideuse.

Dans ce cruel état, l'enfant sans action musculaire, faisant entendre à peine quelques cris plaintifs, n'a pas même la force de téter; il avale avec beaucoup de difficulté quelques gouttes de lait qu'on lui donne dans une cuiller, & meurt dès les premiers jours de sa naissance, à moins que, la déglutition devenant plus facile, il n'acquiere assez de force pour saisir & sucer le mamelon, & rendre son *méconium*.

Comme la difficulté d'avaler est un des premiers symptômes du *mal de mâ-*

(38) On peut voir combien il est difficile de leur inspirer des mœurs, pages 28 & 29 de mes Observations sur les maladies des Nègres.

choire, les Nègres, & ſouvent auſſi les Blancs confondent cet état de foibleſſe & de virulence avec le *tétanos.* Dans cette fâcheuſe circonſtance, je fais prendre chaque jour, aux mères de ces malheureux enfans, un bol de deux grains de panacée mercurielle (39); & par ce moyen je ſuis parvenu à les guérir complètement, ainſi que leurs enfans, & quelquefois même en très-peu de temps.

Je ne m'arrêterai pas à diſcuter ici tout ce qui a été écrit ſur la ſection du cordon ombilical. J'obſerverai ſeulement que ſi cette ſéparation indiſpenſable cauſoit le *mal de mâchoire*, elle produiroit né-

(39) Pour de plus grands détails ſur les divers ſymptômes vénériens & les complications qui obligent à varier le traitement, *voyez* pages 150 & ſuivantes de mes Obſervations ſur les maladies des Nègres. Il eſt abſolument eſſentiel de n'adminiſtrer alors les mercuriaux qu'à très-petite doſe; par cette méthode j'ai guéri, ſans exception, tous les enfans *pianiſtes*, même ceux dont les os ſe fracturoient très-facilement; & d'après la difficulté qu'on éprouve en Europe pour détruire le virus vénérien de naiſſance, j'avoue que ces ſuccès de la plus grande publicité m'ont infiniment ſatisfait.

ceſſairement le même effet ſur les enfans Blancs. Il en eſt ainſi de l'attention qu'on a de dégorger la portion reſtante de ce même cordon, après la ſection, pour que la ſéparation s'en faſſe plutôt par deſſéchement que par putréfaction. La méthode étant indiſtinctement la même dans tous les pays, & pour tous les enfans, de quelque couleur qu'ils ſoient, l'on ne peut pas raiſonnablement eſpérer que cette précaution prévienne une maladie de cette importance.

Parmi les différens genres de deſtruction dont les Nègres *pervers* ſe ſervent pour ruiner leur Maître, l'on ne peut douter que celui de faire périr les nouveau-nés du *tétanos, mal de mâchoire*, ne ſoit un des plus fréquens. Auſſi a-t-on généralement l'attention d'empêcher que les Nègres étrangers n'entrent dans la chambre de l'accouchée avant le onzième jour; mais ce qui prouve que ce mal eſt ſouvent l'effet de la perverſité des Nègres, c'eſt l'aveu de quelques *Accou-*

cheuſes qui ont confeſſé leur crime, ſans vouloir déclarer les moyens qu'elles ont employés pour le commettre; ce ſont les dénonciations des Paſteurs Citoyens qui ont fait de ce même crime l'objet de leurs inſtructions publiques.

Le deſir de ſe venger de leurs Maîtres ou de la famille de l'enfant, la jalouſie qui naît des préférences, de la différence des occupations domeſtiques, ſuffiſent chez les Eſclaves pour donner lieu à cette atrocité (*).

J'ai déja obſervé que la maladie des enfans nouveau-nés du Vivarais, appelée *Sarrette* dans cette Province, eſt un vrai *tétanos*, *mal de mâchoire*, en tout ſemblable à celui auquel ſont expoſés les nouveau-nés entre les tropiques, qu'il reconnoît les mêmes cauſes; & que les

(*) Ces objets dignes de l'attention des Adminiſtrateurs, ſe trouvent très-détaillés dans le Mémoire que M. *Moreau de Saint-Méri* a lu à l'aſſemblée publique du Muſée de Paris, le 16 Mai 1786, & qui doit faire partie de ſon grand ouvrage ſur les Loix & Conſtitutions des Iſles Françoiſes de l'Amérique ſous le vent.

précautions & les traitemens prescrits dans cet Ouvrage, conviennent également en Languedoc, en Provence, sous la zone torride & dans tous les pays du monde.

Des circonstances particulières ayant long-temps retardé l'impression de cet Ouvrage, j'ai eu depuis diverses occasions d'observer à l'hôpital des Enfans-Trouvés de Paris, la maladie que la Société Royale de Médecine croit qu'*on pourroit appeler endurcissement du tissu cellulaire* (40); & d'après un examen plusieurs fois répété sur plusieurs de ces enfans, soit avant, soit après leur mort, j'ai reconnu que cette maladie est comme la *sarrette*, un vrai *tétanos*, *mal de mâchoire*.

Pour s'en convaincre, il suffira aux Médecins-Praticiens qui ne sont point à portée de visiter cet hospice, de com-

(40) M. *Andry*, Médecin très-instruit, éclairé & laborieux, chargé de la conduite des malades de cet hospice, s'occupe essentiellement de faire connoître cette maladie, ses complications & les moyens de la guérir.

parer mes Obſervations ſur le *tétanos* des enfans, avec la deſcription que la Société Royale donne de la maladie qu'elle appelle *endurciſſement du tiſſu cellulaire*, & qui fait le ſujet du programme qu'elle a propoſé pour ſa ſéance du carême 1789 (*).

L'endurciſſement du tiſſu cellulaire, la convexité de la plante des pieds, la courbure apparente des extrémités, le reſſerrement des mâchoires, la difficulté d'avaler, ſont autant de ſuites néceſſaires de la contraction des muſcles.

Le froid, cauſe première de cette contraction, produiſant la dureté & l'engorgement exceſſifs des tégumens, retarde ou arrête, ſelon ſon degré d'intenſité, la circulation dans le tiſſu cellulaire, qui devient compacte & grenu, & donne lieu à l'engorgement des glandes & des vaiſſeaux lymphatiques. Les fluides ne ſe portant plus qu'avec difficulté vers les extrémités

(*) *Voyez* Journal de Médecine, Septembre 1787, pages 492 & ſuivantes.

& à la superficie du corps, refluent à l'intérieur, distendent & tuméfient nécessairement les viscères. De-là l'engorgement observé dans les glandes mésentériques, le volume du foie, & tous les désordres du bas-ventre.

Si les enfans apportoient cette affection en venant au monde, le nombre des naissances étant à peu près le même en tout temps, on pourroit observer à Paris cet état dans toutes les saisons de l'année. Mais cette maladie étant infiniment plus fréquente en hiver & dans les temps froids, qu'en été & dans les temps où les mutations de l'atmosphère sont le moins sensibles, on ne doit l'attribuer qu'au peu de soin que l'on prend de ces malheureuses créatures dans les premières heures de leur naissance, & à la coupable négligence de les laisser à l'air libre, dès l'instant qu'ils sont sortis du sein de leurs mères. L'air, & sur-tout l'air froid, les saisissant subitement, porte sa première impression sur les tégumens

dont l'organe cellulaire (trop peu connu) fait partie & produit enſuite tous les déſordres qui rendent cet abandon ſi funeſte.

Eh, comment l'enfant naiſſant, l'enfant ainſi abandonné, qui, preſque toujours eſt le fruit d'un phyſique & d'un moral pervertis, qui le plus ſouvent eſt ſans force, ſans action muſculaire, & pour ainſi dire ſans vie, n'éprouveroit-il pas les plus dangereux effets de l'impreſſion ſubite de l'air froid ? puiſque l'homme fort, l'homme robuſte en eſt quelquefois lui-même la victime, comme nous l'avons démontré par un grand nombre d'exemples, & comme on peut le voir par les deux *tétanos* rapportés dans le Journal de Médecine, de Mars 1787, page 426 (41).

(41) Des deux malades qui en ont été les victimes, l'un périt dans trente heures, pour avoir été braconner dans un temps très-froid, & l'autre dans vingt-quatre heures, pour avoir été à la pêche où il fut également pénétré du froid dans une forte gelée.

Toutes ces observations, & une infinité d'autres, fourniſſent non-ſeulement la preuve de ce que j'ai avancé ſur les cauſes de cette cruelle maladie ; mais encore elles juſtifient les précautions, les ſoins & ſur-tout la néceſſité des remèdes que j'ai indiqués, & qui auront les mêmes ſuccès à Paris que dans toutes les parties du monde.

CHAPITRE IV.

Dangers des ſpiritueux & des ſtimulans, dans le panſement des bleſſés.

DANS tous les pays du monde il eſt d'uſage d'appliquer ſur les plaies récentes des ſpiritueux, des ſtimulans de toute eſpèce & ſous toutes les formes. Partout le bourgeois, l'artiſan, le laboureur, & plus ſouvent l'homme de l'état & du rang le plus élevé, a ſon topique, ſon baume par excellence, pour guérir les plaies & les bleſſures. Au midi, c'eſt

l'*arack* ou le *tafia*, dans lequel on a diſſous des gommes ou des réſines ; au nord, c'eſt le *mars* ou autre ſubſtance ſoluble dans le *ker-vas* ou l'*eau-de-vie*.

En vain le phyſicien obſervateur, ami de l'humanité, ne ceſſe d'avertir que ces ſubſtances âcres, de quelque nature qu'elles ſoient, criſpent l'orifice des vaiſſeaux, irritent les fibres diviſées, & principalement les houpes nerveuſes, d'où naiſſent des mouvemens ſpaſmodiques, de fortes contractions, des convulſions, & même quelquefois le *tétanos* : l'uſage n'en eſt pas moins général, &, entre les tropiques, plus que par-tout ailleurs, l'homme de l'art, retenu par un concours de circonſtances, ne s'élève que foiblement contre l'empire de l'habitude.

En Europe, où nos fibres ſont moins irritables, les ſtimulans & les ſpiritueux gonflent les vaiſſeaux voiſins des plaies, cauſent des engorgemens, des embarras dans le tiſſu cellulaire, & retardent toujours beaucoup la ſuppuration qui, dans

toutes les parties du globe, fait seule la cicatrice (*). Mais entre les tropiques, où, dans toutes les combinaisons, le feu domine sur les autres élémens, l'action de ces substances est plus prompte & leurs effets plus terribles.

Le bien est par-tout si difficile à opérer, que mes succès multipliés n'ont pas toujours suffi pour garantir des spiritueux & de leurs funestes effets les blessés des habitations mêmes sur lesquelles j'ai été chargé du traitement & de la conduite des malades.

En voici une preuve.

Un Nègre, nommé *Pierrot*, de l'habitation des Gleraux, du quartier Morin, Isle Saint-Domingue, en ramenant de la petite habitation un cabrouet chargé de vivres, fut blessé par la roue, à la jambe gauche. Les tégumens & l'aponévrose du *fascia-lata* furent déchirés, & formèrent une plaie d'environ six pouces.

(*) *Voyez* mes Observations sur les maladies des Nègres, page 274 & note 43.

J'avois

J'avois alors ſur cette habitation une pharmacie portative. D'après l'opinion reçue, un Chirurgien voiſin appliqua ſur le champ, à mon inſu, ſur cette bleſſure, un de ces topiques âcres & ſtimulans, dans lequel on fit entrer le ſel ammoniac, comme préſervatif du *tétanos*. On étoit ſi perſuadé de l'efficacité de ce topique, prétendu ſouverain, que je n'appris que quelques jours après l'uſage qu'on en avoit fait. Mais, dès ma première viſite, je reconnus les premiers ſignes du *tétanos*, & rien ne put arrêter les progrès de ce cruel ſymptôme. Ce malheureux périt dans des tourmens affreux, le neuvième jour de ſa bleſſure.

On verra à l'article des moyens de préſerver les bleſſés du *tétanos*, que ceux que j'ai employés m'ont ſi conſtamment réuſſi à Saint-Domingue comme ailleurs, que, quoique les Nègres aillent nu-pieds, que leurs travaux pénibles les expoſent continuellement aux piquûres & aux bleſſures les plus graves; celui qui fait le

sujet de cette observation importante, est cependant le seul Nègre blessé que j'aie perdu du *tétanos*, *suite de blessure*, pendant tout le temps que j'ai été chargé des hôpitaux de ces importantes manufactures (42); & qu'il y ait eu constamment en traitement dans l'hôpital de chaque habitation plusieurs Nègres gravement blessés. C'est pourquoi je suis persuadé que dans cette occasion ce sont les irritans seuls qui ont causé ce terrible accident. C'est à cette époque, & sur cette même habitation, que le Nègre *Jean-Baptiste* (*), avoit été guéri depuis peu de temps, d'une *amputation* (43), avec la charpie sèche seulement, sans spiritueux, sans agaric, sans

(42) Dont le nombre a été à Saint-Domingue jusqu'à quatorze dans le bas du quartier Morin, & trois à Limonade, avant que ma santé se fût dérangée.

(*) Dont il est parlé pages 246 & 247 de mes Observations générales.

(43) Ce Nègre s'étoit coupé lui-même le poignet avec une serpe pour ne point travailler.

ligature, & ſans autre compreſſion que celle d'un bandage convenable.

Lorſqu'il arrive que le Gérant ou l'Econome d'une habitation eſt forcé, pour le maintien de l'autorité, de punir l'eſclave par le fouet, & d'ordonner que ce châtiment aille juſqu'au ſang, il eſt d'uſage dans quelques Colonies d'appliquer ſur les plaies ſanglantes, immédiatement après la punition, un mélange de jus de citron, de ſel marin, & même de piment, afin, dit-on, de prévenir les ſuppurations, la gangrène & autres accidens fâcheux; mais combien de fois ces applications irritantes & exceſſivement douloureuſes, loin de produire ces bons effets, n'ont-elles pas cauſé le *tétanos* que l'on vouloit éviter! O hommes! de quelque nation que vous ſoyiez, l'humanité vous invite dans ces circonſtances trop affligeantes pour vos cœurs, à recommander à vos hoſpitalières de n'employer au ſoulagement de ces malheureux que de l'eau tiède, & de les panſer

enſuite avec le ſimple cérat de Galien, fait avec l'huile & la cire.

Eh ! combien de fois n'eſt-il pas arrivé que vos Commandeurs, pouſſés, on ne ſait par quel horrible ſentiment, ont fait périr vos eſclaves (44) dans les convul-

---

(44) De même que vos bœufs, vos mulets & autres animaux.

Le deſir de ruiner leur maître porte quelquefois ces malheureux à tenter tous les genres d'atrocités. Afin décarter les ſoupçons, leurs femmes & leurs enfans ſont leurs premières victimes ; ils pleurent leur perte, &, quoiqu'ils aient preſque toujours des complices, ſouvent leurs crimes ne ſe découvrent que très-long-temps après.

On a vu de ces forcenés s'aſſocier avec les Négreſſes hoſpitalières pour exécuter plus promptement leurs projets de deſtruction ; &, après avoir, par des moyens divers, porté la déſolation & la mort dans l'attelier & les troupeaux, finir par leur maître.

Dans quelques Colonies, lorſqu'un Nègre a commis une mauvaiſe action, on ſe permet de l'envoyer vendre dans une autre Iſle plutôt que de le livrer à la Juſtice.

Je n'ai pu voir, ſans frémir, qu'il ſe rencontroit des acquéreurs aſſez téméraires pour oſer eſpérer que la ſageſſe & la vigueur de leur diſcipline enchaîneroient les vices de leurs eſclaves. La hardieſſe imprudente a même été quelquefois portée juſqu'à acheter des cuiſiniers de Colonies étrangères, & à leur confier enſuite la pré-

ſions, en imprégnant l'extrémité de leur fouet de certains ſucs de plantes acrimonieuſes, qui ne ſont délétères, comme quelques autres poiſons, que lorſqu'ils touchent immédiatement les vaiſſeaux ouverts !

Enfin, l'abus des ſpiritueux & des irritans a été porté, entre les tropiques, juſqu'à les appliquer ſur des brûlures profondes. Un propriétaire ayant été viſiter la ſucrerie d'une habitation, eut le malheur de tomber dans une chaudière de ſirop bouillante, dans laquelle il ne reſta pas aſſez de temps pour y périr.

---

paration des alimens de leurs nouveaux maîtres, faute capitale qui n'a été reconnue qu'après qu'il en a coûté la vie à des objets infiniment chers, infiniment précieux.

Mais ſi, d'un côté, le caractère caché du Nègre rend le choix des Commandeurs & des Hoſpitalières difficile, heureuſement ces Nègres pervers, ces abominables deſtructeurs ſont en petit nombre ; d'un autre côté auſſi il y a peu d'habitations où il ne ſe trouve pluſieurs Nègres fidèles, & capables d'actions généreuſes. Il en eſt qui aiment véritablement leur maître, & qui portent leur attachement juſqu'à ſe donner la mort plutôt que d'en changer.

On manda au plus vîte, pour lui donner du secours, un Médecin de la ville voisine, qui, dans la vue de prévenir le *tetanos*, faisoit panser quelques-unes des parties brûlées avec l'esprit de vin (45). Les cris de ce malheureux, pendant les panſemens, se faisoient entendre jusques sur les habitations voisines. La mort mit fin aux tourmens affreux qu'il souffrit pendant le peu de jours qu'il vécut dans ce cruel état.

---

(45) Il faut au contraire se servir, dans ce cas, des adouciſſans, tels que la cire & l'huile; imiter le *Chamoiſeur*, & non pas le *Tanneur*.

Le premier, par le moyen des huileux & autres adouciſſans, rend la peau souple, flexible & extenſible; tandis que le second l'épaiſſit & la durcit par les aſtringens & les irritans, au point de la rendre propre à faire des semelles de souliers.

On peut voir le réſultat de ce qu'une longue expérience & une grande application m'ont appris touchant nos prétendus vulnéraires, déterſifs, mondificatifs, incarnatifs, cicatriſans, &c. page 166 de mes Obſervations générales. Ces objets faiſant partie de la chirurgie des Colonies, je me propoſe de les traiter un jour avec détail, ſi ma ſanté, mon temps & les circonſtances me le permettent.

Ce ſont des impérities de cette publicité & de cette importance, qui, depuis long-temps, me font deſirer vivement que l'homme de l'art, deſtiné pour les Colonies, ſoit également inſtruit de la Médecine-Pratique, de la Chirurgie proprement dite, de la Botanique & de la Chymie, parce que, je le répète, il eſt impoſſible de réunir dans ces poſſeſſions éloignées, des ſujets capables dans chacune des parties qui conſtituent l'art de guérir. En un mot, il eſt à déſirer, pour le bonheur de ces contrées, que le plan d'inſtruction du célèbre M. *de Larnage*, ſur cette partie, ſoit mis à exécution. Ce grand Adminiſtrateur regardoit avec raiſon l'exercice ſéparé des différentes branches de la Médecine dans les Colonies, comme une des cauſes principales de leur dépopulation (*).

Je pourrois rapporter ici beaucoup

(*) *Voyez* mes Obſervations générales pages 151 & ſuivantes.

d'autres exemples de *tétanos*, *mal de mâchoire*, survenu dans nos différentes Colonies, tant après des blessures graves, qu'après des opérations de Chirurgie, parce que, dans des changemens atmosphériques, les sujets blessés ou opérés ont été frappés d'humidité, ou pansés avec des spiritueux; mais ceux que j'ai cités me paroissent d'autant plus suffisans, qu'en Europe même, où, par plus d'égalité dans la température, on a beaucoup moins à souffrir de ces variations & de ces vicissitudes, ce cruel accident y survient quelquefois par la même cause.

Au mois de Janvier 1770, M. *de l'Etenduaire*, Garde de la Marine, étant à son département, fut blessé d'un coup d'épée à la partie moyenne de la cuisse; les tuniques de l'artère crurale ayant été lésées, il s'y fit anevrisme. Le seul parti à prendre dans ce cas étoit de faire l'amputation, ou de tenter la ligature de ce vaisseau considérable; ce dernier fut suivi comme le plus sage.

Deux Chirurgiens du premier ordre exécutèrent cette opération avec la plus grande dextérité. Peu à peu les artères collatérales ſe dilatèrent aſſez pour recevoir le ſang qui paſſoit dans ce grand vaiſſeau, & vivifioit cette extrémité. De jeunes Chirurgiens intelligens veilloient jour & nuit le malade, en ſe relevant alternativement. La ſuppuration s'établit, les extrémités de l'artère ſe conſolidèrent, les ligatures tombèrent ſans accident; enfin, la plaie ſe remplit & ſe cicatriſoit *à vue d'œil*, lorſque, dans un beau jour de Février, environ un mois après l'opération, & le malade étant parfaitement bien, on crut, à une heure un peu avancée du matin, pouvoir ſans danger renouveler l'air de ſon appartement, pendant qu'il ſe faiſoit peigner, aſſis ſur une chaiſe longue. On ouvrit à cet effet les croiſées; mais le lendemain il ſe plaignit d'une difficulté d'avaler & d'ouvrir les mâchoires; cette diffi-

culté augmenta, & il mourut la nuit ſuivante.

Cette obſervation celles, que j'ai rapportées, & une infinité d'autres que je pourrois citer, prouvent que le *tétanos accidentel*, *ſuite de bleſſure*, ſurvient dans tous les lieux du monde; qu'il n'eſt plus rare en Europe, que parce que la température y eſt plus égale; qu'il n'eſt fréquent au contraire, dans la majeure partie de l'Aſie, de l'Afrique, & principalement dans tout l'archipel de l'Amérique, qu'à cauſe des viciſſitudes extrêmes & promptement ſucceſſives auxquelles l'atmoſphère eſt ſujette dans ces différentes régions. Cette maladie dépend auſſi, comme nous l'avons déja obſervé, des diſpoſitions particulières qui ſe trouvent dans certains ſujets, de la manière de panſer les plaies, de diriger & conduire les malades.

CHAPITRE V.

Moyens de prévenir le Tétanos eſſentiel.

Nous avons démontré dans nos Ouvrages, que la médecine préſervative étant la plus utile & la plus certaine, doit être la première, ſur-tout en Afrique & dans les deux Indes. Je me ſuis également appliqué dans celui-ci à approfondir les cauſes de cette cruelle maladie. Puiſſe mon travail écarter ſes ravages, & tarir les larmes amères que ce fléau deſtructeur fait répandre dans ces vaſtes régions!

On prévient le *tétanos eſſentiel*, lorſqu'étant en ſueur, on évite de s'arrêter dans des lieux bas, trop frais ou trop humides; en ſoutenant dans cette circonſtance ſon eſtomac par des boiſſons corroborantes & fortifiantes, ſur-tout dans les marches, les travaux forcés & les mauvais temps (*).

(*) On peut voir ce que nous avons conſeillé pages 271 & ſuivantes de nos Obſervations ſur les maladies

S'il eſt inconteſtable que l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, priſes intérieurement, cauſe quelquefois des convulſions, des expériences nombreuſes démontrent auſſi que, dans les climats chauds, l'uſage de ces mêmes liqueurs étendues dans ſuffiſante quantité d'eau, édulcorées & aromatiſées (*), prévient la répercuſſion funeſte de la tranſpiration, qui cauſe le *tétanos eſſentiel.*

C'eſt pour éviter cette maladie & une infinité d'autres, qu'en parlant des hôpitaux (**) des Nègres, je conſeille d'empêcher que les malades ne couchent ſur des nattes étendues par terre; que j'ai recommandé de leur fournir des cadres à pieds, garnis de cordages, propres à recevoir des matelas de coton, & au

---

des Nègres, pour empêcher la dépopulation des Colonies ſur-tout parmi les Soldats, les Matelots & les Eſclaves.

(*) De la manière que je l'ai preſcrit pour en former une eſpèce de punch, page 271 des maladies des Nègres.

(**) *Ibid.* 104 & 105.

défaut de matelas, de leur donner au moins des paillaſſes bien entretenues, des chemiſes, de gros draps & des couvertures.

C'eſt auſſi dans la vue de mettre les Eſclaves à l'abri des effets dangereux des répercuſſions, que j'ai conſeillé (*) de fournir à chaque Nègre une couverture de laine, une veſte de gros drap, deux gros bonnets & quatre rechanges de toile. Je renouvelle aujourd'hui les mêmes conſeils & les mêmes inſtances en faveur de ces infortunés. J'atteſte ici que partout où l'habitant, pénétré de ces vérités importantes, s'eſt occupé d'adoucir la rigueur du ſort de ſes Eſclaves, en leur fourniſſant ces objets indiſpenſables, il a prévenu non-ſeulement le *tétanos eſſentiel*, mais encore une infinité d'autres maladies dépendantes de ces répercuſſions funeſtes, & de l'acrimonie des humeurs (46).

(*) *Ibid.* 267.

(46) Cela eſt ſi vrai, que le nombre des malades ſur chaque habitation & la mortalité de Nègres ſont

J'ai frémi en voyant le Gouverneur-Général d'une Colonie, exiger que ſes Soldats caſernés couchaſſent habituellement dans des hamacs, ſans draps ni couvertures. Plus, je le répète, la chaleur du jour a été exceſſive, plus les corps qui en ont ſubi l'action doivent ſe garantir de la fraîcheur des nuits, non-ſeulement dans les climats chauds, mais encore dans toutes les régions du monde, parce que le ſommeil engourdit les vaiſſeaux & les nerfs, & leur ôte la faculté de réſiſter aux effets de l'altération & de l'humidité de l'air, dont l'abſorption eſt d'autant plus prompte, que les pores ſont alors plus ouverts. Le Soldat ne pouvoit éviter ce funeſte inconvénient qu'en couchant tout habillé; mais il s'expoſoit par-là à une infinité d'autres maladies

---

toujours proportionnés à la manière dont ils ſont nourris, logés, couverts & diſciplinés; ce qui dépend auſſi de l'eſpèce de travail auquel ils ſont employés, du plus ou moins de repos qu'on leur laiſſe prendre, enfin de l'uſage modéré ou exceſſif de leurs plaiſirs.

dépendantes de la mal-propreté, & ſur-tout de la gêne de la circulation, qui, dans cette circonſtance, ſe trouvoit augmentée par la poſition courbée qu'on eſt obligé de tenir dans le hamac.

Si, pour favoriſer le cours des liquides, la diſtribution des eſprits & leur action réciproque ſur les ſolides, il eſt avantageux dans tous les pays du monde de coucher ſur un plan horizontal, cette précaution devient d'une néceſſité indiſpenſable entre les tropiques, pour diminuer les effets de la révolution phyſique & morale que ſubit l'Européen tranſplanté ſur un horizon enflammé.

La connoiſſance des effets des différentes températures de l'air, cette partie importante de la phyſique médicale, eſt eſſentielle aux Adminiſtrateurs-Généraux des Colonies, pour faire ceſſer la dévaſtation & les déſaſtres qui ſe renouvellent ſi fréquemment, & depuis ſi long-temps dans ces contrées, & pour éviter le ſort de cet Adminiſtrateur qui, après

avoir perdu dans un an la moitié de ſes Soldats, fut lui-même victime de ſes erreurs & de ſes ſyſtêmes.

En Europe, les changemens dans l'atmoſphère, ceux ſur-tout qu'on y éprouve au renouvellement des ſaiſons, quoique moins ſenſibles que dans la zone torride, ne laiſſent pas que d'occaſionner des rhumes, des catharres, des fluxions de poitrine, & une infinité d'autres maladies dont l'eſpèce, la gravité & l'intenſité dépendent autant de la précipitation ou de la lenteur avec laquelle ſe fait ce changement atmoſphérique, que de l'état des humeurs de ceux qui en ſubiſſent l'action.

On fait peu d'attention aux variations de l'atmoſphère dans les villes & dans les bourgs, parce qu'en général les hommes en état d'obſerver, ſont par-tout très-rares. Cependant elles ſont la ſource d'un grand nombre d'incommodités & de maladies, qu'on attribue ordinairement à de tout autres cauſes.

Ma

Mais le Médecin des troupes, qui ſuit le Soldat dans les camps, pendant ſes travaux à la guerre, dans ces ſituations pénibles où l'homme de courage eſt plus occupé de ſes devoirs que de ſa ſanté, en un mot dans toutes ſes poſitions phyſiques & morales, voit ſouvent, quoique dans la zone tempérée, le quart, quelquefois le tiers, & même la moitié d'une armée attaquée de rhumes, de diarrhées ou de fièvres éphémères, qui ſe guériſſent avec beaucoup de facilité, dès que les nuages ſe dégagent de leur humidité, & que les vents du midi, en dilatant tous les corps, permettent à l'humeur perſpiratoire de ſe reporter à la peau (47).

(47) Après la mort du Général de la vaſte Colonie dont je viens de parler, les maladies & la mortalité diminuèrent conſidérablement parmi les troupes, par la ſeule fourniture de lits de ſangles & de draps. On en auroit ſauvé un plus grand nombre, ſi on y eût ajouté des couvertures. Il ſeroit à deſirer qu'en Europe on s'occupât efficacement des moyens de conſerver le Soldat & le Matelot dans les Colonies.

Dans la zone torride, le Soldat, le Matelot & le Nègre ont infiniment plus à souffrir de ces vicissitudes, lorsqu'ils sont privés des objets qui pourroient les en garantir (48). Aussi les hommes de ces trois classes, qui sont d'un tempérament foible, éprouvent-ils presque continuellement des diarrhées, des dyssenteries opiniâtres, compliquées de putridité; tandis que les autres, d'une constitution plus forte, sont affectés de fièvres plus ou moins ardentes, d'affections rhumatismales, aiguës ou chroniques, de spasmes, de convulsions; enfin de la série des maux que nous avons indiqués dans nos Observations sur les Maladies des Nègres (*), suivant leurs différens tem-

(48) A la Caroline méridionale, Messieurs *Linnings* & *Lionel Charmer* ont remarqué que le poids d'un homme qui passe d'une atmosphère sèche dans un air humide, augmente d'une livre; & que le même homme rentrant dans la première température, y perd encore plus vîte cette augmentation, tant l'absorption & l'émanation sont rapides.

(*) Pages 116 & 117.

péramens, & que leurs fibres ſont plus ou moins contractiles; en un mot, ſuivant que les parties ſur leſquelles ſe fixe l'humeur, ſont plus ou moins eſſentielles à la vie.

CHAPITRE VI.

Moyens de prévenir le Tétanos accidentel.

Le premier, le plus utile des ſecours qu'on doit porter aux plaies & aux bleſſures, de quelque eſpèce qu'elles ſoient, eſt ſans contredit de les préſerver du contact de l'air (49), ſur-tout ſi elles in-

(49) Hippocrate a conſidéré l'air comme le diſtributeur du ſentiment & du mouvement, le maître de la ſanté & de la mort. Il eſt au moins certain que ce fluide influe conſidérablement ſur nos tempéramens & nos conſtitutions. En effet, ils ſont foibles ou robuſtes en proportion de la ſalubrité ou de l'inſalubrité des lieux que nous habitons. On peut voir dans l'introduction de nos Obſervations ſur les maladies des Nègres, le détail des cauſes & des effets de l'air ſalubre & de l'air inſalubre.

Il eſt par-tout des ſignes caractériſtiques des bonnes

téreſſent les nerfs, les tendons ou les aponévroſes. A cet effet, dès l'inſtant d'une bleſſure, il faut s'empreſſer de la couvrir d'un linge double, fermer en même temps les portes & les fenêtres de l'appartement, & pendant tous les panſemens avoir un réchaud près de la partie bleſſée. Enſuite on en fait l'examen avec une bougie allumée, & toute la célérité poſſible. On recouvre de nouveau la plaie pendant que l'on prépare l'appareil. Cet appareil & les opérations, s'il y en a qu'on ne puiſſe éviter, doivent être faits avec la même célérité.

L'on ne doit ſur-tout jamais perdre de vue ce que j'ai preſcrit, dans mes Obſervations générales (*), où j'ai cité trois

ou mauvaiſes qualités de l'air. Ici les hommes ſont ſujets à de fréquentes maladies; là au contraire ils en ſont pour ainſi dire exempts; ailleurs c'eſt la difficulté de guérir les ulcères.

Il y a des pays, & ſur-tout des hôpitaux ſi mal ſains, qu'on n'y guérit preſque point d'ulcères & particulièrement d'ulcères aux jambes. *Voyez* page 52 de mes Obſervations générales.

(*) Page 246 & ſuivantes.

exemples de guériſon, à Saint-Domingue, en 1777, des bleſſures les plus graves qu'on puiſſe avoir à traiter, celles où les os, les nerfs & les tendons ſont écraſés par les rouleaux d'un moulin. On a vu que dans ces circonſtances j'ai évité les opérations de chirurgie, ce qui prouve évidemment combien ſont rares les cas où l'on eſt indiſpenſablement obligé de ſe ſervir du biſtouri (50).

Mais en renouvelant ici cet avertiſſement, je n'entends point effrayer l'homme de l'art, il s'en faut de beaucoup. Après avoir pratiqué dans toute la zone torride les opérations de chirurgie avec le plus grand ſuccès, je ferois en contradiction avec moi-même, & ſur-tout avec ce que j'ai dit dans la dernière partie de mes

(50) Non-ſeulement en Aſie, en Afrique & en Amérique, mais encore en Europe, comme M. *Bilguer*, Chirurgien Général des armées du Roi de Pruſſe, l'a démontré dans ſa Diſſertation ſur l'inutilité de l'amputation des membres. Cette Diſſertation, traduite & augmentée par le célèbre M. *Tiſſot*, devroit être entre les mains de tous les gens de l'art dans les Colonies.

Observations sur les Maladies des Nègres. Souvent dans les hémorrhagies, je ne me sers que de l'agaric aidé d'une douce compression; &, je le répète, je ne me décide au retranchement d'un membre, que lorsqu'il ne reste aucun moyen de le conserver.

J'invite à ne pas considérer les moyens que je propose comme superflus, & surtout à ne pas les rejetter comme minutieux. Le *tétanos* est si souvent funeste, qu'on ne doit rien négliger pour en prévenir l'invasion.

Après avoir nettoyé la plaie avec de l'eau tiède, je fais toujours les premiers pansemens avec la charpie sèche; j'applique par-dessus un emplâtre (51) assez

(51) Les emplastiques, excepté ceux dans lesquels entre le mercure ou les cantharides, ne font qu'empêcher le contact de l'air, à peu près comme feroit une toile cirée; mais dans cette circonstance, cet avantage est considérable. Les emplastiques reçoivent les sucs des vaisseaux divisés; ils les réfléchissent vers la plaie qu'ils humectent sans cesse; ces sucs réunis forment ce qu'on appelle le pus, qui, comme nous l'avons dit plus haut,

grand pour la couvrir commodément. Je mets enſuite une compreſſe double, plus grande que l'emplâtre, & imbibée dans une infuſion tiède de fleurs de ſureau & de guimauve, afin de diminuer l'irritation de la plaie & des parties voiſines : enfin, j'aſſujettis le tout avec un bandage convenable.

Dans les bleſſures aux bras & aux jambes, qui ſont les plus fréquentes, les malades doivent être couchés ſur un plan horizontal (comme dans celles du corps & de la tête), de manière pourtant que la partie inférieure de l'extrémité bleſſée ſoit un peu plus élevée que la ſupérieure, afin de faciliter le retour du ſang & des eſprits.

Si le ſujet eſt d'un tempérament ſanguin, je fais faire une ou pluſieurs ſaignées ; & avec l'infuſion anodine ci-

---

fait ſeul la cicatrice. C'eſt pourquoi je ne permets preſque jamais qu'on eſſuie les bourgeons qui s'élèvent des plaies, ſi ce n'eſt avec la plus grande circonſpection. *Voyez* pages 209 & ſuivantes des maladies des Nègres.

dessus, on arrose, on humecte l'appareil deux ou trois fois le jour, quelquefois même davantage selon la nature des parties lésées, le degré d'irritation & l'intensité des douleurs.

A moins qu'il ne survienne hémorrhagie, je ne fais jamais lever l'appareil que quarante-huit heures après, avec l'attention d'ôter très-doucement la charpie, & de laisser celle qui tient à la plaie, jusqu'à ce qu'humectée par la suppuration, elle se détache facilement & tombe dans l'appareil lors des pansemens suivans.

Je viens d'observer qu'il ne faut jamais ôter entièrement le pus de dessus les plaies en les essuyant, parce que cette méthode, qui peut causer des accidens, retarde toujours la guérison.

Si la plaie est accompagnée de contusions, que les liqueurs se soient extravasées dans les parties voisines, le meilleur, le plus puissant résolutif, est l'eau chargée de sel marin. Il faut en imbiber des compresses que l'on appliquera &

renouvellera autant de fois qu'il ſera néceſſaire, avec la précaution de ne point déranger l'emplâtre.

On pourra même ſe ſervir d'eau-de-vie, de tafia ou d'arack, en s'abſtenant abſolument d'en mettre ſur la plaie, & en ſe conformant exactement à ce que j'ai recommandé dans mes Obſervations ſur les Maladies des Nègres (page 274).

Après avoir levé le premier appareil, & juſqu'à ce que la ſuppuration ſoit bien établie, on panſe la bleſſure avec des plumaceaux garnis d'un digeſtif, fait avec le jaune d'œuf & l'huile de lis, à laquelle on ſupplée par toute autre huile douce.

Avec ces précautions, on peut, ſans courir aucun riſque, ajouter dans la ſuite à ce digeſtif la térébenthine, & même, ſuivant les circonſtances, l'animer avec la teinture de myrrhe ou d'aloès : enfin, lorſque les chairs s'élèvent trop, on peut ſans crainte les réprimer avec l'alun calciné, le précipité rouge, ou même la pierre infernale ; pour faire une bonne

cicatrice, avec l'attention toutefois de ne jamais employer ces remèdes actifs, à moins que la néceſſité n'en ſoit démontrée.

Lorſque la ſuppuration devient très-abondante, on fait à l'emplâtre avec la pointe des ciſeaux, en écartant ſeulement les fils de la toile, de petites ouvertures de diſtance en diſtance, au travers deſquelles le pus paſſe à meſure qu'il devient ſurabondant; on met enſuite par deſſus une ſeconde compreſſe d'un linge mollet pour en faire l'abſorption.

Par cette pratique ſage & fondée ſur l'expérience, on peut être juſqu'à trois jours ſans ôter la charpie, & l'on évite que le pus ne ſoit reporté par les pores abſorbans dans le torrent de la circulation, où il pourroit cauſer les accidens les plus graves.

Il faut en même temps veiller exactement à tout ce qui ſe paſſe dans le moral comme dans le phyſique; le premier de ces devoirs eſt ſouvent le plus difficile à remplir. Les différens genres de vie que

l'on mène, par-tout ſi diverſifiés, le ſont bien davantage dans les Colonies. La manière de vivre influe à tel point ſur les divers tempéramens, que l'on peut regarder, ſur-tout entre les tropiques, la médecine comme individuelle : auſſi les Médecins qui ont avancé que les maladies ſont ſimples ſous la zone torride, ne peuvent être conſidérés que comme des voyageurs qui n'ont point eu occaſion de pratiquer. Les humeurs tiennent inconteſtablement à la conduite, au régime de vie & à toutes les circonſtances dont nous avons parlé dans nos Ouvrages (*). Quelques exemples rendront cette vérité plus ſenſible.

Tel homme bleſſé eſt d'un tempérament ſanguin & très-pléthorique; ſa nourriture a été ſucculente & abondante. La rigidité de ſes fibres oblige, dans cette circonſtance, de recourir aux moyens déſignés dans mes Obſervations générales,

(*) Et notamment pages 4 & ſuivantes des maladies des Nègres.

sous la dénomination de *Remedia sistentia*. En conséquence, sa boisson sera préparée avec les acides végétaux, ou les semences de melons, de courges, de citrouilles; on emploiera même, suivant les circonstances, les adoucissans tirés des graminées (*).

Celui au contraire qui a été mal nourri, loin d'être pléthorique, a ses humeurs tendantes à l'appauvrissement & à la bouffissure. Pour obtenir chez l'un comme chez l'autre une bonne suppuration, il est quelquefois nécessaire d'ajouter aux boissons calmantes & tempérantes du premier, une ou plusieurs saignées, tandis qu'il faut donner au second quelques alimens légers, & quelquefois même soutenir la débilité de son estomac avec un peu de bon vin.

Il en est qui se sont épuisés & qui ont également besoin d'être soutenus par

(*) *Voyez* pages 213 & suivantes de mes Observations générales.

des alimens légers, tirés du règne végétal, & en quantité proportionnée à leurs forces, & à l'inaction à laquelle ils vont être obligés de ſe ſoumettre.

D'autres ont le ſang infecté, & le plus ſouvent du vice vénérien (52). Dès que

(52) Ce vice eſt très-commun dans toute l'Amérique. J'ai vu à Saint-Dominge, ſur l'habitation Chaſtenoy, un Nègre travaillant à la briqueterie, ſe caſſer un bras en levant, en préſence de M. *Botex*, l'un des Adminiſtrateurs, un moule qui ne peſoit que de trois à quatre livres.

Dans le même temps, ſur l'habitation du Plaa, un Nègre cocher, nommé *Bouqui*, d'une complexion foible, ſe fractura également le bras, en ſoutenant le poids de ſon corps pour deſcendre d'une croiſée très-baſſe d'un rez-de-chauſſée à terre.

Ces deux Nègres n'avoient aucun ſymptôme vénérien apparent, mais ayant eu précédemment pluſieurs affections vénériennes, on leur adminiſtra à chacun vingt frictions mercurielles d'un demi-gros chacune; ils prirent auſſi chaque jour deux grains de panacée mercurielle, ce qui fut ſuffiſant pour détruire le vice vénérien; je remédiai en même temps au relâchement des ſolides avec une ſalade de creſſon à midi, & un gobelet de bon vin à chaque repas. Un mois & demi ſuffit pour leur traitement & leur entière guériſon. Ces deux fractures faites par la ſeule action muſculaire, n'étant point compliquées de plaies, ces Nègres ne furent point couchés

les premiers symptômes du virus se manifestent, il faut leur faire prendre chaque jour deux grains de panacée mercurielle, en prescrivant également le régime qui convient à leurs tempéramens.

C'est d'après les nuances si diversifiées des tempéramens & des humeurs, que, pour être véritablement utile aux jeunes Médecins entre les tropiques, j'ai réuni en un volume, sous le titre d'Observations générales, les principes de médecine applicables à ces climats.

La tension des fibres & leur extrême sensibilité exigent chez quelques sujets, tant pour réprimer les mouvemens désordonnés des nerfs, que pour favoriser le travail de la suppuration, qu'on ait recours aux narcotiques. Six, huit, dix gouttes de laudanum liquide, ou un demi grain & même un grain d'opium, bien préparé, calment sans affoiblir, procurent un sommeil d'autant plus salutaire, qu'en

dans des chambres particulières, quoiqu'il y en eût sur l'une & sur l'autre habitation.

agiſſant ſur l'eſprit vital, il diſſipe les mouvemens ſpaſmodiques & les irritations, qui, dans ces climats plus que par-tout ailleurs, ſe manifeſtent preſque toujours dans les premiers inſtans qui ſuivent les grandes bleſſures, ſur-tout chez les ſujets ardens & irritables.

On n'a point à craindre dans cette circonſtance, comme dans le commencement des maladies aiguës, que ces remèdes fixent l'humeur morbifique; cependant ils pourroient nuire aux ſujets d'un tempérament froid, chez leſquels le mouvement des liqueurs eſt trop ralenti; en un mot, quoique ces remèdes ſoient généralement utiles, ils ne peuvent être employés indifféremment, & il faut convenir que dans ces occaſions diverſes (qu'il importe de bien diſtinguer), on ne peut obtenir de ſuccès qu'en variant les ſecours, & en ſe conduiſant dans leur application, conſéquemment aux vrais principes.

L'air de l'appartement doit être, le plus

qu'il eſt poſſible, tenu au même degré de température; à cet effet, dans les temps de pluies & aux heures où il fait froid, on y entretiendra du feu, que l'homme de l'art chargé du traitement & de la conduite des malades, dirigera de manière à ce que le thermomètre ſoit toujours au terme moyen de la chaleur du lieu où l'on ſe trouve. Dans la majeure partie de l'Iſle Saint-Domingue & de toutes les Antilles, ce terme doit être de vingt à vingt-un & vingt-deux degrés. La même proportion ſera très-aiſée à établir aux Iſles de France & de Bourbon, ainſi que dans tous les autres établiſſemens Européens, tant à la côte de Coromandel, qu'à celle de Malabar, au Bengale, à l'Iſle de Madagaſcar, & dans quelque partie du monde que ce ſoit.

Dans toutes les bleſſures graves, dès que le thermomètre aura monté d'un ou deux degrés, ce qui arrive ordinairement ſur les neuf ou dix heures du matin pendant les grandes chaleurs, on en modérera

modérera les effets, en mettant auprès du lit du malade quelques seaux d'eau sortant du puits, que l'on aura soin de changer de trois en trois heures, & que l'on ôtera lorsque la grande chaleur du jour sera tombée (53).

Pour entretenir le même degré de température, & garantir les grandes blessures des changemens atmosphériques, il est de la plus grande importance de faire bâtir dans chaque hôpital, tant du Roi que des particuliers, une salle en maçonnerie, construite de manière qu'il n'y ait ni portes ni fenêtres du côté des brises régnantes. Ainsi, par exemple, au Cap françois, Isle Saint-Domingue, la brise du large, venant du côté du nord, & celle de terre du côté du sud, les ouvertures indispensables seront pra-

(53) Ce dernier moyen sera également utile dans le traitement de toutes les maladies inflammatoires, de celles, sur-tout, que les Européens éprouvent à leur arrivée dans ces contrées brûlantes, & que j'ai indiquées pages 171 & 172 de mes Observations générales, & pages 289 & 290 des maladies des Nègres.

tiquées à l'eſt & à l'oueſt, afin de renouveler l'air autant de fois qu'il ſera néceſſaire, ſans nuire aux bleſſés (54).

Cette attention de ne jamais placer du côté des briſes régnantes les ouvertures de cette ſalle particulière, doit avoir lieu dans tout établiſſement ſitué entre les tropiques, ſoit *continental*, ſoit Iſle ou preſqu'Iſle. Par exemple, au port de Cayenne, à la côte de l'Iſle & à celle de la Guyanne, juſques par-delà la rivière de Kourou, les briſes venant du côté de la mer, les portes & les fenêtres doivent être placées du côté oppoſé, afin d'éviter les dangereux effets du fort contact de l'air. Il eſt des cas, à la vérité, où les malades privés du rafraîchiſſement de la briſe régnante, courroient des riſques d'un autre genre; mais alors il eſt naturel de parer à cet inconvénient. M. *de*

(54) Cette ſalle ainſi conſtruite eſt également indiſpenſable pour préſerver les femmes en couches, d'accidens, & les nouveau-nés, du *tétanos*, mal de mâchoire.

Chanvallon, de l'embarquement duquel j'ai déjà parlé, nous fournit un exemple de cette exception.

Cet Administrateur, attaqué depuis long temps d'obstructions, à la suite de plusieurs maladies aiguës, fut arrêté à la nouvelle Colonie de la Guyanne, le 25 Décembre 1764, & conduit, trois jours après à l'Isle de Cayenne, où il fut renfermé dans une chambre dont les fenêtres du côté de la mer furent fermées; on ne laissa qu'une seule croisée ouverte du côté opposé, ce qui le privoit entièrement de la brise régnante & du renouvellement de l'air : ce ne fut qu'à la fin d'Avril, 4 mois après, que je fus mandé pour constater son état. Je démontrai l'impossibilité de la guérison de cet Administrateur, s'il n'obtenoit la permission de faire ouvrir une des croisées de son appartement du côté de la mer, avec la liberté de se promener dans son jardin & sur la place publique; ce dernier article lui fut accordé, mais l'ouverture de la croisée

fut refusée. Sans cette consultation, à laquelle se réunirent tous les Chirurgiens de la ville, ce malade seroit infailliblement tombé dans le triste état des scorbutiques, dont j'ai fait le tableau dans mes Observations sur les maladies des Nègres (*), & auroit péri dans cette Colonie (55).

L'appartement que je propose aura au moins une croisée de plus que n'avoit celui de M. *de Chanvallon*. Il est

(*) Pages 94 & suivantes.

(55) Qui croiroit qu'un acte qui a sauvé tant de regrets aux accusateurs & aux accusés; qu'un acte aussi honorable, j'ose le dire, pour le cœur que pour le savoir du Médecin, m'ait cependant suscité des ennemis, qui, après m'avoir fait perdre mon état à l'Isle de France, n'ont pas laissé que de me nuire dans les autres Colonies, quoique je n'aie pas été depuis le Médecin de M. *de Chanvallon*, & que je n'aie même eu aucun rapport avec lui? Cet Ouvrage étant fait principalement pour les jeunes Médecins qui peuvent se trouver en pareil cas, je fais ici l'aveu que ce que j'ai souffert ne peut être mis en parallèle avec les jouissances que la vérité & le succès de ma consultation me font journellement éprouver.

d'ailleurs très-rare que les bleſſures les plus conſidérables, telles que les fractures compliquées de plaies & les amputations, ſoient plus de deux mois à guérir, lorſqu'elles ſont biens conduites, & cet Adminiſtrateur en demeura cinq dans cet appartement.

Enfin, pour diſſiper toute crainte à cet égard, nous rappellerons ici l'uſage où l'on a été long-temps entre les tropiques de tenir renfermés dans une ſalle particulière les malades vénériens pendant tout le temps de leur traitement. L'ignorance avoit été portée à l'Iſle de France, juſqu'à faire maçonner les croiſées, & juſqu'à entretenir jour & nuit un grand feu au milieu de cette ſalle. On ne pénétroit même dans ce cachot, ou plutôt dans cette fournaiſe, que par une double porte, tant on craignoit le renouvellement de l'air.

A mon arrivée dans cet aſyle des malades, lors de la priſe de poſſeſſion de cette Colonie pour le compte du Roi,

je fis ôter la maçonnerie des croisées, aussi contraire aux malades, qu'injurieuse à la mémoire du célèbre *La Bourdonnais* qui les avoit fait pratiquer. Je fis détruire aussi l'espèce de plate forme construite au milieu de cette salle, sur laquelle on entretenoit un feu continuel; & j'eus le bonheur de guerir tous les malades renfermés dans cet affreux séjour (*).

Avant cette époque, on tenoit également renfermés dans ces climats, & particulièrement aux Antilles, les malades attaqués de petites-véroles. Dans plusieurs Colonies on les forçoit même à prendre les tisanes faites avec le gayac, le sassafras, la salsepareille, & autres sudorifiques; aussi, victimes de l'erreur de ces temps, ceux qui étoient attaqués de ces deux genres de maladie périssoient - ils presque tous. Heureusement l'expérience & la physique ont commencé à éclairer la Médecine des Colonies.

(*) *Voyez* pages 152 & suivantes des maladies des Nègres.

Après la léſion des principaux viſcères, des tendons, des aponévroſes, même des amputations, les bleſſures à la ſuite deſquelles on a le plus à craindre le *tétanos*, entre les tropiques, ſont les piquûres de clous & ſur-tout de clous rouillés.

Les pieds ſont de toutes les parties du corps celles qui ſont le plus expoſées à ce dangereux accident (*). Mais ſi, immédiatement après la bleſſure, on a la précaution de faire coucher le malade, & d'appliquer le plus promptement poſſible ſur la plaie un ou deux ravets (56)

(*) Particulièrement chez les Nègres qui vont nu-pieds.

(56) Eſpèce de ſcarabée aſſez ſemblable au hanneton dépouillé des étuis qui recouvrent ſes ailes, mais un peu plus plat & plus mou.

Les ravets ſont très-multipliés en Aſie, en Afrique & en Amérique, car les kakerlaques des Colonies orientales ſont des eſpèces de ravets auſſi puans, & qui ont les mêmes propriétés que les ravets des Antilles.

Dans les mers d'Aſie, les cargaiſons des vaiſſeaux ſont tellement incommodées des ravets, qu'on impoſe quelquefois les Mouſſes juſqu'à cinquante de ces inſectes par jour. Le ravet ronge & détruit tout comme les rats.

écrasés, ou deux plumaceaux imbibés de l'huile de cet insecte; de placer l'extrémité blessée de la manière que je l'ai indiqué (57), afin de garantir le malade de toute espèce d'humidité, on parviendra à éviter le *tétanos*.

Sur toutes les habitations dont le traitement des malades m'a été confié, & où l'on a voulu observer la conduite que je prescris, je n'ai jamais vu le *tétanos* survenir; tandis que j'ai été souvent appelé en consultation pour remédier à ce terrible accident, arrivé chez les uns pour avoir eu l'imprudence de marcher ou de tra-

---

Il lève même l'épiderme des doigts des pieds & des mains de ceux qui s'endorment à découvert.

Le ravet étant ennemi des bonnes odeurs, on évite cet inconvénient en faisant construire son lit en bois de senteur.

Mais on tire de cet insecte destructeur une huile très-épaisse & très-bonne dans les pansemens de toute espèce de plaies & de blessures, & sur-tout des piquûres.

(57) Il est également essentiel dans toutes sortes de plaies & de blessures, sur-tout pendant les quinze premiers jours, de tenir l'extrémité blessée un peu fléchie, afin que les muscles soient dans l'état de relâchement.

vailler après des piquûres ; & chez les autres, pour avoir négligé de tenir les bleſſures couvertes, ou s'être expoſés à l'humidité.

Mais ſans nous tranſporter entre les tropiques, nous avons en Europe des obſervations qui prouvent que dans quelque partie du monde que ce ſoit, ces moyens peuvent être de la plus grande utilité. Entre ces obſervations, une des plus frappantes eſt celle qui ſe trouve dans l'extrait du *prima menſis* de la Faculté de Médecine de Paris, inſéré dans le Journal de Médecine de Juillet 1782.

M. *Desbois* de Rochefort, Médecin de la Charité & du Collège de Ste. Barbe, à Paris, rapporte qu'un Etudiant en philoſophie fut pris, le 10 Mai, d'un *tétanos* violent, dont la ſaignée & les antiſpaſmodiques ne purent arrêter le funeſte effet.

Après avoir rapporté quelques détails ſur les ſymptômes qu'éprouva cet Etudiant, & quelques obſervations ſur

l'état des principaux viscères après sa mort, M. *Desbois* ajoute : « Tout ce qu'on » a pu savoir, c'est que ce jeune homme » étoit vif & sujet à des mouvemens » spasmodiques très-rapides ; qu'il avoit » été sujet autrefois à la masturbation, » & que, quelques jours avant de tom- » ber malade, il s'étoit blessé à la plante » du pied avec un clou ».

M. *Desbois* hésite de rapporter à la piqûre l'irritation nerveuse, le *tétanos* & la mort de son malade. C'est ce qui m'a déterminé à prendre les informations, & à faire les vérifications les plus exactes sur toutes les circonstances de la maladie & de la mort de ce jeune homme.

J'ai appris que M. *le Sourd* (*), étudiant au Collège de Ste. Barbe, rue de Reims, ennuyé de rester dans sa chambre, dix jours après sa blessure, avoit été jouer à la paume, & étoit ren-

(*) François-Emanuel-Thomas le *Sourd*, âgé de vingt & un ans & six mois, décédé le 12 Mai 1782.

tré couvert de ſueur & excédé de fatigues. Les premiers ſymptômes du *tétanos* s'étant manifeſtés 24 heures après, ce cruel accident & ſes ſuites funeſtes ne peuvent être rapportées qu'à la piquûre, & ſurtout à l'imprudence du jeune homme.

Quand on examine anatomiquement la texture de l'aponévroſe plantaire, l'appareil du ſyſtême nerveux, ſource unique de la ſenſibilité, de l'irritabilité & de la correſpondance ſympathique des parties, & que l'on a vu beaucoup de bleſſés, on n'eſt point étonné qu'une irritation locale cauſe ces affreux déſordres.

Si M. *le Sourd*, au lieu de s'excéder de fatigues dans une journée très-chaude, eût reſté dans ſon lit, ou même dans ſa chambre; que ſa plaie eût été panſée convenablement, il eſt plus que probable qu'il eût évité le ſort funeſte dont il fut victime (58).

« (58) Jean-Baptiſte *Molinier*, domeſtique au Col-
» lége de Sainte Barbe, a aſſuré à M. *Oliveaud*, jeune
» Médecin, que, la veille de la mort de M. *le Sourd*,

Il en est ainsi de l'observation faite sur Joseph *Maltere* (*), maçon, âgé de 45 ans, blessé à la plante du pied, en démolissant une vielle boiserie, par

» il l'avoit encore vu jouer à la paume & suer con-
» sidérablement. M. l'Abbé *Planche*, condisciple du
» défunt, en a dit autant; & M. l'Abbé *Deshans*,
» condisciple de l'un & de l'autre, a ajouté qu'il se
» souvient parfaitement que M. *le Sourd* se plaignoit, en
» jouant, d'une grande douleur dans le dos, qui l'empêchoit
» de mouvoir les bras en avant; que le lendemain matin
» on le trouva roide sur le plancher; qu'il resta tout le
» jour dans cet état, & mourut la nuit suivante.
» M. l'Abbé *Deshans* assure aussi que c'est au gros
» orteil & par un os que la blessure a été faite ».

Mais que la plaie ait été faite par un clou ou par un os, qu'elle fût à la plante du pied ou au gros orteil, cela est absolument égal, puisque la lésion de l'aponévrose plantaire & celle de la gaîne des tendons causent les mêmes désordres, & exigent le même traitement avec un absolu repos.

L'ouverture du cadavre a été faite par M. *Peyrilhe*, Professeur aux Ecoles de Chirurgie, qui n'ayant point découvert de cause de mort dans les capacités, l'a rapportée à l'irritation nerveuse produite par la blessure.

(*) Rapportée par M. *le Roux*, page 12 de sa Dissertation sur la rage, qui a remporté le prix de la Société Royale de Médecine de Paris, le 11 Mars 1783.

un clou rouillé qui perça la ſemelle de ſon ſoulier, & entra aſſez avant pour cauſer le *tétanos*, qui le fit périr; accident qu'on eût pu prévenir, ſi la piquûre eût été panſée & le malade tenu convenablement.

Le *tétanos* ſurvient auſſi très-fréquemment après la ligature du cordon des vaiſſeaux ſpermatiques, pratiquée mal-à-propos dans l'opération de la caſtration. M. *le Blanc*, Chirurgien d'Orléans, aſſure avoir oui dire à un Chirurgien-Major d'un grand hôpital, que « de 14 opéra-» tions de caſtration, il lui en étoit mort » 12, & qu'il eſt convenu que ce malheur » avoit pour cauſe la forte ſtriction de la » ligature à laquelle il étoit habitué (*). *Morand* a vu deux fois le même accident ſurvenir par la même cauſe (**).

(*) *Voyez* Œuvre Chirurg. de M. *le Blanc*, Tome premier, page 85.

(**) *Voyez* Opuſc. de Chirurgie, ſeconde Partie, page 173.

Lieutaud, dans de semblables circonstances, a été témoin du même malheur (*). Enfin, le célèbre *Lecat* (**), pendant l'espace de 21 ans, a observé, à l'hôpital de Rouen, une douzaine de malades attaqués du *tétanos*, & il ne s'est pas souvenu d'en avoir vu réchapper un seul.

Ce cruel accident survenant dans un climat aussi tempéré que le nôtre, principalement lorsqu'en faisant les opérations, on ne prend pas les précautions prescrites par la bonne Chirurgie, que ne doit-on pas craindre des mêmes fautes entre les tropiques ?....

Aussi, d'après les principes du célèbre M. *Antoine Petit*, sous lequel j'ai étudié toutes les branches de la médecine, & d'après mon expérience dans les Colonies, me suis-je élevé, dès l'année 1776, contre

(*) Page 293, Tome 11, troisième édition, article Sarcocèle.

(**) Page 13 de sa Dissertation sur la sensibilité des meninges.

la ligature du cordon des vaiſſeaux ſpermatiques ; les accidens les plus funeſtes, le *tétanos* ſur-tout, me l'ayant fait proſcrire de ma pratique, il y a plus de 25 ans.

Je n'ai jamais été dans la néceſſité de dilater par des inciſions les piquûres de clous. Les moyens que je propoſe m'ont toujours ſuffi pour prévenir les douleurs vives, le gonflement & les étranglemens qui font craindre le *tétanos*. Mais lorſque le Médecin a été appelé trop tard, & que, faute d'avoir pris les précautions que j'indique, ces premiers accidens ſe manifeſtent, il faut, à l'inſtant même, & ſans balancer, faire des inciſions ſuffiſantes pour en empêcher les progrès & l'effet, ſur-tout ſi la plaie intéreſſe l'aponévroſe plantaire (*).

La circonſpection que j'ai recommandée à cet égard, ne porte pas

(*) *Voyez* la manière auſſi ſimple que ſûre de pratiquer la caſtration, pages 220 & ſuivantes des maladies des Nègres.

sur les accidens qui succèdent quelquefois aux piquûres faites à d'autres parties tendineuses & aponévrotiques par une lancette, une aiguille, une épine, une arête de poisson, &c. L'observation suivante en est une preuve.

En 1764, à Kourou, chef-lieu de la nouvelle Colonie de Cayenne, un *machoran* du poids de 6 à 7 livres, suspendu à 9 ou 10 pieds de haut, tomba sur la partie moyenne de la cuisse du Nègre pêcheur de M. *de Préfontaine*, Commandant. La longue défense dont ce poisson est armé à la partie postérieure de la tête, pénétra à plus de trois grands *travers de doigt* de profondeur, déchira les tégumens, l'aponévrose du *fascialata* & le grêle antérieur, l'un des extenseurs de la jambe. Le blessé fut sur le champ porté à l'hôpital. Ses douleurs étoient des plus vives, & il éprouvoit de fortes contractions dans les parties léfées. Dès l'instant de cet accident, M. *de Préfontaine* regarda le *tétanos* comme inévitable.

Après

Après avoir mis l'extrémité blessée en situation, je couvris la plaie d'un plumaceau imbibé d'huile de lis. J'appliquai par-dessus un grand cataplasme de mie de pain & de lait. Les portes & les fenêtres closes, je faisois changer ce cataplasme toutes les quatre heures, sans ôter le plumaceau. Ce Nègre étant d'un tempérament sanguin, & d'une forte constitution, je le fis saigner quatre fois dans les 24 heures.

Le pansement & les deux premières saignées faites coup sur coup, n'ayant apporté aucun soulagement, je fis deux incisions (*) longitudinales, chacune de trois *travers de doigt;* l'une à la partie supérieure, & l'autre à la partie inférieure de la blessure. Il faut, dans ce cas, avoir un bistouri droit, plus grand que les bistouris ordinaires, conserver autant qu'il est possible les fibres longitudinales, & couper bien perpendiculairement jus-

(*) *Voyez* page 176 de mes Observations générales.

qu'au fond de la piquûre, de manière que le *fascialata* & l'aponévrose commune des muscles ne fassent aucun étranglement.

Le premier pansement fut fait avec la charpie sèche; & les suivans avec le digestif simple de jaunes d'œufs & d'huile de lis.

Avant d'ôter le cataplasme, mes plumaceaux étoient garnis & prêts à être appliqués; de sorte que, quoique les portes & les fenêtres fussent fermées, la plaie ne restoit pas découverte, à chaque pansement, l'espace de deux secondes.

Par ces moyens, les contractions des muscles & les douleurs vives cessèrent; il ne survint aucun accident; toute espèce de crainte se dissipa; peu-à-peu la plaie se remplit, &, six semaines après sa blessure, le malade fut radicalement guéri.

Pendant les travaux de ce nouvel établissement, situé à une lieue de la mer, depuis le mois de Décembre 1763, jusqu'en Mai 1765, ce Nègre fut, de tous les blessés, le seul menacé du *tétanos*; quoique ce temps comprenne celui de

l'affluence d'une très-grande quantité d'Européens dans cette Colonie naissante, & de l'épidémie affreuse dont nous avons parlé pages 7 & 8 de nos Observations générales.

Le *tétanos* ayant été considéré par quelques Ecrivains (*), comme plus fréquent à Cayenne que dans les autres établissemens de la zone torride, il paroîtra sans doute étonnant que dans de telles circonstances nous n'ayons pas eu un seul blessé, qui ait éprouvé ce cruel accident, & que, pendant ces dix-huit mois, pas un seul enfant n'ait été attaqué du mal de mâchoire (59).

Il en est ainsi de tous les contes qui

(*) *Voyez* pag 883, Tome X, de la Bibliothèque de Médecine de M. *Planque*, imprimée chez la veuve d'Houry en 1770.

(59) Il faut considérer qu'à cette époque ce chef-lieu de la Guyanne Françoise n'avoit presque point de Nègres, & que nous étions tous suffisamment vétus. Parmi les grands maux qui affligèrent la nouvelle Colonie, on peut compter une ophthalmie des plus opiniâtres. *Voyez* pages 251 & 252 des maladies des Nègres.

ont été faits sur cette immense quantité de reptiles & d'animaux venimeux, qui rendent, dit-on, la Guyanne si dangereuse à habiter, tandis qu'avec cette grande quantité de monde, & pendant ce long espace de temps, nous n'avons pas eu à remédier à un seul accident de ce genre.

Mais que n'a-t-on pas dit sur cette partie de la France équinoxiale, & que d'évènemens ces fables ont produits en Europe ! L'observateur judicieux & impartial qui a vu les choses dans leur principe, ne peut que s'indigner de la maladroite imposture de ces voyageurs exhaltés, qui n'ayant apperçu les objets qu'au travers du prisme de leurs passions ou de leurs intérêts, cherchent encore à persuader la réalité des fantômes de leur imagination.

Je n'ai vu qu'une seule fois le *tétanos* survenir dans les inflammations du bas-ventre (*). Le moyen de prévenir cet

(*) A la suite d'un émétique inconsidérément administré. *Voyez* pages 145 & suivantes de cet Ouvrage.

accident en pareille circonſtance, eſt, comme nous l'avons obſervé, de ne s'en pas laiſſer impoſer par des apparences trompeuſes; de ſaiſir, dès les premiers inſtans, le genre de la maladie, & de faire le traitement de l'inflammation vraie.

Il en eſt ainſi du *tétanos accidentel*, que je n'ai également rencontré qu'une fois dans les fièvres putrides pendant le cours de ma pratique; encore la maladie n'avoit-elle pas été connue. Les trois ſaignées qui avoient été faites étoient manifeſtement contre-indiquées; & d'après l'état où je trouvai le malade, lorſque je me chargeai de ſon traitement, je ſuis perſuadé que ce cruel accident ne ſeroit point ſurvenu, ſi au lieu des évacuations ſanguines qui ne ſervirent qu'à favoriſer la putréfaction, on eût adminiſtré dans les premiers jours de la maladie, l'ipécacuanha & les antiputrides qui ſauvèrent la vie au malade (*).

Lorſque j'ai été chargé du traitement

(*) *Voyez* pag. 52 & ſuivantes des maladies des Nègres.

des malades, *in primo ſtatu morbi*, je n'ai point vu le *tétanos* ſurvenir après la ſuppreſſion des grandes ſuppurations des plaies & des ulcères; avantage que je rapporte à l'attention de veiller exactement, pendant quelque temps, à la manière dont les principales fonctions ſe font, ſur-tout celles du bas-ventre.

En tenant le bas-ventre libre, en prévenant la tenſion de l'eſtomac, celle des inteſtins, & leur effort contre le diaphragme, on parvient à maintenir l'action & réaction réciproque entre la tête & ces viſcères. Mais le cerveau & l'eſtomac réagiſſant plus particulièrement l'un ſur l'autre que ſur les autres parties, il faut modérer leur contranitence de manière que ces deux capacités ne conſervent que le degré de tenſion néceſſaire pour le libre exercice de leurs fonctions. Alors leurs mouvemens, loin de troubler l'harmonie générale, ſervent à la maintenir dans le parfait équilibre qui conſtitue la ſanté.

Il faut avoir ſoin, après le traitement, de retenir les ſujets guéris, dans les hôpitaux ou dans leur appartement, pendant dix, quinze & même vingt jours, ſelon le genre de léſion des parties, ſelon que le temps eſt ſerein ou pluvieux, froid ou chaud, ſec ou humide, & que la bleſſure & la ſuppuration ont été plus ou moins conſidérables.

J'ai été ſouvent, il eſt vrai, très-contrarié à cet égard par des Adminiſtrateurs d'habitations, qui regardant ces précautions comme inutiles, faiſoient ſortir les Eſclaves & les envoyoient aux travaux, malgré mes repréſentations : auſſi eſt-il arrivé pluſieurs fois que ces ſortes de plaies ſe ſont rouvertes promptement, & qu'il a fallu un temps conſidérable pour obtenir une ſeconde cicatrice. Mais dans cette circonſtance même, il n'eſt point ſurvenu de *tétanos*.

CHAPITRE VII.

Traitement du Tétanos essentiel.

Aussi-tôt que les premiers symptômes du *tétanos essentiel* se manifestent, il faut coucher le malade dans un appartement situé & disposé de la manière que nous l'avons prescrit, où il soit à l'abri du fort contact de l'air, sur-tout des brises régnantes, & dans lequel on entretiendra la température au terme moyen de la chaleur du lieu.

On s'applique ensuite à reconnoître la cause déterminante de l'irritation nerveuse, afin de la faire cesser.

Si le sujet est pléthorique-sanguin, on fera un nombre de saignées proportionné à son âge & à son tempérament.

Si la pléthore est humorale, que la langue soit chargée, au lieu de saignées on administrera l'ipécacuanha ou l'émé-

tique ſelon les circonſtances, à doſe aſſez forte pour obtenir des vomiſſemens.

Il faut mettre tout en œuvre pour favoriſer la tranſpiration. On y parviendra par des frictions sèches, ſouvent répétées, par des boiſſons chaudes, telles qu'une légère eau de ſureau, la limonade chaude, l'orangeade, la bigarrade, ou l'eau de lentilles.

Pendant les premiers jours de la maladie, je me ſuis bien trouvé dans les intervalles des convulſions, chez les ſujets ſanguins & d'une forte conſtitution, d'ajouter à la ſaignée quelques bains tièdes, au degré de chaleur vingt-cinq ou vingt-ſix therm. de Réaumur. En tempérant, ils diminuent la tenſion, la roideur de la fibre, & calment la violence des convulſions (60).

Mais je m'abſtiens des bains lorſque

(60) Je ne parle ici que du bain tiède, parce que je me ſuis mal trouvé des bains chauds & des bains froids que je n'avois employés que ſur la foi de quelques Ecrivains qui ſe ſont copiés les uns les autres.

la pléthore est humorale. Je me suis mieux trouvé dans cette circonstance de l'éther vitriolique, depuis quinze jusqu'à trente-six gouttes, répété six à sept fois dans les vingt-quatre heures, ainsi que de la liqueur minérale d'*Hoffmann*, dont j'augmente la dose de moitié, parce que ce remède qui n'est qu'un éther affoibli, n'a de propriétés calmantes que celles des particules éthérées qu'il contient.

Dans le premier cas, après l'évacuation sanguine & le premier bain, le malade étant couché & bien enveloppé de couvertures, j'administre l'opium, d'abord à la dose d'un grain, ou dix gouttes de *laudanum liquide* de *Sydenham*, préparé de la manière prescrite dans cet Ouvrage (Chapitre VIII): si les symptômes ne se calment pas sensiblement, on ne doit pas craindre d'augmenter ou de rapprocher les doses de ce remède.

Dans la pléthore humorale, même après l'évacuation des humeurs viciées dans l'estomac & les intestins, si l'éther &

la liqueur minérale d'*Hoffmann* ne diminuent pas les convulſions, on a également recours à l'opium ou au *laudanum liquide*. J'unis même quelquefois alors les antiſpaſmodiques aux narcotiques. J'adminiſtre de deux en deux heures un grain d'opium, deux grains de camphre & quatre grains de muſc, avec l'attention, dans l'un comme dans l'autre cas, d'entretenir toujours la liberté du ventre par des lavemens émolliens.

Mais c'eſt principalement lorſque les convulſions ont pour cauſes des ſenſations trop vives, des paſſions violentes, des méditations profondes, des veilles exceſſives, des études forcées; en un mot, dans tous les cas de léſion particulière, de trouble ou de diſſipation du fluide nerveux, qu'il faut s'empreſſer d'adminiſtrer l'opium ſavoneux ou le *laudanum liquide*, afin de ramener peu à peu le calme dans le cerveau, les nerfs & les eſprits, en diminuant les contractions des

muſcles & les mouvemens déſordonnés de toute la machine.

Dès l'inſtant que les ſymptômes effrayans commencent à ſe diſſiper, le pouls ſe développe, devient plus égal & ſe rapproche de l'état naturel, la peau ſe couvre d'une douce moiteur. Alors je fais prendre depuis dix juſqu'à vingt gouttes d'alkali volatil dans quelques cuillerées de tiſane chaude, &, ſuivant l'effet de ce remède, je le répète plus ou moins. Enfin l'harmonie entre toutes les parties commence à ſe rétablir.

Dans les mêmes vues, on fait ſur les parties attaquées de ſpaſmes, des embrocations d'huiles douces & mucilagineuſes, ſur-tout d'huile de ravets; on les renouvelle toutes les trois heures; on applique auſſi avec ſuccès des veſſies remplies d'eau chaude ſur le creux de l'eſtomac.

Pendant tout ce temps, on ſoutient le malade avec des bouillons de riz.

Il eſt très-rare que le *tétanos eſſentiel*

réſiſte aux moyens curatifs que je viens d'indiquer, ſur-tout lorſque le Médecin a été appelé à temps, qu'il a reconnu la maladie, & qu'il en a fait le traitement.

Mais ſi, malgré tous ces ſecours, la contraction des muſcles releveurs de la mâchoire inférieure, celle des muſcles du goſier & la difficulté d'avaler augmentent; en un mot, ſi les convulſions ſe rapprochent & ſe prolongent, c'en eſt preſque fait du malade. Dans cette affreuſe poſition, l'humanité invite le Médecin à mettre tout en uſage pour cacher au malade l'horreur de ſon état. A cet effet, au lieu d'éloigner ſes viſites, qu'il les rapproche; la ſeule idée d'abandon peut augmenter les accidens & réduire le malheureux au déſeſpoir. Que dans cette occaſion, écoutant ſon cœur & la ſainteté de ſon miniſtère plutôt que ſes eſpérances, il agiſſe ſur le moral autant que ſur le phyſique; qu'il partage ſon temps entre ſes autres malades, de manière à pouvoir coucher aſſez près de celui-ci pour

le secourir pendant la nuit, & sur-tout pour être à portée, à l'instant où la déglutition ne se fait plus, de lui faire prendre de l'opium en lavement. On ne doit pas craindre que de fortes doses de ce remède soient suivies des accidens qu'il produit quelquefois dans d'autres maladies où il est moins instant de l'administrer. La persévérance soutenue dans l'administration des secours, a si souvent rappelé à la vie des malades abandonnés, que le Médecin doit continuer son ministère jusqu'à l'instant de la mort.

Quoiqu'il soit prouvé par l'expérience que le *tétanos essentiel* attaque les hommes de toutes les couleurs & dans tous les pays, je n'ai jamais eu occasion de l'observer chez les Blancs entre les tropiques. Je crois en avoir suffisamment expliqué les raisons. Passons au traitement du *tétanos accidentel*.

CHAPITRE VIII.

Traitement du Tétanos accidentel.

Examen des remèdes conſeillés par Deſportes.

Le Phyſiologiſte, l'Anatomiſte & le Médecin, qui ont de fréquentes occaſions de pratiquer, ſavent que le genre nerveux eſt la ſource & le principe de toutes nos ſenſations.

Sans entrer dans des diſcuſſions & des ſyſtêmes ſur le plus ou le moins de ſenſibilité de nos différentes parties, il ſuffit d'obſerver que la communication univerſelle & réciproque établie entre elles, n'exiſte que par les nerfs, dont les enveloppes partent des membranes du cerveau, ou plutôt ne ſont autre choſe que ces mêmes membranes continuées juſques dans leurs plus petites ramifications; que d'un côté ces membranes forment les toiles & les houpes nerveuſes qui ſont

l'organe du toucher, & de l'autre, entrent dans la compoſition des muſcles; enfin qu'il y a un grand nombre de maladies, même entre les chroniques, qui ont leur ſiège dans les extrémités des nerfs.

De-là, cette prodigieuſe quantité de douleurs ſympathiques, dépendantes du trop ou trop peu d'action des nerfs, différence qui caractériſe néceſſairement deux genres oppoſés d'affections nerveuſes, dont la plupart n'ont point encore été aſſez obſervées. Il en eſt pour la guériſon deſquelles il faut quelquefois agir ſur l'eſprit vital, en excitant ſur les nerfs des mouvemens qui les déſobſtruent. Tels ſont, par exemple, les cas où les Médecins expérimentés adminiſtrent avec prudence & méthode la ciguë, le ſublimé corroſif, &c. tandis que les affections du genre oppoſé, dans leſquelles la tenſion des nerfs exige l'uſage des anodins & des calmans, ſe guériſſent preſque toujours par l'opium, lorſqu'elles ne ſont point accompagnées de fièvres.

D'après

D'après cela, si les moyens que j'ai indiqués pour prévenir le *tétanos accidentel* n'ont pas été suffisans, ou que le Médecin n'ait pas été appelé assez tôt pour les mettre en pratique; que l'on ait négligé de tenir l'appartement au même degré de température; d'entretenir une douce moiteur à la peau par les boissons tièdes, & une augmentation de couvertures; dès l'instant que le plus léger frisson ou le plus petit froid se fait sentir, il faut administrer l'opium ou le laudanum liquide, & en augmenter graduellement la dose, sans attendre que les progrès du mal aient produit la moindre difficulté dans le mouvement musculaire, & que les autres symptômes que nous avons observés en parlant de M. *Leydet* & de Mme. *Riortier* (*), se manifestent.

Le *tétanos, suite de blessures*, est, ainsi que le Docteur *Lind* en fait la remarque, le plus difficile à guérir & le plus

(*) Pages 202 & 206 de cet Ouvrage.

destructeur. Mais, comme les premiers symptômes de l'impression du froid précèdent ordinairement de quatre à cinq jours ceux de l'embarras des muscles du gosier & de la mâchoire inférieure, à cette époque on a encore le temps de diminuer, par l'augmentation graduée de l'opium, la tension de la fibre, ainsi que l'érétisme & les mouvemens spasmodiques. Par ce moyen, au lieu des orages dont on étoit menacé, le sommeil rappelle la moiteur à la peau, & même quelquefois une légère sueur qui maintient le calme dans les esprits, & la souplesse dans toutes les parties.

Mais, pour obtenir ces précieux avantages, il faut être bien sûr de son opium, & pour cet effet l'avoir choisi soi-même. Mes succès, en pareil cas, sont dus en partie à la fidélité & au savoir de M. *de la Planche*, Apothicaire de Paris, qui m'a toujours fourni des remèdes de première qualité. Il est vrai qu'à cet égard

on ne peut pas toujours obtenir ce que l'on desire.

Les faits contenus dans la note suivante prouvent combien cette surveillance est importante (61).

---

(61) On a vu dans cet Ouvrage, qu'immédiatement après la fracture de M. *Leydet*, je fus appelé en consultation. Ma résidence étoit éloignée d'une lieue de ce malade. M. *Raffina*, son Chirurgien & son voisin, s'étoit chargé par un abonnement annuel, suivant l'usage du pays, de lui donner ses soins, ainsi qu'à sa famille & aux Nègres de sa manufacture, & de fournir les médicamens nécessaires.

En conséquence, dès l'apparition des premiers & des plus légers symptômes du *tétanos*, M. *Raffina* administra, comme nous en étions convenus, dix-huit gouttes de *laudanum* liquide de *Sydenham*. Ce remède n'ayant produit aucun effet, on en augmenta de moitié la dose qui n'opéra pas davantage.

Dès ce moment je soupçonnai que l'extraction de l'opium avoit été mal faite. M. *Raffina* ayant envoyé chercher son flacon, je trouvai la liqueur trop peu colorée pour ne pas persister dans mon opinion, & j'offris d'en envoyer prendre chez moi. Mais M. *Raffina* qui passoit les nuits auprès de M. *Leydet*, avoit déja attribué ce non-succès à l'état du malade plutôt qu'à la foible qualité du remède; &, quoique mon offre eût

D'après des expériences multipliées, on a estimé que sept gouttes de lauda-

été faite avec tout le ménagement possible, il parut s'en offenser, & me répondit qu'il alloit à l'instant même à la ville voisine *, où certainement son Apothicaire lui fourniroit du *laudanum* qui vaudroit celui que j'avois apporté de Paris.

Dans cet intervalle on manqua l'instant précieux d'administrer ce remède; les symptômes prirent de l'accroissement & le malade périt.

A l'égard de Madame *Riortier*, dès l'instant que les premiers symptômes du *tétanos* se manifestèrent, je ne manquai pas, d'après ce qui étoit arrivé à M. *Leydet*, d'avertir le Médecin-Chirurgien qui avoit fait l'opération & qui étoit chargé du traitement, de la nécessité de s'assurer de la bonne qualité des remèdes. En conséquence il fit prendre au Cap, chez son Apothicaire de confiance, la plus grande partie des médicamens qui furent administrés.

Cette malade fut saignée plusieurs fois; elle prit aussi plusieurs médecines composées. Je la voyois tous les jours, mais ces évacuations furent toutes déterminées à mon insçu & pendant mon absence; je crus même m'appercevoir que le Médecin ne prenoit mon avis que dans les momens où ses craintes augmentoient, & qu'il agissoit seul lorsqu'il avoit l'espérance de faire cesser les accidens. Mais, comme il n'étoit pas juste de vouloir

* Le Cap, distant d'une petite lieue.

num liquide, préparé comme on vient de le voir dans la note précédente, contiennent un grain d'opium.

---

me faire partager dans l'opinion publique les déſagrémens de la perte de la malade, & me priver de l'honneur de la cure, ſi nous avions le bonheur de la ſauver; mon amour-propre bleſſé, la franchiſe de mon caractère & la dignité de mon état, ne me permirent pas de le diſſimuler au Médecin. Après lui en avoir vainement fait l'obſervation en particulier, je m'en plaignis hautement. Les ſymptômes prirent l'accroiſſement le plus prompt, & la malade périt.

D'après cela je me tins en garde contre tout autre remède que ceux de ma pharmacie. Je découvris même enſuite, que la plupart des médicamens compoſés, tranſportés dans les Colonies par la voie du commerce, étoient vendus à un prix ſi médiocre, qu'il eût été impoſſible de les fournir de bonne qualité. J'ai vu, entre autres, de la liqueur d'*Hoffmann* qui, à la doſe d'une once, ne procuroit aucun effet, parce que, comme je l'ai reconnu au goût, ce n'étoit autre choſe qu'un eſprit-de-vin affoibli & très-légèrement éthéré. Les remèdes bien compoſés étoient ſi rares au Cap, qu'à mon arrivée M. de *la Porte*, Apothicaire du Roi, en me priant de lui céder ceux que j'avois apportés de Paris, eut l'honnêteté de m'obſerver que je ne trouverois pas dans la Colonie de teinture d'opium ſemblable à la mienne (*).

(*) Depuis, M. *Sureau*, Apothicaire très-inſtruit, s'eſt établi au Cap.

Depuis 1776, je me ſers avec beaucoup de ſuccès de l'extrait d'opium, pré-

---

Quoique cette teinture ſe trouve dans le diſpenſaire de la Faculté de Médecine de Paris & dans pluſieurs autres, j'ai regardé comme eſſentiel d'en placer ici la recette.

Laudanum liquide de Sydenham.

Prenez
- Opium très-pur . . . . 2 onces.
- Safran . . . . . 1 once.
- Canelle . . . . . 1 gros.
- Girofle. . . . . 1 gros.
- Vin d'Eſpagne * . . . . 1 livre.

Coupez menu l'opium & le ſafran. Concaſſez le girofle & la canelle. Mettez ces ſubſtances avec le vin d'Eſpagne dans un matras que vous boucherez avec de la veſſie mouillée & aſſujettie avec un fil. Faites digérer ce mélange au ſoleil pendant quinze jours. Au bout de ce temps, paſſez la liqueur avec expreſſion au travers d'une toile. Laiſſez dépoſer; après quoi filtrez au travers du papier gris. Elle ſe conſerve dans des flacons de criſtal bien bouchés.

Cette teinture ainſi préparée, a la denſité d'un ſirop clair & la couleur de nos gros vins foncés, tels que celui de Pontac.

* On prend du vin d'Eſpagne très-liquoreux, parce qu'il n'eſt pas ſuſceptible de s'altérer par la chaleur de la digeſtion, comme les vins ordinaires.

paré à froid, ſuivant le procédé de M. *de la Planche* (62), rapporté dans la note ci deſſous.

D'après mon expérience, j'invite les Médecins d'entre les tropiques, même ceux qui habitent les villes de ces climats, d'avoir à eux, au moins le *laudanum* liquide de *Sydenham*, & l'extrait ſavonneux d'opium, préparés comme on

---

Extrait ſavonneux d'Opium.

(62) Prenez la quantité d'opium très-pur que vous deſirerez. Pilez-la dans un mortier de marbre. Ajoutez peu à peu de l'eau froide juſqu'à ce qu'il ſoit entièrement délayé. Décantez la liqueur chargée de la partie extractive. Verſez encore de l'eau, & décantez juſqu'à ce qu'elle ne prenne plus de couleur. Raſſemblez toutes ces eaux. Filtrez-les à travers le papier Joſeph. Evaporez à la chaleur douce du bain-marie juſqu'à conſiſtance pilulaire. On obſerve pendant l'évaporation qu'il s'élève une odeur vireuſe, & qu'il ſe forme ſur la liqueur une couche graſſe d'un brun très-foncé. Mais ſi l'on filtre la liqueur à deux ou trois repriſes, il ne ſe forme plus de matière graſſe; cet extrait devient inodore, &, ainſi dépouillé de la partie vireuſe, il ne conſerve que ſes vertus calmantes, ſans occaſionner de vertiges, ni aucun autre effet dangereux.

vient de le voir, & de n'en point employer d'autres. Il seroit même à desirer qu'ils fussent présens à l'une & à l'autre de ces préparations. Les succès dans une maladie aussi terrible que le *tétanos* tiennent à une surveillance, à des détails, des peines, des soins continuels qui, loin de rebuter le jeune Médecin véritablement appelé à son état, ne feront qu'exciter son zèle & son courage. Il n'est peut-être point de carrière plus épineuse; mais aussi est-il de plus douce jouissance & de récompense plus honorable que d'arracher à la mort ses victimes?

Si tout est lié, si tout se tient dans notre machine par la fibre nerveuse, que ses rameaux diversement repliés & contournés, s'étendent jusqu'aux extrémités des doigts, ne soyons point surpris que la plus petite léſion des tendons, des nerfs, ou leur irritation cause des convulsions, même celles qui caractérisent le *tétanos*. L'organisation de nos parties & une longue

ſuite d'obſervations juſtifient également la néceſſité de prendre les précautions que nous avons conſeillées dans cet Ouvrage, & principalement d'éviter l'application des ſpiritueux & des ſtimulans ſur toute eſpèce de plaies & de bleſſures.

Il eſt ſurprenant ſans doute que des hommes célèbres, &, de nos jours, M. *Lecat* (*), aient reconnu que ces ſortes d'applications ſont ſuivies des plus vives douleurs ; qu'ils aient cependant continué de les employer dans les panſemens des bleſſures les plus graves ; & qu'une illuſion conſtante les ait portés pendant des ſiècles à en abuſer juſques à appliquer de l'eſprit-de-vin ſur les plaies des membranes du cerveau (**).

Je ne me perſuaderai jamais que cet homme de génie, dont les ouvrages ſont pleins d'idées lumineuſes & profondes,

(*) *Voyez* page 21 de ſa diſſertation ſur la ſenſibilité des meninges, lue à l'Académie des Sciences de Rouen en 1757.

(**) *Ibid.* page 8.

eût laissé cette réforme à faire, s'il eût été moins occupé d'éclairer les autres branches de la Médecine, telles que la Physiologie, l'Anatomie, & particulièrement la Physique qui sert de base & d'appui à toutes les parties de l'art de guérir. Il est vrai que M. *Lecat* a sacrifié un temps précieux à soutenir ses opinions contre celles du trop célèbre M. *Haller* (63).

Les erreurs des grands hommes sont d'autant plus dangereuses & plus difficiles à détruire, qu'elles se répandent à la fois

(63) *Haller* n'a presque point pratiqué la médecine. La majeure partie de ses expériences ont été faites sur des animaux bien portans, tandis que la plupart de celles de M. *Lecat* l'ont été sur des parties blessées, où la sensibilité est si différente, que quelquefois la compression ou l'affaissement interrompant le cours des esprits, jette la partie dans la stupeur & rend le sujet léthargique. Dans d'autres circonstances la maladie développe le sentiment jusqu'à rendre douloureuses les parties mêmes qui sont insensibles dans l'état de santé. Tels sont les tendons, les cartilages & même les os, qui quelquefois deviennent d'une sensibilité extrême à la suite des plaies, des ulcères, &c.

dans toutes les parties de l'univers (64). Le temps ſeul met les hommes & les choſes à leur place. Le bandeau du ſyſtême tombe, & la vérité long-temps obſcurcie, n'en eſt que plus brillante & plus précieuſe.

On a vu que, dès l'année 1757, M. *Lecat* avoit eu occaſion d'obſerver le *tétanos* ſur douze ſujets ſans en avoir guéri aucun (*). Ses ouvrages ne font point mention des moyens qu'il a employés pour combattre cette affreuſe maladie; mais des expériences réitérées dans divers climats nous ont appris que les contractions convulſives des muſcles cédent aux narcotiques & aux antiſpaſmodiques pris intérieurement, & appliqués à l'extérieur, ſur-tout, comme l'a

(64) Les cours de M. *Haller* & de M. *Lecat* étoient ſuivis par des ſujets de toutes les Nations, que la célébrité de ces ſavans Profeſſeurs avoient attirés à Leyde & à Rouen.

(*) Page 14 de ſa Diſſertation ſur la ſenſibilité des meninges.

observé le Docteur *Lind* (*), si ces applications sont faites à la plante des pieds (**).

Pour cet effet :

Prenez un gros de camphre ; réduisez-le en poudre, que vous mêlerez avec trois gros d'opium, & même davantage selon l'âge, la force du sujet & l'intensité des accidens. Etendez-le tout sur deux morceaux de peau de la grandeur de la paume de la main, que vous appliquerez à la plante de chaque pied.

Ce topique a autant de succès dans les irritations nerveuses, que la moutarde pulvérisée, & incorporée avec le levain, en a, également appliquée à la plante des pieds, dans les cas opposés où l'action des nerfs semble être anéantie.

(*) Page 63, II. vol. des Essais sur les maladies des Européens dans les pays chauds.

(**) Dans les cas extrêmes on mêle même la dissolution d'opium avec les digestifs.

Tels ſont, dans la plupart des maladies malignes que les Européens éprouvent ſi fréquemment entre les tropiques, ces inſtans effrayans où le froid des extrémités, la pâleur, l'inſenſibilité, la petiteſſe & la concentration du pouls, l'altération de la phyſionomie, & quelquefois la perte de la connoiſſance ſemblent annoncer au Médecin même la fin du malade.

C'eſt alors que cette application des ſtimulans, ſur les parties les plus éloignées du centre des circulations, concourt ſi puiſſamment, avec les véſicatoires & l'éther vitriolique, à rappeler la chaleur animale & la vie, que la perverſion du fluide nerveux ſembloit avoir éteintes pour toujours.

Il ſeroit dangereux d'employer le *laudanum* dans le *tétanos* qui ſurvient dans les inflammations des viſcères & dans les maladies putrides : dans le premier cas, avant d'avoir fait un nombre de ſaignées proportionné à la nature de

l'inflammation ; & dans le second, avant que l'estomac eût été vidé par l'ipécacuanha, (ou l'émétique selon la circonstance.) C'est sur-tout dans les cas d'engorgement, de disposition inflammatoire, & d'inflammation des membranes du cerveau, qu'il faut être circonspect dans l'usage de ce remède : encore ne doit-on employer que l'extrait d'opium préparé à froid, qui calme sans porter à la tête, & dont nous avons donné la préparation.

Examinons maintenant les moyens employés par *Desportes* dans le traitement du *tétanos ;* & prouvons combien sont dangereuses les prétentions de quelques hommes réunis, qui, sans expérience personnelle dans le sujet qu'ils traitent, n'écrivent que sur la foi d'autrui.

Dans ces circonstances diverses, qui exigent les principes les plus solides & l'expérience la plus consommée, *Des-*

portes (*) ſe borne à rapporter quelques méthodes, tantôt *Nègres*, tantôt Eſpagnoles, & ſouvent auſſi de ſimples oui-dire de Chirurgiens François établis dans les campagnes, &, comme lui, livrés à l'empiriſme.

C'eſt ainſi, par exemple, qu'après avoir dit (**): *On laiſſe le malade ſe débattre dans le bain froid, autant que ſes forces peuvent le permettre*, il ajoute (***): *On préfère le bain de la mer à celui d'eau douce; cette façon a ſouvent réuſſi;* enſuite, *d'autres ſcarifient profondément, ſur-tout dans le ſpaſme qui attaque les parties poſtérieures, depuis la nuque du col juſqu'à l'os ſacrum, tantôt avec un inſtrument preſque rouge, tantôt avec un qui n'eſt pas échauffé. Ils donnent enſuite des lavemens purgatifs, & une forte doſe d'émétique, à*

(*) *Voyez* ſon Hiſtoire des maladies de Saint-Domingue.

(**) *Ibid.* page 161, vol. I.

(***) *Ibid.* page 162.

laquelle ils font succéder, pendant deux à trois jours une forte tisane purgative, les potions cordiales, & la tisane sudorifique.

Plusieurs font saigner copieusement, baigner dans des bains tièdes, frotter avec les émolliens, les huileux, & y joignent les sudorifiques sans purger, faisant seulement précéder deux ou trois lavemens bien purgatifs (*).

Les Espagnols saignent aux quatre membres, lorsqu'il y a une grande pléthore ; ils font vomir trois ou quatre fois ; ils donnent ensuite la thériaque dans du vin ; on fait le lendemain des incisions, depuis la nuque du col jusqu'au gras des jambes, & on frotte de deux en deux heures, nuit & jour, la partie incisée avec du karatas, cuit sous la cendre qu'on pile, & dont on exprime le suc. Si les incisions se cicatrisent, il faut renouveler.

(*) *Ibid.* page 163.

Ensuite

Enſuite (*) *les Nègres font infuſer dans ſix à ſept pintes de jus de citron, des racines de verveine puante & d'herbe à chiques, coupées par morceaux, de chacune une poignée; on en frotte le malade depuis la tête juſqu'aux pieds. A cette friction en ſuccède une autre faite avec une leſſive de cendres, dans laquelle on fait fondre la moitié d'une brique de ſavon, & on ajoute une bouteille de taffia. Après cette ſeconde friction, on en fait une troiſième avec le mélange de graines de palma-chriſti boucannées, c'eſt-à-dire, rôties & pilées dans une ou deux livres de mantaigue* (65) *fondue. Toutes ces frictions ſe font alternativement, de façon que le malade ne reſte point en repos, & que le corps eſt toujours humide. Pour obliger le malade*

(*) Page 165, *Deſportes, ibid.*

(65) Mot qui ſignifie du *ſain-doux*, pris des Eſpagnols à qui l'Iſle de Saint-Domingue entière a d'abord appartenu.

à SOUFFRIR PATIEMMENT *toutes ces frictions, on l'attache à une échelle, & à mesure qu'un membre* (*) *entre en contraction, on le lie dans l'attitude où la violence du mal le met, & on le frotte plus qu'un autre. Lorsque le malade paroît trop fatigué, on le détache & on lui permet de s'asseoir, sans d'ailleurs suspendre les frictions, & dès qu'il est un peu reposé, on le remet sur l'échelle.*

Après avoir rapporté ces moyens, aussi extravagans qu'inhumains, & quelques autres du même genre, Desportes ajoute (**) : *On doit juger, par cet échantillon, de la pratique des Nègres.* Et, comme s'il se repentoit de ces deux mots d'incertitude sur ces *barbaries*, il reprend en disant : *Cette méthode, au reste, m'a paru être bonne pour les spasmes, & l'être d'autant plus, qu'elle s'accorde avec les indications qui convien-*

(*) Page 166, *Desportes, ibid.*

(**) Page 167, *ibid.*

nent; mais, comme elle eſt remplie de variations inutiles & fort embarraſſantes, je l'ai réduite à des opérations plus ſimples; ſauf à chacun de ſuivre celle qu'il jugera à propos.

Ayons encore le courage d'examiner ce que *Deſportes* entend par ſa *méthode réduite*; &, pour cet effet, continuons de le copier mot à mot, afin de mettre le Lecteur en état d'en juger lui-même.

Un Négociant du Cap fut tout-à-coup attaqué d'une violente contraction à la nuque du cou & aux vertébres du dos, & d'un reſſerrement de mâchoire: il prit pendant trois jours une tiſane faite avec une demi-once de ſéné, une demi-livre de caſſe, une poignée de feuilles du petit médicinier & une once de ſel d'epſum; dans le premier verre quatre grains d'émétique, & dans chacun des autres quinze grains de poudre de cornachine, trois heures d'intervalle entre chaque priſe, & du thé avec l'anis pour boiſ-

son. On fit les cataplasmes & embrocations que voici :

Prenez feuilles & tiges de pois puants, de grande sauge, d'apiaba, de franc-bazin, de verveine puante, d'épinards & de calebasse musquée, du manioc fraîchement grugé, & légèrement exprimé, & du tabac en corde coupé par morceaux, de chacun une bonne poignée ; du savon une livre, du sel ammoniac une once. Faites bouillir, fondre, & cuire le tout dans parties égales d'eau & de vin blanc : passez & exprimez cette décoction, dont le marc, après avoir été passé, servira pour un cataplasme qu'on appliquera sur toutes les parties qui paroîtront les plus tendues, & qu'on renouvellera de deux en deux heures ; faisant précéder auparavant de fortes frictions pendant une demi-heure avec la décoction. On terminera par une légère friction faite avec la dissolution de quinze grains d'opium dans un verre de la même décoction.

Au bout de trois jours le mal diminua, de façon qu'on s'en tint aux ſimples embrocations.

Ces deux Ordonnances ſont ſi ſurchargées, que, dans le plus grand nombre des cas, les convulſions étant générales, le malade ſeroit mort avant qu'il eût été poſſible de réunir une ſuffiſante quantité de ces plantes (de propriétés diverſes), pour en faire des cataplaſmes de la grandeur des parties *affectées* de ſpaſmes, & les renouveler toutes les deux heures, comme le preſcrit *Deſportes* (66).

L'abus le plus funeſte de l'une & de l'autre de ces méthodes, eſt de perdre des momens précieux qui devroient être

(66) Toutes ces Ordonnances ſont tellement compliquées, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'avoir exercé la Médecine dans les Colonies, & qu'il ſuffit de le lire pour juger, comme je l'ai démontré, page 221 & ſuivantes, (*Obſervations générales*,) qu'elles ſont impoſſibles à exécuter.

employés à faire des remèdes convenables.

Les tisanes, les cataplasmes & les embrocations employés par les Nègres, ne peuvent convenir dans aucune espèce de *tétanos ;* mais le *séné*, le *petit médicinier*, le *sel d'epsum*, l'*émétique* & la *poudre cornachine*, prescrits par *Desportes* dans des contractions musculaires, assez fortes pour rompre quelquefois les os les plus compactes (*), ne peuvent qu'augmenter ces désordres & hâter la fin de ces malheureux.

Plus l'irritation est grande, & plus il est important d'insister sur les anodins, les adoucissans & les calmans, & d'augmenter la dose de l'opium. C'est, au contraire, alors que *Desportes* a recours aux remèdes les plus violens; voici ses propres expressions : *Quand les malades ne peuvent avaler, il faut les vider par le*

(*) *Voyez* sur ce sujet l'exemple rapporté par *Desportes* lui-même, page 171, II. vol.

ſecours des forts lavemens, faits avec le ſéné, la caſſe, la coloquinte bouillie dans l'eau de mer, & employer quelquefois le vin émétique, car la conſtipation eſt étonnante dans cette maladie (*).

Ce ſont les mêmes ſubſtances que *Deſportes* conſeille d'employer en lavemens dansla colique du Poitou,avec cette différence que dans la circonſtance dont nous parlons, il ne détermine pas leur quantité, ce qui devient encore plus embarraſſant pour le jeune Médecin. Mais ces remèdes violens ſont auſſi contraires à toutes les eſpèces de *tétanos*, qu'à la colique du Poitou ; c'eſt pourquoi je me ſuis élevé contre leur adminiſtration. J'ai même conſeillé de proſcrire de la médecine le vin émétique (**).

Quelques malades attaqués du *tétanos* eſſentiel, aſſez vigoureuſement conſti-

(*) Page 169, II. vol.

(**) On peut voir par quels motifs, pages 230 & ſuivantes de mes Obſervations générales.

tués, comme le Négociant du Cap, cité par *Desportes*, pour avoir résisté au mal & aux remèdes (67) lui en ont tellement imposé, qu'il conseille le même traitement pour toutes les espèces de *tétanos*. C'est ainsi que d'erreurs en erreurs, il est continuellement en contradiction avec lui-même. Une des plus frappantes est d'oublier qu'il a dit formelle, page 158 : *Il* (le spasme) *est également mortel à la suite d'une plaie, du moins je n'ai encore vu personne en réchapper : Vulneri convulsio superveniens lethalis*; & d'avancer ensuite, page 167, en parlant des remèdes des Nègres, malgré leur non-succès : *Cette méthode m'a paru être bonne pour les spasmes, & l'être d'autant plus, qu'elle s'accorde avec les indications qui conviennent.*

Loin de consacrer par l'impression

(67) L'expérience démontre qu'il en seroit guéri un plus grand nombre, s'ils eussent été livrés à eux-mêmes, sans autres secours que ceux de la nature.

ces pratiques dangereuſes, ces monumens d'ignorance, un homme habile, pénétré des devoirs de ſon état, ſe fût empreſſé d'éclairer les Adminiſtrateurs généraux & le Miniſtère public ſur des abus d'une telle importance. Il auroit ſollicité de leur juſtice & de leur humanité une loi par laquelle il eût été défendu aux gens de couleur de traiter le *tétanos*, & de pouſſer leur ignorance groſſière juſqu'à torturer les malades attaqués de *ſpaſmes*, en les attachant ſur des échelles. Eh! qui mieux que le Médecin du Roi peut, dans ces occaſions affligeantes, aller aux ſecours des imaginations foibles & des ignorans! C'eſt ainſi que le Conſeil Souverain du Cap a eu la ſageſſe de rendre un Arrêt, le 16 Mai 1786, qui interdit le magnétiſme aux gens de couleur.

Nous terminerons ce Chapitre par obſerver que dans un cas grave (une fracture compliquée de plaie) M. *Seruſier*, Chirurgien-major de l'hôpital militaire

de Cherbourg, vient tout récemment d'obtenir le plus grand succès, en portant la dose du *Laudanum* liquide de *Sydenham* jusqu'à cent vingt gouttes.

Il est à observer que M. *Seruſier*, pendant son service à l'hôpital de Brest, dans la dernière guerre, a été témoin des succès que M. *Billard*, Chirurgien-major en chef de ce département, a obtenus par l'opium à très-forte dose dans le traitement du *tétanos* survenu tant à la suite des grandes blessures, qu'à la suite des amputations.

CHAPITRE IX.

Moyens de prévenir le Tétanos, mal de mâchoire des nouveau-nés.

D'APRÈS les cauſes auxquelles nous avons rapporté le *tétanos* des nouveau-nés (*), l'on ne ſauroit trop recommander aux propriétaires des Nègres ou à leurs repréſentans, ainſi qu'aux Médecins & Chirurgiens, chargés de veiller à la conſervation de ces infortunés, de viſiter ſcrupuleuſement, tous les huit jours, les Négreſſes groſſes, pour s'aſſurer ſi dans cet intervalle il ne s'eſt point déclaré quelque maladie, ſur-tout du genre des vénériennes, parce qu'il eſt indiſpenſablement néceſſaire d'en faire le traitement pendant la groſſeſſe, afin

(*) *Voyez* le Chapitre III de cet Ouvrage.

d'éviter que les enfans ne viennent au monde dans l'état affreux dont nous avons parlé plus haut (*).

Ici l'humanité & l'intérêt se réunissent pour inviter les propriétaires & leurs représentans à n'occuper les Négresses grosses qu'aux travaux les moins pénibles, sur-tout pendant les derniers temps de leur grossesse, & à les faire passer, dès l'instant que les premières douleurs se déclarent, dans la salle particulière dont nous avons tracé la construction & la distribution (68).

(*) *Voyez* le Chapitre III de cet Ouvrage.

(68) *Voyez* le Chapitre VI de cet Ouvrage. Cette salle peut être partagée par une cloison en deux pieces égales, dans l'une desquelles on placera les lits destinés à recevoir les malades gravement blessés, & ceux pour lesquels on aura à craindre le *tétanos essentiel;* dans l'autre, les lits pour les femmes en couches. Cette distribution sera d'autant plus facile à exécuter, qu'elle n'occasionnera aucune augmentation de dépense, attendu que les blessés & les femmes en couches ont toujours besoin d'un logement séparé.

D'après mon expérience à l'Hôpital du Roi, au Cap,

Si le moment de l'accouchement arrive avant qu'on ait eu le temps de guérir les ſymptômes vénériens, on peut en toute sûreté, dès que la fièvre de lait ſera terminée, reprendre l'uſage de la panacée mercurielle à la doſe de deux grains par jour.

Pendant & après l'accouchement, il

Iſle Saint-Domingue, j'eſtime qu'une ſalle de cinquante lits ſuffira en temps de paix, pour les bleſſés tant de la garniſon de cette ville que des vaiſſeaux du Roi en ſtation. L'étendue de cette ſalle & le nombre de lits néceſſaire dans chacun des établiſſemens Européens, ſitués entre les tropiques, doivent toujours être proportionnés à la quantité des troupes & des vaiſſeaux deſtinés à les conſerver & à les défendre.

Il en eſt ainſi des habitations des particuliers. Par exemple, une ſalle de dix lits ſera ſuffiſante pour une habitation de cent Nègres; de ſeize lits, pour deux cents, &c. Cette proportion eſt relative auſſi à la nature des travaux & des accidens auxquels les hommes ſont expoſés; parce que, plus les maux ſont multipliés, plus les ſecours doivent l'être. On peut voir, note 31, page 236 des maladies des Nègres, les ſuccès que j'ai obtenus en faiſant faire le ſervice des malades en ma préſence, dans les occaſions de ſurcharge exceſſive.

eſtn éceſſaire, autant pour la mère que pour l'enfant, de tenir jour & nuit l'air de l'appartement au même degré de température, & qu'à cet effet le thermomètre ſoit toujours au terme moyen de la chaleur du lieu où l'on ſe trouve, comme nous l'avons obſervé pour les grands bleſſés.

Pour mettre les Propriétaires, Gérans, Economes, ou autres Adminiſtrateurs d'habitation, les Médecins & les Chirurgiens à portée de juger de l'importance de cette obſervation, examinons avec eux quel eſt entre les tropiques le degré de la chaleur naturelle du corps humain. L'expérience démontre qu'elle eſt du trente-unième au trente-troiſième degré, thermom. de *Réaumur*. Elle varie dans l'état de ſanté d'environ trois degrés au-deſſus & trois degrés au-deſſous, ſelon les tempéramens, les diverſes latitudes & la poſition des lieux; mais dans les maladies de ces climats brûlans, la chaleur morbifique élève de cinq,

ſix, ſept & huit degrés la liqueur du thermometre ; je l'ai même obſervée dans les fièvres inflammatoires qu'éprouvent les nouveaux venus d'Europe, au-deſſus du quarante-deuxième degré.

Le libre exercice des fonctions dépend de la régularité du mouvement inteſtin & progreſſif des liqueurs ; la chaleur, par le développement des particules ignées, l'accélère & le précipite ; le froid par ſon aſtriction le ralentit. Dans la circonſtance actuelle, la mère & l'enfant n'ont beſoin que d'une chaleur douce, égale & modérée, pour faciliter la circulation, & rendre leurs humeurs plus *coulantes.*

Le froid & le chaud étant également contraires, il eſt encore eſſentiellement utile que les Médecins, les Chirurgiens, les Propriétaires & les Adminiſtrateurs ſe tranſportent, indépendamment de leurs viſites ordinaires, dans la ſalle des femmes en couches, à des heures où ils ne ſont point attendus, afin de s'aſſurer par

cette surveillance, que la liqueur du thermomètre est maintenue au terme moyen de la chaleur du lieu, qu'ils auront soin de déterminer chaque jour.

Il n'est pas moins important de veiller à ce que l'enfant rende son *méconium*, sur-tout s'il est né de parens mal-sains, avec la face terreuse & la peau desséchée, ce qui n'arrive que trop souvent.

Quoique le lait de la mère, un peu acide dans les premiers jours de l'accouchement, soit ordinairement suffisant pour détacher des intestins cette matière grasse & noirâtre ; il est quelquefois nécessaire, sur-tout si l'enfant a des tranchées, de favoriser cette séparation, en lui faisant prendre tous les jours une demi-cuillerée d'huile de *Palma-Christi*, dont on peut même continuer l'usage jusqu'à ce que les tranchées soient cessées, & que les excrémens aient pris la couleur qu'ils doivent avoir.

Lorsque les tranchées sont opiniâtres, j'administre avec beaucoup de succès au

nouveau-né trois, quatre & cinq gouttes de *laudanum de Sydenham* dans une ou pluſieurs cuillerées du lait de la mère, ayant attention qu'il ſoit tenu bien couvert. Par ces moyens, il ſurvient une douce tranſpiration, & toute eſpèce de crainte ſe diſſipe.

CHAPITRE X.

Traitement du tétanos des enfans.

Lorsqu'on a négligé de prendre les précautions que je viens d'indiquer, ou qu'elles ont été inſuffiſantes, l'enfant fait des difficultés pour prendre le mamelon; ſes cris augmentent, ſes mâchoires ſe ſerrent l'une contre l'autre par la contraction des muſcles, ſur-tout des *crotaphytes* & des *maſſeters*. Bientôt il ne peut plus prendre que quelques gouttes de liquide dans une cuiller. Cependant, comme ces accidens ſe ſuccèdent

graduellement, il faut, avant que les muscles du gosier soient attaqués de spasmes, s'empresser d'augmenter la dose du *laudanum de Sydenham*, ou de l'opium savonneux, préparés de la manière que je l'ai indiqué.

Dès que les difficultés de la déglutition se manifestent, il faut administrer ce remède en lavement, avec l'attention, comme nous l'avons observé, d'augmenter la dose de moitié. On en fait aussi des applications à la plante des pieds de l'enfant, proportionnant toujours, je le répète, la quantité du remède à son âge, à sa force, & à l'intensité des accidens.

Par ces moyens, on peut, dans le plus grand nombre des cas, espérer des succès dans tous les pays du monde. Le fait suivant en est une preuve très-récente.

M. le Breton, Maître en Chirurgie, de qui j'ai déja parlé avec éloge dans cet ouvrage, connoissant depuis long-temps

ma manière de traiter le *tétanos*, vient d'en faire l'application la plus heureuſe, au mois de Février 1787, à Paris, rue de la Tonnellerie, ſur un enfant (*) âgé de neuf ans, attaqué de l'*opiſthotonos*, dans lequel les muſcles extenſeurs de la tête, du cou & du dos étoient contractés d'une telle force, que l'enfant, roide de la tête aux pieds, avoit la tête renverſée en arrière, au point que la glande *Thyroïde* en étoit conſidérablement gonflée, & formoit une eſpèce de goëtre.

M. le Breton dans ce traitement a inſiſté ſur les bains tièdes, qui en relâchant ont procuré quelque ſoulagement à l'enfant. Mais il rapporte avec raiſon ſa guériſon à douze grains d'*opium ſavonneux*, qu'il a adminiſtrés en quatre jours. Il eſt à obſerver que cet enfant, après les trois premiers grains d'*opium*, préparé de la manière que je l'ai indiqué, n'a pas eu plus de ſommeil qu'à

(*) Du Sieur Jazeran.

l'ordinaire; que ce remède a seulement procuré & entretenu une douce moiteur, à la suite de laquelle les muscles se sont relâchés, la tumeur de la gorge s'est dissipée par degrés, & l'enfant a été guéri en quatre jours.

CONCLUSION.

Je ne me suis point arrêté dans cet Ouvrage à relever en détail les erreurs & les méprises des Auteurs qui ont écrit sur le *tétanos*; à démontrer l'insuffisance, l'inutilité ou les dangers d'un grand nombre de remèdes & de moyens employés pour combattre cette maladie, quoique ces moyens & ces remèdes fassent la base de plusieurs Ouvrages modernes. En traitant de chaque espèce de *tétanos* en particulier, des moyens de les guérir, &, ce qui est infiniment plus utile, d'en prévenir l'invasion, j'ai rempli, autant que la nature du sujet a pu me le permettre, la tâche que je m'étois imposée.

Il réſulte de cette multitude d'obſervations qu'un grand nombre de faits m'ont fournies pendant une expérience de plus de trente années,

1°. Que le *tétanos* attaque indiſtinctement dans les quatre parties du monde, les hommes de tout âge, de tout ſexe & de toute couleur.

2°. Qu'il faut diſtinguer deux ſortes de *tétanos*, l'un que j'appelle *eſſentiel*, & l'autre *accidentel.*

3°. Que la cauſe première ou immédiate du *tétanos eſſentiel*, n'eſt autre choſe que le paſſage rapide du chaud au froid, dans les grandes variations atmoſphériques, & la ſuppreſſion de la tranſpiration qu'occaſionne cette impreſſion.

4°. Que le *tétanos accidentel*, auquel cette cauſe eſt commune, reconnoît pour cauſes prédiſpoſantes l'extrême ſenſibilité du genre nerveux, & l'irritation occaſionnée par toute eſpèce de bleſſures, de léſions ou d'opérations de Chirurgie.

5°. Que le *tétanos* des enfans ou *mal de mâchoire*, a, comme le *tétanos essentiel*, pour cause immédiate l'impression subite soit de l'humidité, soit des variations atmosphériques.

6°. Qu'entre tous les moyens de prévenir le *tétano*, le premier est, dans tous les pays du monde, de se prémunir constamment contre les variations subites de l'atmosphère, d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui peut occasionner la suppression de la transpiration, & d'employer au contraire tous les moyens qui peuvent entretenir l'égalité de cette excrétion.

7°. Qu'indépendamment de ces moyens préservatifs, il faut rejeter dans le traitement des plaies & des blessures de tous genres, toute espèce de spiritueux & d'irritans quelconques; s'abstenir, le plus qu'il est possible, de faire usage de l'instrument tranchant, principalement entre les tropiques, & apporter les plus grandes précautions aux blessures, même les

plus légères en apparence, telles que les piquûres aux pieds, &c.

8°. Que les moyens de préſerver les enfans du *tétanos*, *mal de máchoire*, conſiſtent eſſentiellement dans les précautions qu'exige la groſſeſſe des mères & l'accouchement, & dans tous les ſoins que la nature & l'humanité peuvent inſpirer pour mettre les nouveau-nés à couvert de tous les accidens auxquels leurs tendres organes ſont expoſés dès les premiers inſtans de leur naiſſance, & pendant les premiers temps de leur enfance.

9°. Enfin, que le ſeul remède propre à combattre victorieuſement toute eſpèce de *tétanos*, eſt l'opium (69), ſous forme

(69) Ce que nous avons dit de *Deſportes* (Chap. VIII) ſur l'uſage des purgatifs, ſur-tout des *draſtiques*, dans le traitement du *tétanos*, eſt entièrement applicable à quelques modernes, qui continuent de les employer & de leur attribuer les effets de l'opium qu'ils adminiſtrent en même temps; ſans conſidérer que dans cette circonſtance l'opium qu'ils donnent à forte doſe, triomphe

liquide ou solide. La saignée, les vomitifs, les minoratifs, le camphre, le musc, les lavemens, les bains tiédes, les épithêmes, les embrocations d'huiles douces, & particulièrement d'huile de ravets, ne sont que des ressources secondaires & circonstancielles.

Mais, je le répète, quelque bien démontrés que soient les succès de l'opium

---

à-la-fois par ses vertus sédatives & calmantes, de la maladie & de l'effet directement contraire des purgatifs.

Mais s'il est hors de vraisemblance qu'un Médecin instruit tombe dans de pareilles erreurs, que peut-on penser de ceux qui osent les publier ?

Il en est ainsi des frictions mercurielles & de l'opium administrés en même temps. Ces deux remèdes vont si peu ensemble, que les Médecins expérimentés s'interdisent absolument, sur-tout entre les tropiques, l'usage des mercuriels dans le traitement des maladies vénériennes, tant que la fièvre subsiste.

D'après cela, s'il est vrai que quelques malades attaqués de mouvemens spasmodiques, que l'on a pris ou voulu prendre pour le *tétanos*, ont été guéris par l'usage de ces deux remèdes, c'est incontestablement à l'opium que cet avantage doit être attribué.

par un très-grand nombre de cures opérées dans toutes les parties du monde, le Médecin ne ſauroit trop s'aſſurer de la bonne qualité & de la préparation de ce remède, & épier trop attentivement l'inſtant de l'adminiſtrer.

OBSERVATIONS

Sur la ſanté des femmes enceintes entre les tropiques ; leurs maladies aux différentes époques de cet état ; l'accouchement & ſes ſuites ; la naiſſance & la conſervation des enfans nouveau-nés, juſqu'à l'adoleſcence.

CONCEPTION.

PARMI les maux qui enlèvent entre les tropiques les enfans de couleur nouveau-nés, il en eſt peu que ces infortunés ne tiennent de leurs pères & mères. En effet, tous les vices du corps, je dirois preſque auſſi tous les vices de l'ame, ſe tranſmettent, ſe perpétuent par la génération.

La lymphe prolifique prenant ſa ſource

dans le sang, si la masse générale des liqueurs est infectée de quelque levain morbifique, il est impossible que l'esprit vivifiant, qui circule dans les nerfs, n'y participe.

Alors l'embryon, cette production de l'homme dégénéré, est à peine formé, qu'il partage ses vices & expie ses fautes; c'est une victime innocente qui ne se montre que pour disparoître aussitôt, ou pour traîner une existence infirme & languissante.

De-là cette foible constitution que la plupart des enfans apportent en venant au monde; de-là cette disposition à toutes les maladies, aux convulsions, au *tétanos* lui-même qui en moissonne un si grand nombre, principalement dans les climats de la zone torride.

Chefs des nations, arbitres des sociétés, qui, frappés du nombre de ces victimes, cherchez les moyens de rendre aux sources de la réproduction de l'espèce humaine leur pureté originelle,

mettez fin à l'oppreſſion & à la misère d'où naiſſent le découragement & l'aviliſſement ; établiſſez de bonnes loix, de ſages inſtitutions ; favoriſez les lumières, les connoiſſances ; & l'homme devenu vertueux & éclairé trouvera déſormais ſon bonheur à donner le jour à une poſtérité nombreuſe & durable.

Mais il ne ſuffit pas que l'homme & la femme ſoient également ſains ; il faut encore que leurs corps ſoient d'âge, de grandeur, de groſſeur, proportionnés, pour que les fruits de cette union ſoient bien conformés, fortement conſtitués, & capables de réſiſter aux diverſes impreſſions dont la plupart des nouveau-nés ſont ſuſceptibles.

Mais comme cette bonne conſtitution de l'homme doit être préparée dès les premiers inſtans de ſon ſéjour dans le ſein de la mère, fortifiée enſuite & affermie par un bon lait ; nous allons entrer ici, en faveur des jeunes Médecins, des pères de famille & des chefs

d'habitations, dans quelques détails tant ſur les devoirs de la femme enceinte, & ceux des perſonnes qui l'entourent, que ſur les qualités d'une bonne nourrice; ce qui donnera lieu à quelques réflexions ſur la ſageſſe & la prudence qu'exigent les accouchemens & leurs ſuites.

GROSSESSE.

Le ſort de l'embryon étant attaché à celui de la femme, qui en eſt dépoſitaire, il eſt de la dernière importance de prévenir tout ce qui peut agiter trop vivement la femme enceinte, la troubler, la ſaiſir, principalement les grandes paſſions de l'ame, telles que l'envie, la jalouſie, la colère, le déſeſpoir, &c. qui peuvent bouleverſer toutes les facultés de ſon être, & interrompre, en raiſon de leur intenſité, la formation & le développement de l'embryon, ou briſer la chaîne tendre qui les unit l'un à l'autre.

La femme enceinte évitera donc avec soin tout ce qui peut altérer le sang & les esprits. Dans les révolutions subites, les fluides ne cédant point assez promptement à l'impétuosité imprévue des oscillations des fibres, ils s'embarrassent, s'arrêtent quelquefois tout-à-coup, ou bien venant à refluer à grands flots à l'intérieur, ils renversent l'ordre & l'équilibre de l'économie animale (1).

(1) Le célèbre Van Swieten a connu une femme qui, après avoir dormi fort tranquillement pendant que le feu étoit dans son quartier, fut tout-à-coup saisie, en apprenant cette nouvelle, de tremblemens & de défaillances, suivis d'une perte de sang & de l'avortement d'un fœtus de quatre mois.

En 1757, le feu ayant pris dans les magasins du Port de Rochefort, Mme la Marquise de Turpin, fille du Lieutenant-Général qui y commandoit alors, grosse de sept mois & demi, fut tellement affectée de la crainte que tout l'arsenal ne fût incendié, que les douleurs de l'accouchement la prirent & ne cessèrent qu'après qu'elle eut appris que la communication du feu ayant été coupée, il n'y avoit plus à craindre pour le Port. Mais les douleurs revinrent tous les soirs à pareille heure jusqu'au jour de l'accouchement, qui cependant n'en fut pas moins heureux.

Parmi les causes des révolutions qui peuvent ouvrir l'orifice interne de la matrice, ou décoller le *placenta*, les plus fréquentes entre les tropiques sont la *percussion* du ventre, les médecines âcres, & quelquefois les saignées ordonnées sans nécessité, sur-tout chez les femmes d'un tempérament humide & pituiteux. Cette évacuation, loin de remplir, dans cette circonstance, l'objet qu'on se propose, rompt l'équilibre entre les solides & les fluides, & cause l'avortement ou une maladie qui y conduit.

La raison & l'expérience imposent à la femme grosse la loi de ne faire usage que d'alimens sains, propres à développer & étendre sans efforts les organes du fœtus, d'éviter avec le même soin les effets d'une réparation trop fréquente, comme ceux d'une nourriture insuffisante ou rébelle aux puissances de l'estomac.

Pendant la grossesse, les femmes doivent entretenir leur ventre libre, si elles

ne vont pas naturellement une fois le jour à la garde-robe ; afin d'éviter les désordres que les excrémens endurcis & les vents retenus pourroient causer. Pour cet effet, les alimens flatueux & ceux qui fermentent trop, doivent leur être intredits, parce que l'*abdomen* distendu gêneroit leur respiration & presseroit le fœtus (2).

La femme n'est jamais si susceptible des impressions atmosphériques, que lorsqu'elle est enceinte : aussi, pour éviter que la transpiration insensible ne soit arrêtée ou détournée, doit-elle s'exposer le moins qu'il est possible au grand vent & à l'humidité. La matière de cette excrétion se trouvant retenue,

(2) Dans tous les pays de l'Univers, la femme grosse & la nourrice doivent s'abstenir de tout aliment gras, pesant, salé, irritant, visqueux, poivré ou âcre, & surtout de l'usage immodéré des liqueurs fortes, considérées avec raison comme un poison actif pour le fœtus dans la matrice, & les enfans à la mamelle. Le chyle qu'ils reçoivent de ces boissons de *feu*, produit des sucs calcinés qui les rendent languissans, ou les détruisent.

prend

prend bientôt une disposition visqueuse & âcre, qui, resorbée par la voie de la circulation, gâte & infecte toute la masse des humeurs ; influe sur l'embryon, & prépare dès-lors cette complexion valétudinaire que la majeure partie des enfans apportent en naissant, & que l'âge corrige rarement.

Pour favoriser le libre exercice de ses fonctions, le bon état de ses nerfs, en régler & maintenir les mouvemens, la demeure de la femme grosse doit être entretenue dans une grande propreté. En un mot, on doit veiller à son moral & à son physique, afin d'affermir sa santé, & qu'elle puisse amener à maturité le fruit qu'elle porte.

Quelqu'aveugle que nous paroisse l'instinct des animaux, il est, dans cette circonstance, plus pénétrant & plus sûr que notre raison.

Les prérogatives dont jouissent les femelles pendant qu'elles portent, sont le prix de leur continence & les attributs

constans de leur modération & de leur retenue. Il n'en est pas une parmi elles, dont les mouvemens ne soient moins impétueux dans cet état, qu'auparavant. Suivant en tout le vœu de la nature, elles ne se permettent rien qui puisse en altérer ou détruire le dépôt. Ne craignons pas de le répéter, une conduite prudente & ménagée est aussi nécessaire à l'accouchement heureux, que les veilles, la lubricité, les passions ardentes, les exercices violens y sont contraires & pernicieux.

D'un autre côté, il seroit imprudent & dangereux que la femme, devenue enceinte, passât tout-à-coup d'une vie très-active à un état d'inaction. Loin de se livrer à des changemens trop subits, elle doit au contraire être très-circonspecte à cet égard ; & sur ce point, comme sur plusieurs autres, se conformer à la coutume (3) du pays & du lieu

(3) J'entends par coutume, celle que la prudence a

où elle se trouve, au moins jusqu'à ce que le *placenta* ait pris assez de volume pour se soutenir par ses racines. Elle doit également, je le répète, être toujours en garde contre les passions, dont le propre est de renverser l'harmonie de nos fonctions, & dont il est nécessaire de tempérer les excès, ou de diviser le foyer lorsqu'elles sont fortes ou peu variées. Il seroit à desirer que l'ame d'une femme enceinte ne fût jamais affectée qu'agréablement; que chaque jour elle n'éprouvât que des sensations délicieuses; afin que l'esprit nerveux, ce fluide conservateur, mû facilement & modérément, portât ses bons effets dans tous les viscères, & entretînt cette aisance, cette régularité des fonctions, qui constituent la bonne santé.

---

consacré; car les abus, même les plus funestes, passent quelquefois en usage.

Accouchement et ses suites.

Après avoir parlé des dispositions requises entre les pères & les mères, de la conduite & du régime de vie qu'une femme doit observer depuis l'instant qu'elle aura conçu, jusqu'au dernier terme de sa grossesse ; voyons par quelle voie l'enfant, après avoir rompu ses liens, quitte sa prison, s'offre aux regards des hommes, & se trouve dépendant de leur intelligence ou de leur mal-adresse. En vain on aura veillé à la conservation du fœtus pendant la grossesse, si un seul moment d'imprudence peut le faire périr dans l'accouchement, ou disposer son corps à devenir infirme ou difforme.

Celui-là seul qui connoît bien la marche & les loix de la nature dans l'enfantement, sait quand il faut l'aider, & quand on doit lui abandonner ce travail.

C'est à regret que nous nous voyons forcés de dire combien il est rare de

trouver entre les tropiques des Accoucheurs & des Accoucheuſes en état d'exercer cette branche de l'art, ſi eſſentiellement utile. Laſſés de voir ſouffrir, ils cherchent à ſoulager, &, trop ſouvent, des efforts indiſcrets, des erreurs accréditées rendent tel accouchement difficile & laborieux, qui, avec plus de prudence & de capacité, eût été l'accouchement le plus ſimple & le plus conforme au vœu de la nature.

Le premier objet eſſentiel eſt de diſtinguer les vraies douleurs d'avec les fauſſes. Entre les tropiques, la nature ſe ſuffit preſque toujours dans le véritable travail, & elle le conduit ordinairement avec tant de ſuccès, elle ſait ſi bien profiter des inſtans, éloigner les obſtacles, s'arrêter à propos, produire des mouvemens favorables, exciter des douleurs utiles, qu'il eſt preſque toujours imprudent de les provoquer, ſur-tout lorſque l'enfant ſe préſente par la tête. C'eſt principalement dans cette circonſ-

tance, que les efforts prématurés deviennent dangereux & meurtriers. Dans le zones tempérées même, où la fibre est incomparablement plus forte, plus consistante, nous avons des exemples de fœtus arrêtés au col de la matrice, & qu'avec de la patience & de la prudence on a tirés heureusement après cinq ou six jours de travail; tandis que l'accouchement le plus long que j'aie vu entre les tropiques, n'a été que de trente-huit heures.

Voici le fait :

La Négresse nommée *Suzon*, de l'habitation Desglereaux, du quartier Morin, Isle Saint-Domingue, a environ trois pieds de haut, & est affectée d'une gibbosité considérable, qui lui élève le *sternum* presque jusqu'au menton. Cette difformité n'empêcha pas qu'elle ne devînt grosse, en 1779, du fait d'un jeune Nègre, d'une taille de plus de cinq pieds six pouces. Mais, dès le cinquième mois, le volume de la matrice repoussoit tellement le diaphragme, & celui-ci les pou-

mons, que les mouvemens d'inſpiration & d'expiration ſe faiſoient avec une très-grande difficulté. La circulation en étoit gênée, au point que quelquefois l'on ſentoit à peine les battemens du pouls. La ſaignée ne ſoulageoit la malade que pour une quinzaine de jours : de ſorte que je fus obligé de faire faire huit ſaignées à *Suzon* dans les quatre derniers mois de ſa groſſeſſe. Il faut obſerver que cette Négreſſe, ainſi contrefaite, a cependant le baſſin aſſez bien conformé ; mais, en conſidérant le volume exceſſif de ſon ventre, les accidens qu'elle avoit éprouvés dans ſa groſſeſſe, & ſur-tout la grandeur, la force & la vigueur du père de l'enfant, je m'étois perſuadé que l'opération céſarienne étoit indiſpenſable. Tous les eſprits y étoient préparés ; mais quelle fut ma ſurpriſe & ma ſatisfaction, lorſque je vis, comme dans tous les accouchemens naturels, les eaux, par leur effort continuel, s'engager peu à peu avec les enveloppes, en forme de coin, dans

l'orifice de la matrice ; & les contractions successives de ce viscère pousser avec une lenteur sage & graduée la tête de l'enfant, qui, d'une part, prenant la forme oblongue, autant que la consistance de ses os le permettoit, se moula au passage, & de l'autre, écarta avec la même sagesse & la même lenteur les os pubis (4), ainsi que cela se passe chez les femmes.

A mesure que cette heureuse gradation devenoit plus sensible, & que le travail avançoit, la tête de l'enfant, dans toutes les contractions de la matrice, continuant ses mouvemens pour se mouler au passage, s'engageoit peu à peu dans le détroit inférieur du bassin. A peine eus-je manifesté, contre mon pronostic, la flatteuse espérance que sans les secours de l'art, la nature seroit suffisante pour

(4) Les cartilages, qui unissent les os des *îles* au *sacrum*, se prêtent aussi & s'étendent dans l'accouchement; mais moins que le cartilage intermédiaire des os pubis.

rendre *Suzon*, mère d'un enfant vivant, que la joie se répandit sur toutes les physionomies. Ces mots prononcés sans aucune apparence d'inquiétude, ce triomphe prochain des pénibles efforts de *Suzon*, l'assurance qu'ils ne tarderoient pas à la rendre victorieuse, donnèrent, pour ainsi dire, une nouvelle force à son courage; les contractions se rapprochèrent de plus en plus, & elle accoucha heureusement, après trente-huit heures de travail, d'un gros garçon vivant & bien constitué, qu'elle a nourri & élevé.

La situation naturelle de l'enfant dans la matrice est d'un grand avantage sans doute dans cette circonstance; mais si les saignées répétées dans la grossesse & la maladie qui en étoit la suite, n'avoient pas diminué la force musculaire de *Suzon*; que sa fibre eût conservé sa consistance & son action, les parties ne se seroient pas prêtées suffisamment pour permettre la sortie d'un enfant si volumineux & si disproportionné avec sa

mère, quelque favorable qu'eût été sa position.

Pendant tout le temps que j'ai resté à *Kourou*, chef-lieu de la nouvelle Colonie de Cayenne (5), j'ai été chargé de l'Hôpital des femmes, dans lequel il y a toujours eu de trente à quarante femmes grosses. Elles y faisoient leurs couches, ainsi que celles du dehors qui n'avoient pas chez elles les commodités nécessaires. Une de ces femmes, attaquée de dyssenterie depuis quelque temps, & grosse de sept mois, n'avoit encore ressenti aucune douleur de l'enfantement, lorsqu'étant à la garde-robe, ses parties, relâchées par la maladie & le climat, se dilatèrent assez dans une forte épreinte, pour permettre à-la-fois la sortie de l'enfant, du *placenta* & des eaux enveloppées de leurs membranes.

La malade évanouie, ayant à ses pieds

(5) Ce temps comprend l'épidémie, dont nous avons parlé dans cet Ouvrage.

une masse si considérable, sortie tout-à-coup par la vulve, effraya jusqu'aux sages-femmes, *brévetées du Roi*, établies infirmières pour m'aider avec un Aide-Chirurgien, à faire le service de cette salle d'où mon logement n'étoit séparé que par une cloison. Il étoit midi. Je rentrois, venant de faire ma visite des malades du camp; j'appliquai sur le champ des compresses d'oxicrat froid sur tout le bas-ventre, afin de faciliter la contraction & le resserrement de la matrice. La malade revenue aussi-tôt de son évanouissement, ne croyoit pas être accouchée. J'ouvris presqu'au même instant les membranes, qui étoient encore dans toute leur intégrité. Je fis la ligature du cordon; l'enfant étoit vivant, mais il ne vécut qu'onze jours. La mère se rétablit parfaitement.

Après avoir lié le cordon ombilical suivant les règles de l'art, le premier soin de l'Accoucheur est de mettre la main sur le bas-ventre de la femme, pour

s'assurer si la matrice se contracte, ou si elle reste dans l'inertie. Dans le dernier cas, il faut l'agacer, la titiler & même quelquefois appliquer sur le bas-ventre des serviettes imbibées d'oxicrat froid, ce qui est indispensable lorsqu'il survient hémmoragie. *Levret*, dans un cas pareil où le danger étoit imminent, sauva la vie de la malade, en introduisant un morceau de glace dans le vagin. Sans cet heureux expédient, la matrice n'ayant pas pu se contracter, l'accouchée excessivement affoiblie par la perte qu'elle avoit déja faite, auroit péri d'hémorragie dans le moment même, comme il n'arrive que trop souvent, entre les tropiques, lorsqu'on est trop pressé de délivrer.

La matrice étant contractée sur le *placenta*, l'Accoucheur met le cordon autour de deux de ses doigts, & porte ensuite l'*index* & le *medius* de l'autre main sur la racine du *placenta*. Alors en ébranlant cette masse par de petits

mouvemens, il la fait descendre peu à peu dans le fond du vagin.

Si l'on ne prenoit ces précautions, le *placenta* ayant un angle à décrire dans le chemin qu'il a à faire, le cordon ne manqueroit pas de se rompre. Sur toutes les habitations où j'ai été chargé des accouchemens, les Négresses attendoient que le *placenta* fût descendu de lui-même dans le fond du vagin, & ce n'étoit qu'alors qu'il leur étoit permis de délivrer. Lorsque cette attente se prolongeoit trop, l'on m'envoyoit chercher; mais cela est très-rarement arrivé, & c'est en partie à la sagesse de cette méthode qu'a été dû l'avantage qu'il ne soit survenu sur ces habitations aucun accident de ce genre pendant tout le temps que j'ai été chargé de cette partie. Cependant je ne faisois qu'y veiller, excepté dans les cas extraordinaires. Je m'assurois seulement de la partie qui se présentoit, & dans l'espace de près de sept années que j'ai passées à Saint-Do-

mingue, je n'ai pas eté appelé une seule fois pendant la nuit sur les habitations où j'avois établi cette règle.

Allaitement.

L'enfant nouveau-né n'a pas plutôt franchi le détroit qui l'a conduit à la lumière, qu'il fait une inspiration mécanique, produite par la compression que les eaux de *l'amnios* & les os du bassin ont fait éprouver à la charpente élastique de sa poitrine dans la matrice & au passage.

Cette réaction des côtes donne nécessairement lieu à un vide dans le thorax. L'air s'y précipitant par la bouche & par le nez de l'enfant, le fait ordinairement éternuer par son contact sur la membrane pituitaire.

Ce fluide parcourant la trachée-artère & pénétrant aussi-tôt les filières du poumon, ce viscère jusqu'alors immobile & inerte, sort de son engourdissement; ses vaisseaux affaissés se rempliſſent & se

distendent ; ceux qui étoient pleins se dégorgent, portent leur superflu dans d'autres canaux ; tous les organes de la respiration se soulèvent ; il se fait un nouvel ordre de circulations ; le corps tout entier est dans une sorte d'agitation qui ne cesse qu'après que l'air extérieur a pu s'introduire par-tout, & opposer par son élasticité une résistance égale au poids de l'atmosphère.

Les premiers instans de l'homme sont marqués par ses besoins ; la conservation de son être dépend nécessairement du concours de soins (6) divers, analogues à lui, & sans lesquels il ne pourroit se main-

(6) Si, comme l'observent quelques Accoucheurs, & particulièrement M. *Gauthier*, on ne doit pas trop s'attacher en Europe à ôter le *méconium* extérieur qui couvre l'enfant nouveau-né, on doit, entre les tropiques plus que par-tout ailleurs, abandonner en partie le soin de cette séparation à la nature, & considérer cet enduit comme une de ses ressources pour garantir de l'impression de l'air : la propreté & quelques lotions faites avec l'eau tiède, & une douzième partie de vin, seront suffisantes pour détacher le reste de cette crasse qui tombera dans les langes, lorsqu'elle ne sera plus utile.

tenir dans l'existence qu'il a reçue.

Quelques momens après l'accouchement, la matrice étant resserrée, & le suc laiteux ne pouvant plus y pénétrer, il se fait vers les mamelles une révulsion qui dure jusqu'à ce que cette humeur se soit entièrement logée dans ces nouveaux réservoirs, & ait commencé à se filtrer. Cette liqueur est formée pour nourrir l'enfant jusqu'à ce que l'accroissement successif de ses puissances digestives & l'éruption de ses dents, le mettent en état d'user d'une nourriture plus solide.

Le lait est propre à favoriser les développemens de l'enfant, ses fonctions & tout le mécanisme de son être, quand il le tire d'une source saine.

La sortie de cette humeur par le sein débarrasse la mère d'un superflu qui l'exposeroit à des accidens graves, & même à des dangers certains, s'il étoit retenu ou mal détourné. (7).

---

(7) Les différences dans les levains digestifs de l'es-

Le lait acide dans les premiers jours détrempe & détache le reſte du *méconium*, prévient les tranchées, nettoie les premières voies, provoque une douce tranſpiration, diſpoſe le corps de l'enfant à recevoir une nourriture plus conſiſtante; car à meſure que le beſoin de ſe ſubſtanter augmente, & que la néceſſité des premières évacuations ceſſe, cette liqueur perd ſa qualité purgative, devient plus denſe, plus ſubſtantielle, & c'eſt

---

mac, donnent au lait de chaque femme un caractère individuel. Mais les cauſes de la perverſion de cette liqueur, qui rendent la mère & l'enfant débiles & languiſſans, tiennent le plus ſouvent, dans tous les pays du monde, à l'extravagance, à l'abſurdité & à la barbarie des uſages. Delà les avortemens fréquens; les couches laborieuſes, quelquefois l'oblitération des vaiſſeaux des mamelles, d'où ſuit une déviation conſidérable & habituelle de tous les ſues vers la matrice; indiſpoſition familière aux habitantes des villes, ſur-tout à celles d'entre les tropiques, & qui les rend à-la-fois cacochymes, incommodes à leurs maris, inhabiles à la génération, incapables du moins d'en conſerver les fruits, & de remplir par conſéquent la tâche que la nature leur avoit deſtinée.

alors qu'elle a toutes les qualités desirables pour satisfaire à des organes mieux formés. Les couloirs délicats de l'enfant, ses vaisseaux tendres, se ployent, se tournent, se développent, se fortifient à mesure que le lait prend plus de consistance; de sorte que la proportion est toujours établie, à moins que le lait ne subisse quelqu'altération par le dérangement de la santé de la mère; car alors l'enfant perd sa vigueur, le fluide qu'il reçoit par la lactation, porte avec lui le principe des maladies dont la mère est atteinte, au lieu de faire germer dans ses tendres organes la force, la santé, & de favoriser par-là le développement de son être.

Toutes les fois que le lait est vicié, perverti ou corrompu par une cause quelconque, il faut s'empresser de détruire cette cause. Il est indispensable de donner une autre nourrice à l'enfant (8);

(8) Cette nécessité a lieu aussi toutes les fois que la

une nourrice qui ne ſoit ſujette à aucune infirmité habituelle ou périodique, & qui puiſſe détruire par un bon lait les levains morbifiques, corriger l'intempérie du ſang & régénérer en quelque ſorte les humeurs.

Il ſeroit à deſirer que la nourrice ne différât de la mère de l'enfant que dans ſes mauvaiſes qualités, & lui reſſemblât dans toutes les autres; que ſon âge & ſa ſtature fuſſent à peu près les mêmes; &, quoiqu'il y ait des femmes paſſablement bonnes nourrices dès leur dix-huitième année, &d'autres juſqu'à la quarantième, il faut la choiſir de vingt à trente ans, parce que c'eſt à cet âge que le lait eſt dans toute ſa bonté & ſa plus grande abondance.

Mais c'eſt ſur-tout dans les climats de la zone torride, qu'il importe de s'aſſurer qu'une nourrice eſt née de parens

---

mère eſt d'une habitude peu ſucculente, qu'elle eſt languiſſante & maladive.

sains & robustes, & qu'elle n'a eu dans son enfance aucune incommodité suspecte de rachitis, de *scrophule*, d'épilepsie, &c. attendu qu'elle pourroit en avoir les germes en elle, & les communiquer à son nourrisson ; il faut également observer avec le plus grand soin l'état de ses enfans.

La nourrice doit être forte si l'enfant est gros, un peu moins, s'il est délicat, afin qu'il ne s'abreuve pas d'une liqueur trop foible ou trop consistante.

Les fibres d'une bonne nourrice sont solides & souples, sa chair ferme & suffisamment colorée (9) ; elle doit être bien conformée, bien bustée, peu ventrue & sans aucune obstruction ni engorgement. Comme la femme enceinte, il est essentiel

(9) La belle couleur du teint provient du mélange exact, & de la bonne qualité des humeurs. La maladie change la peau, quelle que soit la couleur du sujet ; celle des Nègres devient alors d'un rouge cuivré, comme nous l'avons fait remarquer pag. 116, note 21 des maladies des Nègres.

qu'elle ne ſoit point expoſée à des bruſqueries, à de mauvais traitemens. De quelque ſource que viennent ſes chagrins, leur effet eſt toujours de déranger l'ordre des ſécrétions, de troubler les humeurs & même de les corrompre.

Il faut autant qu'il eſt poſſible que ſa tranſpiration ſoit douce (10), ſes gencives fermes & rouges, ſes dents ſaines, ſon ſouffle pur, ſes lèvres vermeilles; qu'elle ait la vue franche, l'ouie bonne, le ſon de voix agréable; qu'elle ſoit gracieuſe, alerte, enjouée, vive ſans étourderie, prudente ſans être peureuſe. Mais il eſt ſur-tout eſſentiel de trouver en elle deux ſources abondantes d'un lait bien conditionné, provenant des ſuites d'une groſſeſſe heureuſe & d'un bon accouchement, & plus ou moins récent ſuivant l'âge du nourriſſon. Un lait trop conſiſtant ne

(10) Les femmes de couleur ont toujours, du plus au moins, un peu d'odeur.

conviendroit point du tout aux enfans nés avant terme.

On doit regarder le lait comme vicieux, s'il est trop gras, trop gluant, trop clair ou trop coulant; & plus vicieux encore s'il est salé ou âcre, amer ou acide, tirant sur le jaune, &c.

Les vices de cette liqueur sont, à la vérité, souvent impereeptibles aux sens; il est même arrivé que des semences morbifiques ont été transmises avec un lait d'une belle apparence. Néanmoins il y a divers moyens de s'assurer de ses bonnes qualités, qu'on ne doit pas négliger. Il doit être à demi-transparent, un peu bleuâtre, presqu'inodore, amandé au goût & de peu de saveur quand la nourrice est à jeun. Une goutte introduite dans l'œil, ne doit y exciter aucun picotement, aucune sensation douloureuse; posée sur l'ongle, elle doit y rester un peu sans s'évaser, & couler quand on l'incline.

Il est encore d'autres épreuves, comme d'en imbiber un linge blanc sur lequel

on ne doit en appercevoir aucune trace lorſqu'il eſt ſec.

On peut encore en recueillir ſur une aſſiette de faïance bien propre, & voir s'il n'englue pas trop la place où il a été rayé.

Enfin, on peut en tirer dans un verre une certaine quantité, & obſerver s'il ne fait aucune efferveſcence avec les acides ou les alkalis, & ſeulement ſi ces ſels le coagulent, & le diviſent en deux parties, l'une liquide & l'autre plus compacte. Les teintures bleues des végétaux, telles, par exemple, que le ſirop de violettes, ne doivent offrir rien de verd ni de rouge par la préſence de cette liqueur.

On obſerve que le lait qui ſort par expreſſion, avant que le mamelon ait été quelque temps dans la bouche de l'enfant, eſt clair & ſéreux, mais qu'auſſitôt que la chaleur de la ſuccion l'a dilaté, il s'échappe tel qu'il eſt de ſa nature. C'eſt pourquoi, lorſqu'on veut éprouver le lait d'une nourrice, il faut lui faire

dégorger un peu les mamelles par la succion d'une personne adulte.

Les mamelles d'une bonne nourrice étant vidées, doivent se remplir dans l'espace de deux ou trois heures. Elles ne doivent être ni grêles ni flétries, ni trop grosses, ni trop dures, mais pleines & fertiles, un peu en forme de poire & parsemées de veines; le mamelon d'un brun clair doit être bien proportionné & entouré d'une petite aréole un peu monticuleuse, & chacun d'eux perforé de plusieurs petits trous en forme d'arroſoir, pour laisser échapper à-la-fois une plus grande quantité de lait, ou, du moins, pour que cette liqueur soit de plus facile trait quand elle abonde.

La nourriture de la nourrice, comme celle de la femme grosse, doit être saine, suffisante & assez variée pour prévenir le dégoût des alimens trop long-temps continués. Il faut, sur-tout dans les climats chauds, que ces alimens puissent combattre la disposition particulière &

prééminente des humeurs. Par exemple, si l'on y remarquoit une trop grande acidité, la nourrice useroit des viandes de jeunes animaux, de cresson, d'absorbans. Au contraire, lorsque la cause est alkaline, il faut lui opposer les anti-septiques, l'usage des légumes aigrelets, des racines, des herbes tendres, des fruits bien mûrs, & même de la limonade & de la salade.

Mais, en général, les nourrices doivent se nourrir des alimens qu'elles ont coutume de prendre & qu'elles aiment; on doit à cet égard accorder quelque chose à l'habitude & aux usages du pays. Les plus recommandables de ces alimens sont ceux qui contiennent beaucoup de sucs doux, humectans, analogues au chyle, ceux qui sont d'une coction facile & qui tiennent le ventre libre.

Les viandes salées & fumées, toutes celles qui donnent beaucoup de peine à l'estomac, telles que les alimens gras, d'une odeur forte & désagréable, doivent

lui être absolument interdits, parce qu'ils fourniſſent un lait âcre, répugnant & quelquefois dangereux.

Le beſoin de manger ſe répète ſouvent chez les bonnes nourrices, &, de même que les femmes enceintes un peu avancées, elles ne peuvent point du tout, principalement dans les climats de la zone torride, ſupporter l'abſtinence & le jeûne.

Cependant il faut, autant qu'il eſt poſſible, que la réparation n'excède jamais conſidérablement la perte, afin que le corps ſe maintienne dans cet heureux équilibre qui entretient ſes tuyaux libres, ſes reſſorts dégagés & ſes humeurs fluides.

La nourrice a, comme la femme groſſe, beſoin d'exercice à l'air libre, afin de diviſer les ſucs de ſon eſtomac; mais elle doit s'abſtenir de s'échauffer & de s'exténuer par des travaux pénibles (11).

(11) Lorſque les inquiétudes de ſon nourriſſon l'obli-

L'une & l'autre doivent éviter, comme nous l'avons déja fait obſerver, l'uſage des liqueurs fortes qui incendient les eſprits & le ſang, enivrent l'enfant, irritent les nerfs, durciſſent les fibres, conſument les ſucs deſtinés à leur arroſement, à leur accroiſſement, à leur ſoupleſſe.

Cependant, entre les tropiques, il eſt indiſpenſable de ſoutenir par des boiſſons fortifiantes & corroborantes les forces des femmes groſſes & des Nourrices, afin d'entretenir l'action des fibres & de prévenir les maladies de relâchement. Elles peuvent en toute ſûreté uſer pour cet effet de l'eſpèce de punch dont j'ai donné la compoſition dans mes premiers Ouvrages (*).

La nourrice & le nourriſſon doivent

---

gent à paſſer la nuit ſans dormir, elle doit être ſuppléée le lendemain dans ſes travaux domeſtiques, pour lui laiſſer prendre ſon ſommeil ordinaire, & même un peu au-delà.

(*) Page 171, maladies des Nègres. Pages 51 & 52 des maladies des climats chauds.

être éloignés des lieux où l'air est imprégné de vapeurs infectes ou de particules sulfureuses. Leur chambre, ou *case* doit être assez grande, élevée, tenue très-proprement, & sur-tout éloignée, autant qu'il est possible, des mares, des fumiers, &c.

On peut assurer que l'air qu'on respire dans un lieu est bon, lorsque ses habitans, & particulièrement les enfans, jouissent d'une santé constante, qu'il y a peu de mortalités, & qu'on y parvient à un âge avancé.

Pendant la nuit, la nourrice doit se mettre hors du lit toutes les fois qu'elle veut donner à téter, non-seulement à cause du sommeil qui pourroit la surprendre & exposer son nourrisson à être étouffé, mais encore parce que la bouche de l'enfant faisant l'office d'une pompe aspirante, moins l'air sera rare, plus il aura de ressort, & plus il facilitera la succion des mamelles.

La propreté de la nourrice & de la

femme groſſe eſt d'autant plus néceſſaire, que la mal-propreté empêche la tranſpiration, & que cette excrétion ſe portant ſouvent dans le courant du lait, s'y mêle, s'y confond, & en pervertit la qualité.

L'action de la Nourrice ſur l'enfant attaché à ſon ſein, eſt ſi immédiate, que l'une ne peut être malade ſans que l'autre ne s'en reſſente.

Le lait émane du chyle. Le chyle tient ſes qualités des levains de l'eſtomac, qui ſont toujours viciés dès que l'économie animale éprouve le plus petit dérangement. C'eſt un mal de changer légèrement de nourrice; mais il eſt incomparablement plus dangereux de continuer à un enfant le lait d'une femme malade, ſoit de cauſe morale, ſoit de cauſe phyſique. Auſſi eſt-il très-important qu'un homme de l'art, très-inſtruit, viſite de temps-en-temps l'enfant, afin de reconnoître par la nature de ſes déjections la qualité prédominante des humeurs de la nourrice. Chez les enfans bien nour-

ris, elles sont jaunâtres, d'une consistance égale, plus liquides cependant que solides & sans mélange de grumeaux laiteux ; les excrémens blanchâtres, verdâtres & même de couleur brune, indiquent, au moins, des indispositions. Mais on juge aisément qu'un enfant pâtit sur le sein de sa nourrice, par son amaigrissement & la mollesse de ses chairs, par son avidité à tetter, par les matières dures & compactes qu'il rend dans ses couches ; il ne regorge jamais de lait, la joie ne brille point dans ses yeux, le sourire n'embellit point sa bouche, il décline, se fane, se flétrit peu-à-peu, jusqu'à ce qu'enfin il se dessèche & périsse.

Maladies des femmes grosses.

L'homme sain & continent peut seul, je le répète, espérer d'avoir des enfans de constitution assez forte pour résister aux chaleurs de la zone torride. Au contraire, la semence de l'homme sans mœurs, dont le physique est affoibli par

l'abus des plaisirs & l'excès des passions, a perdu ses qualités prolifiques, qui seules la rendoient capable de produire une heureuse fécondation.

Si des maladies aiguës ne moissonnent pas de bonne heure l'homme crapuleux & débauché, la langueur & le dépérissement le conduisent à des affections chroniques, douloureuses, qui l'accompagnent au tombeau.

Mais il n'arrive que trop souvent dans ces climats, qu'avant de terminer sa carrière, il donne lieu à des conceptions irrégulières qui produisent des môles, de faux germes, de malheureux avortons; selon le vice & le degré de perversion de la liqueur séminale. Delà les constitutions foibles, les vices des solides qui se perpétuent de génération en génération, tels que sont, en Asie & dans une grande partie de l'Afrique & de l'Amérique, les *mattocéphales*, & par-tout, la goutte, la phthisie, la pulmonie, &c.

Après de telles conceptions, la cessation des règles, quoique naturelle, cause des douleurs de tête, des insomnies, des digestions pénibles, des fièvres lentes, de violentes douleurs de reins (*), des écoulemens séreux par le vagin, & quelquefois aussi des mouvemens spasmodiques & des convulsions : accidens qui dépravent & pervertissent le suc nourricier destiné à favoriser les développemens de l'embryon; il survient de fréquentes fausses-couches souvent dangereuses, sur-tout lorsque la grossesse est avancée.

Si l'enfant ne meurt pas dans le sein de la mère, il ne subsiste que dans un état de débilité & d'épuisement plus ou moins considérable selon le degré de perversion des sucs qu'il reçoit, perversion que les chaleurs excessives de ces climats augmentent sans cesse. Quelquefois aussi les femmes s'amaigrissent; il

(*) Qui s'étendent jusqu'aux cuisses, & vont se terminer à l'hypogastre.

ne

ne se fait chez elle aucune réparation ; la partie blanche du sang se sépare & s'arrête dans le tissu cellulaire des extrémités, ensuite dans celui de tout le corps, & s'épanche enfin dans les capacités.

On remédie à chacun de ces désordres de différentes manières.

Si les membranes de la matrice sont crispées, tendues & roides, qu'il y ait de la sensibilité à l'hypogastre, on emploie les calmans, les adoucissans, les mucilagineux, & un nombre de saignées proportionné aux forces, au tempérament & à l'intensité de la maladie ; en un mot, comme nous l'avons observé ailleurs (*), on fait usage des *remedia sistentia.*

Au contraire, si les désordres sont produits par le relâchement, il faut augmenter le ton & le ressort des solides, & leur rendre en quelque sorte leur élasticité par les remèdes opposés, que j'ai désignés sous le nom de *remedia mo-*

(*) *Voez* maladies des climats chauds, page 169.

ventia (*). Les plus convenables dans ces dernières circonstances sont l'ipécacuanha à petite dose (12), les préparations scillitiques, & sur-tout l'oximel (13), soutenus par un régime tonique & restaurant, dans lequel on fait entrer la tortue & le bon vin, par-tout où l'on peut se procurer l'un & l'autre.

Dès que l'on craint que les accidens ne soient suivis de l'avortement, il faut sur le champ faire mettre la malade au lit & l'y tenir dans un absolu repos; lui donner du riz pour toute nourriture, même en tisane. La saignée est indispensable dans cette circonstance, mais le

(*) *Voyez* maladies des climats chauds, page 169.

(12) Un grain administré toutes les deux heures suffit ordinairement. On augmente ou on diminue la dose, suivant l'âge & l'effet de ce remède.

(13) Une cuillerée à café de deux en deux heures suffit le plus souvent pour faciliter les sécrétions & excrétions, principalement celles des urines. On doit rapprocher ou éloigner, augmenter ou diminuer la dose suivant ses effets.

nombre doit en être réglé ſuivant les forces & le tempérament de la malade. Il faut auſſi que cette évacuation ſoit faite avec lenteur, parce qu'une émiſſion trop bruſque pourroit cauſer une foibleſſe ſuivie de l'accident qu'on cherche à prévenir.

On doit même s'en abſtenir toutes les fois que l'on craint la déſunion des principes du ſang qui conduiroit à la diſſolution, au lieu de rétablir l'équilibre chez les femmes délicates & d'une foible conſtitution, telles que ſont la plupart de nos Citadines d'entre les tropiques. Cette évacuation augmentant la foibleſſe des muſcles & des ligamens, donneroit lieu aux engorgemens des viſcères & aux obſtructions; on attend alors davantage du régime, des acides unis aux mucilagineux, & ſur-tout du repos.

Dans tous ces cas, c'eſt la cauſe du mal qu'on doit attaquer; ſans cela l'on s'expoſeroit à des récidives mortelles. L'homme qui n'a que les ſens pour guide,

dégénère honteusement, dominé par ses passions, jusqu'à ce qu'enfin il n'ait plus la faculté de les satisfaire; & malheureusement il n'est pas toujours la seule victime de ses désordres. Il transmet avec la vie à sa postérité les causes d'une mort prématurée, & fait détester pendant des siècles sa mémoire aux générations suivantes.

Dans les dérangemens des digestions, la bile séjournant dans les intestins y acquiert de l'âcreté, & produit des cours de ventre de différentes espèces, bilieux ou dyssentériques, selon que les humeurs du sujet sont plus ou moins acrimonieuses. Les femmes dont les solides sont très-relâchés, telles que les valétudinaires & les cacochymes, dont l'estomac est sans ressort & sans activité, y sont principalement sujettes. La chylification dépravée chez les femmes enceintes entre les tropiques, les conduit infailliblement à la cachexie; & si elles ne sont pas traitées d'une manière con-

venable, l'appauvriſſement des liqueurs devenant général, & le relâchement des ſolides exceſſif, elles ſouffrent des inquiétudes dans les bras & les jambes, reſpirent avec difficulté; leur pouls eſt foible, lent, irrégulier; elles ont de fréquentes palpitations; l'épanchement de la ſéroſité dans le tiſſu cellulaire & dans les capacités augmente; les forces vitales & animales diminuent de jour en jour; enfin, elles périſſent.

La femme qui vient d'accoucher entre les tropiques, a beſoin, preſqu'autant que le nouveau-né, d'être garantie des impreſſions du contact de l'air.

Quelques portions du *placenta* ou des membranes reſtées dans la matrice, la fluidité & l'efferveſcence du ſang, donnent quelquefois lieu à une trop grande évacuation de vidanges, à laquelle on remédie par les tempérans & les mucilagineux, tels que les tiſanes faites avec les fleurs & les bourgeons du cotonnier, les ſommités du mapou, acidu-

lées avec le jus de citron ; les crêmes de riz, plus ou moins nourrissantes selon que l'estomac est en état de les soutenir.

Mais la diminution ou la suppression totale des vidanges, étant plus fréquentes, que leur trop grande abondance, peuvent faire éprouver les accidens les plus graves, si la malade n'est pas secourue à temps, & qu'on ne puisse pas parvenir à les rétablir.

Parmi les accidens qui suivent la suppression des lochies, l'engorgement des mamelles est un des plus fréquens entre les tropiques. Il est quelquefois si considérable, que le gonflement & la tension s'étendent jusqu'à la gorge. Alors le pouls est petit, irrégulier, & la respiration tellement gênée, que la malade ne peut se tenir que sur son séant. Dans cette fâcheuse position, l'engorgement ayant pour cause principale la foiblesse & l'inaction des solides, il faut employer

en tiſane les feuilles d'avocatier (*), & ſur-tout l'ipécacuanha à la doſe d'un grain toutes les heures. Cette doſe doit être rapprochée ou éloignée, augmentée ou diminuée, ſelon les circonſtances. On fait auſſi uſage d'éther, à la doſe de vingt-quatre, trente & trente-ſix gouttes.

Mais ſi les accidens ſont cauſés par le froncement & la criſpation des ſolides, ce qui ſe manifeſte par la tenſion & la ſenſibilité de l'hypogaſtre, il faut employer les adouciſſans, les tempérans & les mucilagineux, en boiſſons, en lavemens & en cataplaſmes. Lorſque le pouls eſt dur & ſerré, il faut même recourir à la ſaignée du bras, avec l'attention de déterminer la quantité du ſang & le nombre des évacuations d'après les ſymptômes inflammatoires : toute mépriſe dans une circonſtance ſi délicate peut favoriſer

(*) *Voyez* maladies des climats chauds, page 222, dernier paragraphe.

la putréfaction, augmenter l'intensité des accidens, & faire périr la malade.

Dans toute la zone torride le meilleur résolutif est l'application des feuilles de plama christi sur les mamelles, à moins que le lait coagulé dans les vaisseaux ne se soit endurci ; car alors il est difficile d'éviter les dépôts, dont il faut hâter la maturité par les cataplasmes de mie de pain & de lait. L'un & l'autre de ces moyens doivent être renouvelés au moins toutes les trois heures.

Si la tumeur des mamelles prenoit un caractère squirreux, on administreroit l'extrait de ciguë de la manière que je l'ai prescrit dans le discours qui précède cet ouvrage (*).

Maladies des enfans.

Si l'on considère la disproportion du volume du cerveau des enfans avec le

(*) Page 60, note 18.

reſte de leur corps, la groſſeur de leurs nerfs relativement à ceux des adultes, & la délicateſſe de leur organiſation, on ne ſera pas ſurpris qu'il en périſſe de convulſions un ſi grand nombre entre les tropiques, où les cauſes d'irritation du genre nerveux ſont ſi fréquentes & ſi multipliées.

Il eſt inconteſtable que le défaut des qualités du lait de la nourrice eſt une des principales cauſes de ces convulſions, ainſi que du plus grand nombre des autres maladies qui font périr les enfans du premier âge. C'eſt auſſi ce qui m'a déterminé à entrer dans des détails circonſtanciés à cet égard, d'après leſquels il eſt facile de juger que preſque toutes les indiſpoſitions des enfans à la mamelle dépendent de l'état des humeurs de la nourrice, des alimens dont elle ſe nourrit, enfin de ſon inattention à obſervé un régime de vie prudent, modéré & toujours analogue aux beſoins de ſon nourriſſon.

C'est pourquoi, je le répète, il est si important que la nourrice s'observe, & ne fasse usage que d'alimens propres à réparer ses pertes & à fournir un bon lait, tels que les œufs frais, les farineux, le lait de vache, les légumes, les fruits bien mûrs, la chair tendre & fraîche de jeunes animaux, & autres substances capables de corriger l'âcreté des humeurs.

Ces alimens doux, humectans, lui tiendront le ventre libre, & tourneront au profit de son nourrisson, préviendront ses maladies, & faciliteront sa dentition.

On doit s'abstenir, principalement dans les climats chauds, de faire prendre aux enfans de l'huile d'amandes douces pour appaiser leurs tranchées. C'est un palliatif qui leur affoiblit l'estomac, augmente l'embarras des digestions, & conséquemment les désordres. L'huile de palma-christi, ou le sirop de chicorée sont préférables, parce qu'en évacuant

les humeurs mal digérées, ils rempliſſent ſans inconvénient l'objet qu'on ſe propoſe.

Les enfans ne ſont ordinairement ſujets à ces coliques que pendant les premiers mois. Elles deviennent moins fréquentes à meſure que leur eſtomac ſe fortifie; mais auſſi ils ſont infiniment plus expoſés que dans nos climats au rhume catharreux, eſpèce de coqueluche dans laquelle les narines, la gorge, l'eſtomac & les poumons ſont attaqués en même temps, & preſque toujours de deux manières différentes. Dans l'une (14), la fièvre eſt aſſez forte, le pouls ſerré, l'enfant eſt agité, ſa reſpiration eſt gênée; il y a de l'altération, de l'érétiſme.

Dans l'autre, au contraire, la maladie dépend plus de la congeſtion & de la ſtaſe des fluides que de la criſpation des

(14) Principalement chez les enfans nés de parens ſains & bien conſtitués.

solides (15). La fièvre est à peine marquée; il n'y a point ou presque point de soif; le pouls est lent; l'enfant est plutôt assoupi & engourdi qu'agité, & les quintes de toux beaucoup moins violentes.

Dans le premier cas, ce sont les adoucissans, les tempérans & les mucilagineux qu'il faut employer, d'abord en boissons & en lavemens; ensuite un minoratif fait avec une once de manne fondue à froid dans un verre d'eau, acidulée avec le jus de la moitié d'un citron, que l'on fait prendre dans la matinée à des distances égales. Ces remèdes suffisent ordinairement pour terminer la maladie.

Dans le second, c'est l'émétique qu'il faut administrer à dose assez forte pour faire vomir. Ce dernier cas se rencontre si fréquemment entre les tropiques, & ma méthode y a été suivie d'un tel succès, que sur toutes les habitations où j'ai

(15) Cette seconde espèce de coqueluche attaque plus particulièrement les enfans cacochymes.

été chargé du traitement des malades, j'avois toujours une bouteille d'eau émétisée, dans laquelle on avoit dissous quatre grains d'émétique. Souvent même les chefs de l'habitation administroient ce remède sans m'appeler, & me rendoient compte des effets à ma visite suivante. Dans les cas mixtes, souvent compliqués d'autres maladies, ma présence étant nécessaire, on m'envoyoit chercher sur le champ, sur-tout lorsque les embarras s'étendoient au foie & au mésentère. Alors je donnois la préférence à l'ipécacuanha & à l'oximel scillitique, qui même le plus souvent faisoient la majeure partie du traitement.

L'époque de la dentition varie entre les tropiques encore plus que par-tout ailleurs. Elle est quelquefois très-difficile, & mérite dans ce cas la plus grande circonspection, parce qu'elle donne lieu à des convulsions mortelles, si les enfans ne sont pas secourus à propos.

C'est alors, sur-tout, qu'il est essen-

tiel que la nourrice suive exactement le régime adoucissant que nous venons de prescrire, afin de diminuer la violence du mal & de favoriser l'œuvre de la nature.

Toute la bouche de l'enfant est alors pour ainsi dire en feu. Les gencives excessivement tendues ne peuvent supporter le plus léger attouchement; toutes ces parties ont besoin d'être sans cesse raffraîchies, humectées, tempérées, & pour cet effet, rien ne peut suppléer à un bon lait.

En conséquence, dès les premières inquiétudes de la dentition, non-seulement je fais veiller au choix des alimens de la nourrice, mais encore je conseille de diminuer un peu leur quantité; il est même quelquefois nécessaire d'évacuer la nourrice par un doux minoratif, ou bien, selon l'état de ses humeurs, d'entretenir la liberté du ventre par l'usage d'une tisane (*) faite avec le tamarin frais que

(*) Préparée de la manière que je l'ai indiqué, pages 183 & 184 des maladies des climats chauds.

la nature a placé avec profusion dans toute la zone torride, & qui y est partout excellent & très-agréable au goût.

L'on doit d'autant moins craindre que cette diminution d'alimens n'affoiblisse l'enfant, que les accidens de la dentition, n'ont d'autre cause que la résistance des solides, & que la réplétion ne fait qu'augmenter cette résistance : ce qui prouve combien est blâmable, sur-tout dans cette circonstance, l'usage de gorger les enfans de bouillie ou autres alimens grossiers & indigestes, dans la vue d'appaiser leurs cris.

Cependant, si le régime de la nourrice & les autres secours étoient insuffisans pour calmer les douleurs & diminuer les symptômes, on peut (16) prévenir ou faire cesser les convulsions, en incisant avec un bistouri la gencive dans son milieu & selon la direction de la mâchoire.

(16) Pourvu toutefois qu'on ne soit pas appelé trop tard.

Cette incision est d'autant plus facile à exécuter, que la gencive est alors extrêmement tendue, mince, &, pour ainsi dire, prête à se rompre. Il y a vingt & quelques années que M. *Petit*, Médecin exerçant à Soissons, & qui se trouvoit alors à Paris, ayant ordonné en pareil cas une potion antispasmodique pour un enfant (*) attaqué de convulsions violentes, qui l'avoient déja mis dans un état très-alarmant, je lui observai que les incisions pouvoient, seules, faire cesser les accidens, & qu'il étoit même à craindre que l'enfant ne périt avant que la potion ne fût arrivée. M. *Petit*, ayant adopté mon avis, j'opérai à l'instant même, & à l'insçu du père & de la mère, dont la tendresse alarmée se fût peut-être opposée à cette opération. Les convulsions cessèrent en effet presqu'aussi-tôt que les incisions furent faites. La fièvre fut encore

(*) Dont le père étoit Receveur-général des finances.

très-

très-forte pendant quarante-huit heures; mais enſuite l'enfant alla de mieux en mieux, & ſe rétablit promptement.

J'ai eu ſouvent occaſion depuis, dans pluſieurs de nos colonies, de faire de ſemblables inciſions en pareilles circonſtances, & toujours avec le même ſuccès. J'obſerverai néanmoins que ces inciſions ne doivent pas être pratiquées ſans néceſſité, principalement entre les tropiques (*).

On a vu dans cet ouvrage (**), que les vers ſont dans les climats chauds une des principales cauſes des maladies des enfans, & combien il importe de la prévenir par un choix d'alimens convenables au développement de leurs organes, & même par l'uſage habituel des amers, tels que l'extrait d'aloës diſſous dans des

(*) *Voyez* maladies des climats chauds, pages 246 & ſuivantes.

(**) Pages 20 & ſuivantes.

spiritueux, à des doses proportionnées à la grandeur & à la force de l'enfant.

D'après mes succès à cet égard sur toutes les habitations où ce moyen a été mis en pratique, on ne sauroit trop recommander aux pères de famille & aux administrateurs d'habitations, de faire donner, chaque matin, à tous les enfans, dès le moment qu'ils sont sevrés, une cuillerée à café, ou une cuillerée à bouche, & même selon leur force une cuillerée & demie de la dissolution d'un gros d'aloës dans une pinte de tafia (*).

Les vers sucent le chyle destiné à nourrir l'enfant, le privent de sa propre substance, obstruent les intestins, compriment les parties voisines par leur volume, irritent le canal intestinal, le rongent & le percent même quelquefois.

Ils s'annoncent le plus souvent entre les tropiques, comme nous l'avons ob-

(*) *Voyez* maladies des climats chauds, pages 191 & suivantes.

ſervé (*), par le défaut ou l'excès d'appétit. La langue eſt très-chargée d'un limon ordinairement blanchâtre ; l'enfant a des nauſées, ſon pouls eſt petit, vacillant, ſon ſommeil interrompu ; il a communément les yeux à demi-ouverts ; des ſoubreſauts légers le réveillent ſouvent ; il ſent quelquefois des démangeaiſons aux narines ; le ventre eſt bouffi ; il a des grincemens de dents, quelquefois des palpitations, des évanouiſſemens & des convulſions, des fièvres dont la putridité & la malignité ſont les principaux caractères. Il y a cependant à cet égard des variétés ſingulières ; car, quoique les enfans ſoient incomparablement plus ſujets aux maladies vermineuſes ſous la zone torride, il arrive que pluſieurs enfans & même des adultes, comme nous l'avons obſervé ailleurs, ont beaucoup de vers ſans en être incommodés, tandis que d'autres éprouvent les maux affreux

(*) Page 107, maladies des Nègres.

dont nous venons de parler : aussi, malgré cette différence, doit-on regarder dans ces climats les vers comme une cause principale de maladie, contre laquelle le praticien doit toujours être en garde.

Après avoir évacué les enfans avec une eau émétisée, & quelquefois avec l'extrait de liane purgative ou autres drastiques du pays, broyés & préparés avec du sucre (16), j'insiste sur les préparations aloëtiques ou le quinquina, les martiaux ou la panacée, & je parviens à détruire la disposition des premières voies à la réproduction des vers.

J'invite les parens qui habitent des lieux bas, sur-tout les citadins, à envoyer leurs enfans dans les campagnes situées à mi-côte ; l'air & l'exercice contribuent singulièrement à les rétablir, à dissiper la grosseur du ventre, & à empêcher qu'ils ne tombent en chartre.

(*) De la manière que je l'ai prescrit page 110 des maladies des Nègres ; & pages 176 & 177 des maladies des climats chauds.

Je recommande également, lorsque les enfans ont des éruptions, de ne les point panser avec des desficatifs ou des répercussifs, qui les font périr, ou les jettent dans des maux de langueur; les croûtes laiteuses demandent aussi des ménagemens particuliers.

Mon objet, dans ce chapitre, n'étant que de parler des maladies produites par le *méconium* & le mauvais lait, des accidens de la dentition & des vers, je ne traiterai point des autres maladies des enfans, qui jusqu'à l'adolescence tiennent rarement à d'autres causes qu'à celles que je viens de détailler.

RAPPROCHEMENT

Des vices & des abus des Hôpitaux d'entre les tropiques, ainſi que des moyens d'y remédier.

Les hôpitaux d'entre les tropiques ont preſque tous été conſtruits à la hâte. Preſſés par les beſoins du moment, les Adminiſtrateurs n'ont pu porter leurs vues ſur l'avenir, & ont négligé juſqu'au ſoin de fixer le ſervice intérieur de ces aſyles qui n'ont encore tiré aucun avantage des progrès que nous avons faits dans les ſciences phyſiques, & ſont reſtés mal ſitués, mal aërés, loin des eaux courantes, ſans vues d'utilité dans leur diſtribution, ſans ordre, ſans tenue, preſque tous livrés à l'entrepriſe & à tous les maux qui en ſont la *ſuite* (*).

(*) *Voyez* maladies des climats chauds, pages 6 & ſui-

Parmi les cauſes de la mortalité conſtante des ſoldats & des matelots entre les tropiques, la mauvaiſe qualité des eaux & l'air infect & corrompu des hôpitaux, tiennent ſans doute le premier rang. Mais il en eſt une infinité d'autres non moins actives, telles que le manque d'alimens convenables à leur état, ſur-tout de légumes, de fruits, &c; l'uſage d'alimens contraires (**), l'emploi de médicamens falſifiés, altérés ou corrompus, le défaut de linge, &c. &c. & la cupidité, ſource unique de tous ces déſordres, ne s'en tient pas là; plus avide encore, elle économiſe ſur le nombre des Infirmiers, ſur celui des Apothicaires, des Aides-Chirurgiens, malgré les réclamations continuelles des Officiers de ſanté contre des abus ſi funeſtes (*). De-là ces exemples affreux de mourans reſtés dans leur ordure des

---

vantes, 32 & ſuivantes, 31 & ſuivantes, 79 & ſuivantes.

(*) *Ibid.* page 48.

(**) *Ibid.* page 37.

vingt-quatre heures entières (*), ces scènes aviliſſantes pour l'humanité, qui doivent faire proſcrire à jamais des Colonies l'adminiſtration des hôpitaux par entrepriſe (1).

Chargé par les Adminiſtrateurs d'une de nos principales Colonies, de viſiter 700 malades à l'hôpital du Roi, pendant les chaleurs exceſſives du mois de Juin 1777, je me déterminai à commencer, chaque jour, ma viſite dès trois heures du matin, afin que les malades dont l'état exigeoit des purgatifs, puſſent les prendre & en éprouver les effets avant la grande chaleur qui leur eſt ſi contraire. Il n'y avoit ni Apothicaire ni Chirurgien pour m'aider dans mes viſites, & exécuter

(*) *Voyez* maladies des climats chauds, page 38.

(1) *Ibid.* pages 38 & 39. L'exemple affreux des puits creuſés dans la cour d'un des Hôpitaux du Cap. Et, pour avoir une idée juſte des dangereux effets des eaux de mauvaiſe qualité dans toutes les parties de l'Univers, on peut lire les pages 40 & ſuivantes du même Ouvrage.

enſuite mes ordonnances ; un des Entrepreneurs rempliſſoit ſeul les fonctions des ſous-ordres. J'avois beſoin d'une lumière pour examiner l'état de chaque malade ; cet Entrepreneur avoit également beſoin d'être éclairé pour écrire les ordonnances que je lui dictois, ce qui rendoit deux lumières indiſpenſables pour ma viſite ; cependant il n'y en avoit qu'une : le Médecin dont je faiſois le ſervice, avoit eu la foibleſſe de n'en pas demander une ſeconde, ce qui favoriſoit des vues de cupidité les plus répréhenſibles. Non-ſeulement ce défaut de lumière prolongeoit mes viſités de plus d'une heure, mais encore il privoit les derniers malades viſités des ſecours dont ils avoient le plus preſſant beſoin. Malgré des motifs ſi puiſſans pour tout autre que pour un Entrepreneur, je fus pluſieurs jours à attendre l'effet de ma demande, & vraiſemblablement elle ne m'eût point été accordée, ſi j'e n'avois pas menacé d'en

écrire aux Administrateurs-Généraux & au Ministre même.

Par ce refus d'une simple bougie, on peut juger de quel œil les Entrepreneurs envisageoient l'ordonnance par laquelle je prescrivois, contre l'usage, le vin & les œufs à ceux des soldats & des matelots malades, bouffis & cachexiques, qui avoient un besoin pressant d'être soutenus, dès leur entrée à l'hôpital, pour ne pas devenir hydropiques (*).

Il m'étoit affreux sans doute, dans un pays & dans un temps où il ne manquoit ni sujets pour faire le service de l'hôpital, ni alimens convenables à l'état des malades, de voir que mes ordonnances restoient sans exécution. L'humanité seule a pu me donner les forces nécessaires pour remplir les fonctions d'un tel ministère, au milieu de tant de contrariétés.

(*) *Voyez* maladies des climats chauds, pag. 34 & 35.

En vain diſois-je, chaque jour, aux Entrepreneurs : vous avez ſept cents malades ; vous retirez des uns 24 liv. par jour, & 6 liv. 15 ſ. des autres (*). L'ordonnance du Roi & l'humanité exigent un Apothicaire pour cinquante malades, un Aide-Chirurgien pour dix Officiers, & un pour vingt-cinq ſoldats ou matelots; un Infirmier pour deux Officiers, & un pour vingt-cinq malades bleſſés ou vénériens. Mais, comme mes ordonnances ſont peu chargées & de facile exécution, ayez, Meſſieurs, au moins un Apothicaire pour deux cents malades, un Aide-Chirurgien pour cent fébricitans, &c. bien dirigés & bien conduits, ce petit nombre ſera ſuffiſant pour le ſervice, & vous ſauverez, au moins, les deux tiers des malades que vous enterrez. (*).

(*) Maladies des climats chauds, page 56.

(**) *Voyez* page 98 de cet Ouvrage les moyens que j'ai employés à Cayenne pour prévenir de pareils déſordres.

Ce que je proposois n'étoit pas une de ces spéculations chimériques que les gens à projets présentent le plus souvent aux hommes en place & à ceux qui sont chargés de grandes entreprises. J'avois exécuté la même opération dans les hôpitaux du Roi, à l'Isle de France, en 1767, dans des circonstances que la division & la mésintelligence des Administrateurs-Généraux & de leurs représentans rendoient infiniment délicates, sur-tout à l'époque de la rétrocession de ces Colonies au Roi. Tous les genres de maladies étoient mêlés & confondus; les fébricitans, les blessés, les vénériens, les scorbutiques, les galeux, les dartreux, étoient placés pêle-mêle dans ces hospices (*).

Tant d'intérêts divers & particuliers concouroient à entretenir cet affreux chaos, qu'il me parut d'abord impossible d'y substituer l'ordre prescrit par l'art &

(*) Maladies des climats chauds, page 54.

l'humanité. Les difficultés ſe multiplioient ſous mes pas. La première de toutes étoit la réduction indiſpenſable des trois quarts, au moins, du prix de chaque journée de malade, qui coûtoit à la Compagnie des Indes juſqu'à 6 livres 4 ſous 6 deniers (2); réduction qui ôtoit à des hommes puiſſans l'occaſion de faire des fortunes énormes, comme cela s'étoit pratiqué depuis l'établiſſement de la Colonie. Mais je ne fus point effrayé de la multitude des oppoſans, appuyé de la juſtice & de la prééminence du Gouverneur Général (M. *Dumas*) qui deſiroit vivement que les hôpitaux ceſſaſſent d'être un ſéjour d'épouvante & d'horreur, qu'ils devinſſent, dans les Colonies où il commandoit, des aſyles dignes de l'humanité; & que, pour cet effet, ils fuſſent établis ſur le même pied qu'il les avoit vus à Québec,

(2) Cela eſt conſtaté par un très-grand nombre d'écrits, & notamment par la lettre de M. *Dumas* au Miniſtre, ſur ſon adminiſtration, datée du 16 Juillet 1769.

où, par le désintéressement des Dames Religieuses (*) & le zèle des Officiers de santé (**), la journée du malade ne coûtoit pas plus cher que dans les hôpitaux bien administrés d'Europe.

Le Gouverneur Général convoqua à l'hôpital une assemblée des principaux Administrateurs, dans laquelle, malgré la contradiction du parti qui lui étoit opposé, il fut décidé & arrêté que, le jour même de la prise de possession de l'hôpital au compte du Roi, conformément à mon plan, chaque malade seroit placé dans la salle spécialement destinée au genre de sa maladie; que tous les sous-ordres, Elèves-Chirurgiens & Apothicaires faisant le service, seroient conservés & continueroient leur exercice sous l'administration Royale. Les ennemis du bien public se bornèrent dans cette circonstance à faire donner secrètement à ces

(*) Maladies des climats chauds, pag. 55 & suivantes.

(**) Du nombre desquels j'étois.

ſous-ordres leur démiſſion ; & afin de faire échouer mon plan d'ordre intérieur, ils attendirent, pour l'exécution de leurs deſſeins, la veille du jour deſtiné à les mettre en fonctions ſous cette nouvelle forme d'adminiſtration.

Mais la certitude que des ſujets ſans principes, habitués à une routine aveugle, commettroient, chaque jour, malgré ma ſurveillance, des impéritie, me fit conſidérer leur démiſſion comme un bien ; & dès ce moment, je me fis autoriſer à aller à bord des vaiſſeaux, choiſir parmi les jeunes pilotins qui avoient fait quelques études, ceux qui voudroient embraſſer l'état de Chirurgien. Il s'en trouva pluſieurs, deux entre autres, MM. *Maurin*, qui avoient déja ſervi, quelques mois, en cette qualité dans les hôpitaux du Port de l'Orient. Il me fut également permis de choiſir quelques jeunes Soldats-Chirurgiens que je diſciplinai, & qui devinrent des ſujets capables de bien remplir les places qu'ils occupoient & la

besogne qui leur étoit confiée. L'un d'entre eux est devenu depuis & est encore aujourd'hui Chirurgien-Major en chef de ces mêmes hôpitaux. Dans les premiers jours, je préparai moi-même tous les appareils & pansai tous les blessés ; de sorte que ma journée se trouvoit tellement remplie, que je fus obligé de prendre mes repas à l'hôpital, d'y coucher, & de n'en pas sortir pendant tout le temps que dura ce pénible travail.

Mais, par le rapprochement des malades & des secours, le service devint si facile, que quinze jours d'exercice furent suffisans pour rendre les Elèves des sujets utiles : si bien qu'au lieu d'une matinée entière, cinq quarts d'heure le matin & demi-heure le soir suffirent au Chirurgien-Major pour faire faire en sa présence le pansement de tous les blessés. Les malades soulagés & promptement guéris bénirent le nouvel ordre établi, & la mortalité se trouva réduite au sixième de ce qu'elle étoit auparavant.

Ces

Ces ſuccès auſſi ſatisfaiſans qu'ils étoient frappans, avoient été préparés d'avance par la ſage prévoyance du Gouverneur-Général qui avoit envoyé une des flûtes du Roi (la Garonne) chercher des bœufs à Madagaſcar. L'aller, le chargement & le retour de cette flûte ayant été faits en vingt-ſept jours (3), les bœufs qu'elle apporta arrivèrent dans le meilleur état, & bons à être envoyés auſſitôt à la boucherie.

Pendant que la ſeule flûte la Garonne répandoit à bas prix l'abondance des bœufs dans la Colonie, un autre bâtiment étoit employé à faire des voyages à l'Iſle Rodrigue, & apportoit plus de tortues

(3) Ce que les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes ne faiſoient qu'en cinq, ſix, ſept & huit mois, parce qu'indépendamment des bœufs, ils traitoient en même temps des Nègres pour leur compte. Il ſuffit de citer l'expédition du navire le Comte de Provence de 74 canons, lequel apporta 350 bœufs étiques, qui périrent à l'arrivée; & qui, à la vérité, avoit auſſi apporté juſqu'à 1500 Nègres en contrebande.

que les hôpitaux n'en pouvoient conſommer.

Par ces moyens & les ſecours de la Maiſon de Santé que j'établis d'une manière convenable (*), à la Grande Rivière, nos convaleſcens, ſur-tout les ſcorbutiques, ſe rétablirent avec une telle promptitude, que les Adminiſtrateurs mêmes qui s'étoient le plus oppoſés à ce nouveau régime, m'en faiſoient compliment en public (4). Le ſoldat promptement rendu à ſon ſervice, le matelot à bord de ſon vaiſſeau, & ſur-tout une diminution des cinq ſixièmes dans les mortalités, forçoient le parti des oppoſans au ſilence, lors même qu'ils étoient obligés de parler de ces objets.

Avant ſon départ d'Europe, le Gouverneur-Général avoit bien compté que

---

(*) *Voyez* maladies des climats chauds, page 78.

(4) Il eſt vrai que dans le cabinet ils écrivoient le contraire au Miniſtre & à leurs fauteurs & complices à Paris.

l'hôpital ſeroit rétrocédé au Roi, & adminiſtré par économie, comme l'avoient été ſous ſes yeux les hôpitaux du Canada, & que conformément aux ordres de Sa Majeſté, la Compagnie feroit en même temps la ceſſion des nègres & négreſſes affectés au ſervice des malades, au blanchiſſage du linge, &c. Mais cet Adminiſtrateur ſavoit que les femmes, par leur patience & leur zèle charitable, ſont ſeules capables des détails toujours renaiſſans que la propreté & la ſalubrité des hôpitaux néceſſitent. En conſéquence, il fit auprès des Sœurs de Saint Lazare les démarches néceſſaires pour les déterminer à ſe charger du ſervice des malades dans les hôpitaux de l'Iſle de France où il alloit commander. Mais ſon collègue (M. *P***) qui n'avoit pas les mêmes vues, parvint, par des inſinuations perfides ſur le compte de ce Gouverneur, adroitement répandues par des émiſſaires ſecrets, à éloigner les Religieuſes de cette

réſolution, quoiqu'elles fuſſent déja rendues au port de l'Orient (5).

Dans la néceſſité de ſuppléer les Sœurs de Saint Lazare, le Général tint la main à ce que les aſſemblées des Adminiſtrateurs & Officiers de ſanté de l'hôpital fuſſent tenues exactement chaque mois, ſuivant le vœu de l'Ordonnance de 1747.

Dans ma viſite d'Inſpecteur Général des hôpitaux de la Colonie (6), j'avois obſervé

---

(5) Leurs chambres à bord étoient déja diſpoſées; mais elles refuſèrent de s'embarquer, parce qu'on les avoit perſuadées que le Général n'auroit pas pour elles les égards dus à des êtres qui ſe dévouent au bien de l'humanité: calomnie démontrée par l'eſtime & la conſidération diſtinguée que les Dames Hoſpitalières du Canada ont conſervées pour ces Officiers.

(6) Pour être à-la-fois utile aux malades & à la caiſſe du Roi, il ne ſuffit pas que l'homme, à qui les fonctions d'Inſpecteur-Général ſont confiées, ſe ſoit diſtingué dans la pratique de Médecine. S'il n'a pas exercé, un certain nombre d'années, dans les hôpitaux; s'il n'en a pas étudié avec ſoin tous les détails; s'il ne connoît point les abus multipliés dont ils ſont ſuſceptibles, il ſera toujours

que la femme du Chirurgien-Major du grand Port, lequel en étoit en même

---

hors d'état, quelle que ſoit ſa vigilance, d'écarter ou de prévenir les funeſtes effets de la cupidité.

Il eſt également indiſpenſable que l'Inſpecteur-Général connoiſſe particulièrement les Colonies, leurs productions, leurs reſſources en tous genres, pour être en état de corriger ou ſimplifier les formules de chaque hôpital. La plus petite erreur de cette eſpèce pouvant faire périr un grand nombre d'hommes, on ne peut ſans inhumanité ſe diſpenſer d'ouvrir les yeux ſur un objet ſi important. Cette ſurcharge exceſſive, ces complications funeſtes des Ordonnances, n'en impoſent que trop ſouvent à la multitude, & quelquefois auſſi malheureuſement aux hommes en place, à ceux même qui les preſcrivent ou qui les ſuivent, du nombre deſquels ſont tous les ſujets des Colonies qui ont pris *Deſportes* pour modèle.

Cette connoiſſance eſt encore de néceſſité abſolue à l'Inſpecteur-Général, pour déterminer l'eſpèce & la quantité des médicamens que l'on doit faire paſſer d'Europe dans ces poſſeſſions éloignées, & empêcher que l'on ne continue d'y envoyer à grands frais les productions mêmes dont leur propre ſol abonde. Je ne citerai que l'aloës ſuccotrin, qui, pris chez le Fourniſſeur, coûte au Roi 6 l. la livre, & qu'on envoie à l'Iſle-de-France, tandis que cette Colonie pourroit s'en pourvoir au Cap-de-bonne-Eſpérance, à 12 ou 15 ſ. la livre, argent de France, ſi elle n'en produiſoit pas elle-même une très-grande quantité. Eh! n'eſt-il pas honteux que l'Apothi-

temps Directeur, entretenoit un tel ordre, une telle propreté, & une si grande éco-

---

caire du Roi de chaque Hôpital ne se donne pas la peine de faire au moins l'extrait nécessaire pour la consommation du pays? Cependant, les Nègres de la Pharmacie appartenant au Roi, rien ne seroit plus facile que cette extraction, & alors cet extrait ne reviendroit à Sa Majesté qu'à 2 ou 3 s. la livre (c'est-à-dire, le prix du bois).

Mais les abus de ce genre ont été poussés jusqu'à envoyer d'Europe les préparations les plus susceptibles de se décomposer par la fermentation, telles que les sirops & les électuaires. Si je n'avois pas été chargé pendant quelque temps de régler en France ces sortes de demandes, je n'aurois jamais cru qu'elles eussent été portées jusqu'à y comprendre les préparations dans lesquelles entrent la rose & l'œillet, après avoir vu les haies des grands chemins de l'Isle-de-France plantées de ces mêmes rosiers, & l'œillet plus multiplié dans cette Colonie qu'en aucun pays du monde; convaincu d'ailleurs par ma propre expérience, qu'à l'Isle-de-France, comme par-tout, ce cordial peut être parfaitement remplacé par tout autre. (*Voyez* Observations générales sur les maladies des climats chauds, pag. 149 & suivantes, & 191 & 192.)

Pendant tout le temps que j'ai resté à l'Isle-de-France, la nécessité des demandes des médicamens n'a jamais été constatée par un procès-verbal des Officiers de santé. Les mémoires n'ont jamais été signés que par M. l'Intendant & un Apothicaire. Ce renversement d'ordre, cette in-

nomie dans cet hoſpice, que dès la première aſſemblée qui ſuivit la priſe de poſſeſſion, je crus ne pouvoir mieux faire que de propoſer de placer au grand hôpital ce Chirurgien pour y ſervir en cette qualité, & d'établir ſa femme Directrice de cette maiſon. La réſiſtance & les contrariétés que j'éprouvai dans cette nouvelle circonſtance, ne ralentirent point mon zèle & mon courage. Je ſoumis en même temps à l'aſſemblée les réformes

---

fraction de l'eſprit de toutes les Ordonnances étoient favoriſés par le Secrétaire de M. l'Intendant, qui, pour ſouſtraire les médicamens à l'inſpection du Médecin & du Chirurgien-Major, les avoit fait enlever de l'hôpital, avant la priſe de poſſeſſion, pour les placer dans *une maiſon adoſſée à une fontaine publique*, dans laquelle l'humidité corrompoit tout; les ſels tomboient en *deliquium*, les poudres ſe moiſiſſoient, &c. L'Apothicaire qui étoit chargé de ce magaſin ne faiſoit aucun ſervice dans les hôpitaux, & n'avoit rien de commun avec le Médecin & le Chirurgien-Major; mais il étoit l'ami intime du Secrétaire dont nous venons de parler, le Sieur *Chalan*, tellement connu à Paris, que, n'ayant pu obtenir la permiſſion de s'embarquer ſous ſon nom, il prit celui de *Belval*.

que je jugeois néceſſaires pour établir dans l'intérieur de cette maiſon l'ordre qui me paroiſſoit le plus convenable (7).

Le premier moyen d'atteindre au but d'ordre & d'économie que je propoſois d'établir dans la grande adminiſtration qui nous étoit confiée, fut de former des tableaux d'après leſquels on pût voir l'enſemble de la recette & de la dépenſe, & de tenir à cet effet un regiſtre d'entrée & de ſortie des malades, qui, en conſtatant le nombre des individus entrés à l'hôpital, leurs qualités, le jour de leur entrée & celui de leur ſortie, préſentât le nombre de journées que chacun d'eux y auroit ſéjourné.

Les regiſtres du Médecin & du Chi-

(7) Les réglemens de tout hôpital doivent être établis ſur les mêmes principes ; mais ils ne peuvent être uniformes, parce que les diſpoſitions diverſes & particulières de chacun de ces aſyles, rendent utile à l'un ce qui eſt nuiſible à l'autre. C'eſt donc d'après les circonſtances & les convenances locales, que les réglemens propres à chaque hôpital doivent être déterminés.

rurgien-Major devoient ſervir de contrôle au regiſtre d'entrée & de ſortie, indiquer le genre de maladie de chaque individu (*), & préſenter, à la fin de chaque année, une table noſologique, infiniment utile par les obſervations auxquelles les différentes maladies donnent lieu.

Toujours d'après mon plan d'ordre intérieur, le regiſtre d'entrée & de ſortie, ceux du Médecin & du Chirurgien-Major, devant rigoureuſement ſe rapporter à ceux des Officiers-Major des différens corps militaires, des Ecrivains des vaiſſeaux & de tous les Commiſſaires de détail ayant l'inſpection des ouvriers & matelots, enfin à ceux des Ingénieurs & des Officiers du Port, la fraude dont on a accuſé, dans tous les temps, les Adminiſtrateurs de cet hôpital, devenoit déſormais impoſſible.

D'un autre côté, la Directrice devoit

(*) *Voyez* pag. 1 & ſuivantes de l'Avertiſſement qui précède mes Obſervations ſur les maladies des Nègres.

inscrire journellement toutes les dépenses; tenir à cet effet un registre séparé pour le pain, un autre pour la viande, un troisième pour le vin, un quatrième pour la lumière, le bois & la braise, un cinquième pour le blanchissage, un sixième pour la remonte du linge, un septième pour les menues dépenses de la cuisine, un huitième pour les dépenses imprévues, &c. & tous ces registres devoient être visés, à la fin de chaque semaine, par le Commissaire, & arrêtés, tous les mois, par les Administrateurs réunis à l'assemblée prescrite par les Ordonnances.

Le registre pour la pharmacie devoit également être arrêté, toutes les semaines, par le Médecin & le Chirurgien-Major, chacun en ce qui les concerne; par le Commissaire, tous les quinze jours; &, chaque mois, par les Administrateurs assemblés, après avoir vérifié si les états de consommation présentés seroient conformes aux livres de visites qui devoient être signés tous les jours.

Je propoſai en outre un regiſtre pour les dépenſes des conſtructions ou réparations de bâtimens, que les circonſtances pourroient exiger ; mais aucune dépenſe ne pouvoit être allouée pour les exécuter, qu'autant qu'elles auroient été jugées néceſſaires par les Adminiſtrateurs aſſemblés (8).

L'objet de ces différens regiſtres étoit de ſervir à former l'état de ſituation de la maiſon. Pour y parvenir, il devoit être fait, le premier jour de chaque mois, le relevé des journées, tant des malades reſtés à l'hôpital au premier du mois précédent, & inſcrits ſur un état particulier, que de ceux entrés pendant le cours dudit mois, & portés ſur les regiſtres. De ce relevé réſultoit l'état de ſituation de chaque mois. A la fin de

(8) La diſtribution des bâtimens dépendans de l'hôpital doit toujours être déterminée par le Médecin du Roi & le Chirurgien-Major. Il a été dépenſé inutilement tant de ſommes pour cet objet, que l'on ne ſauroit y apporter trop de ſurveillance.

l'année, il devoit donc se trouver douze états de situation, d'après lesquels on formeroit l'état général de l'universalité des dépenses de l'hôpital pendant l'année entière.

Ces états de situation & l'état général étoient autant de tableaux fidèles, qui devoient servir à faire connoître en un clin-d'œil le nombre des malades entrés & soignés à l'hôpital, soit dans le mois, soit dans l'année, la dépense qu'ils auroient occasionnée, & le prix de chaque journée d'hôpital.

Tous les premiers jours de chaque mois, l'extrait de ce journal de recette & de dépense devoit être remis aux Administrateurs-Généraux, au Commissaire de la marine Contrôleur, & adressé au Ministre. Ces différens états de recette & de dépense présentoient des objets de comparaison (9), d'après lesquels le Mi-

(9) Plus grands & plus intéressans à mesure qu'ils embrasseroient plus d'années.

niſtre auroit pu donner les ordres néceſſaires, à l'effet de préparer d'avance les opérations ultérieures de prévoyance & d'économie, en raiſon du nombre des troupes & des vaiſſeaux que Sa Majeſté entretiendroit dans cette Colonie.

Je préſentai, en même temps, un réglement de police, en vingt-ſept articles, ſur les devoirs du Médecin, du Chirurgien-Major, des Aides majors, Elèves. Chirurgiens, Apothicaires & Infirmiers, par l'exécution duquel il étoit impoſſible que les malades, même les arrivans, ne fuſſent pas ſecourus promptement, à quelque heure que ce fût, ſoit du jour, ſoit de la nuit.

Ce réglement fut reçu, ainſi que mon plan d'adminiſtration de l'hôpital (10), à

(10) Par l'exécution de ce plan, le Chirurgien du grand Port fut appelé à l'hôpital avec ſa famille, & ſa femme en fut nommée Directrice; la ſalle des vénériens, ou plutôt leur cachot, fut rendu habitable; pluſieurs ſalles percées & aérées; les infirmiers choiſis & ſurveillés jour & nuit; les formules ſimplifiées, &c. &c.

la faveur de la protection ferme & éclairée du Général ; mais par une suite des contrariétés sans cesse renaissantes qu'éprouvoient toutes les opérations du bien public, il n'en fut exécuté qu'une partie.

Les abus dans toutes les parties de l'administration des hôpitaux étoient d'autant plus difficiles à réformer, qu'ils subsistoient depuis l'établissement de la Colonie, & que le Commissaire chargé de la surveillance, n'avoit absolument aucune connoissance des détails relatifs à cette administration, ce qui renouveloit sans cesse mes peines & mes embarras, & m'obligea de continuer à coucher à l'hôpital, & de suivre, moi-même, l'exécution des nouveaux réglemens qui, jusqu'à mon départ, ont fait le salut des malades, & ont réduit la dépense de la journée de chacun à vingt-six ou vingt-sept sols (11).

(11) De 6 l. 4 s. 6 d. qu'elle coûtoit sous le régime de la Compagnie des Indes.

Il falloit ſans ceſſe repréſenter, prier & ſolliciter pour obtenir les choſes du beſoin le plus urgent. L'indifférence pour le ſalut des malades étoit telle, que j'eus toutes les peines du monde à faire comprendre au Commiſſaire de l'hôpital pour quoi le ſervice de cette maiſon exigeoit qu'il y eût une cloche à la porte (12). Il étoit cependant ſi facile d'en ſentir la néceſſité ! Le portier ſonnoit un nombre de coups déterminé par les réglemens (13), pour avertir, à la fois, le Chirurgien de garde, la perſonne qui avoit la clef du dépôt des ſecours, & les Infirmiers, qu'il entroit, à l'inſtant même, ſoit un bleſſé, ſoit un vénérien, ſoit un fébricitant, &c. de ſorte que le temps néceſſaire pour conduire le malade de la porte de l'hoſpice à la ſalle qui lui étoit deſtinée, étoit ſuffiſant pour lui

(12) L'on m'objectoit ſans ceſſe qu'*avant nous l'on s'en étoit bien paſſé.*

(13) Ces réglemens étoient affichés dans tous les appartemens des ſerviteurs des malades.

préparer un lit, apporter une chemise, un gobelet, un pot pour la tisane, en un mot tout ce qui étoit nécessaire à son état. Cette même cloche servoit à avertir les Elèves-Chirurgiens, les Apothicaires & les Infirmiers, de se rendre à leurs devoirs, soit à la visite du Médecin ou à celle du Chirurgien-Major, soit aux pansemens ou à la distribution des alimens, pour voir si l'état des malades n'avoit point changé depuis les visites des Médecin & Chirurgien, & si l'on pouvoit sans dangers donner les alimens prescrits par leurs ordonnances.

Par l'activité, la vigilance & les soins continuels de la Directrice, qui tenoit sans cesse les Infirmiers & les Infirmières à leur devoir, nous parvinmes à garantir les salles de toute mauvaise odeur, même celles des Nègres & des Négresses (14).

---

(14) Les Nègres matelots, charpentiers, maçons, menuisiers, cloutiers, chaufourniers & autres, qui furent rétrocédés au Roi, étoient traités à l'hôpital. Ils ne

Avant

Avant mon arrivée dans cette Colonie, on ne donnoit dans les hôpitaux à cette portion de l'eſpèce humaine, ni draps ni paillaſſe ; de ſorte que ceux d'entre ces infortunés, dont les maladies devoient ſe terminer par la tranſpiration, étoient autant de victimes immolées à l'infâme avarice des Directeurs.

L'homme de bien qui gouvernoit ces Colonies, (M. Dumas) (15) m'ayant ordonné de preſcrire indiſtinctement à tout être malade, de quelque couleur qu'il fût, tous les ſecours qui pourroient lui être donnés, je demandai des draps (*) pour

---

coûtoient à Sa Majeſté, dans les ateliers, que 3 ſ. 6 d. par jour de nourriture & d'entretien, comme les Nègres infirmiers.

(15) En parlant (dans les maladies des climats chauds, p. 14 & 15) du déſsèchement des marais du Cap, & de la conſtruction de quelques fontaines publiques, j'aurois dû nommer les Adminiſtrateurs éclairés & bienfaiſans auxquels Saint-Domingue doit ces avantages : ce ſont MM. de *Peynaud de Villeverd* & *le Braſſeur*, qui même ont commencé le Pont de la rivière du Cap.

(*) *Voyez* maladies des Nègres, page 243, note 32.

les Nègres, & même du vin, lorsque cette liqueur leur étoit indispensable dans la convalescence. Mais M. *P*** s'oublia tellement dans cette circonstance, qu'il envoya par écrit une défense expresse à l'hôpital de donner dans aucun cas du vin aux Nègres malades (*); ce qui me détermina, pour y suppléer & prévenir la mort de ces malheureux, à leur faire préparer une boisson corroborante, telle que je l'ai prescrite dans mes Observations sur les maladies des Nègres (**).

Les ennemis du bien public s'irritèrent à tel point de mes succès, que les services importans que je rendois, ne furent plus suffisans pour arrêter les effets de leur haine.

Les draps donnés aux Nègres me

(*) *Voyez* maladies des Nègres, pag. 176 & suivantes.

(**) *Ibid.* page 274, note 43, où l'on peut voir que j'ai eu le bonheur de trouver cette ressource dans la suppression d'un abus très-dangereux.

valurent la menace d'être renvoyé en France. Mais le Gouverneur-Général, sous les yeux duquel j'avois secouru les blessés du siége de Quebec, annonça à M. l'Intendant, que, tant qu'il seroit Gouverneur, il ne priveroit point la Colonie de mes services; que j'avois été autorisé par lui à étendre mes soins & mes secours jusques sur les esclaves du Roi; il lui fit dire que l'importance des services que j'avois rendus gratuitement, par mes voyages autour de l'Isle & mes inspections d'hôpitaux, qui y avoient apporté de si grands & de si utiles changemens, tant pour le salut des malades que pour l'économie; enfin, que mon analyse des eaux & mes expériences sur la nature du sol de la Colonie, au lieu de me mériter la perte de ma place, devoient m'assurer des éloges & des récompenses (16).

(16) Ce fut le Confesseur de M. l'Intendant qui alla de sa part au réduit proposer mon renvoi au Général, & qui lui rapporta cette réponse.

Le désordre des hôpitaux est plus meurtrier pour les malades que les maladies même, & ruine la caisse du Roi. Mais les Administrateurs infidèles dont il favorise l'insatiable cupidité, sont intéressés à l'entretenir, & s'en servent comme d'un voile pour couvrir leurs honteuses déprédations, en présentant, dans leur reddition de comptes, les hôpitaux, comme le gouffre qui a englouti le déficit de la caisse.

Les Isles de France & de Bourbon en ont fourni un exemple frappant, immédiatement après le rappel du Général qui avoit gouverné ces Colonies en 1767 & 1768. Ce contradicteurs prirent de telles mesures, que je fus rappelé en même temps que ce Gouverneur; mais comme, pour parvenir à ce but, il avoit fallu tromper la religion du Ministre, je fus calomnié par les ennemis du bien public; je perdis mon état & ma fortune, sans qu'il m'ait été possible de réclamer contre leur injustice, par l'attention qu'ils eurent d'avertir leurs complices en France

de ſouſtraire leurs criminelles dépêches à l'inſtant de mon arrivée (17). Cependant la juſtice & l'humanité auroient pu venir à mon ſecours, & me permettre de prendre mes calomniateurs à partie. L'intégrité des Magiſtrats les eût condamnés à payer aux pauvres de ces Colonies une partie des ſommes immenſes qu'ils ont retirées de l'hôpital après mon rappel, & cet exemple eût pu, en pareille circonſtance, prévenir de ſemblables atrocités.

Le Miniſtre juſte & éclairé qui veille ſur nous, & ſur lequel le citoyen vertueux & le ſerviteur fidèle fondent leurs eſpérances, ne s'en fût pas laiſſé impoſer, ou plutôt la calomnie n'eût jamais oſé ſe montrer devant lui; les Iſles de France & de Bourbon ſeroient peut-être encore adminiſtrées, comme elles l'ont été,

(17) M. *Auda*, depuis Chef du bureau de l'Inde, m'a aſſuré qu'il n'exiſte aucune lettre contre moi dans les bureaux.

en 1767 & 1768, par l'homme intègre qui savoit si bien maintenir chacun à sa place & à son devoir, & dont le zèle, la vigilance & les lumières auroient prévenu les prévarications & les crimes qui ont suivi son rappel; enfin, l'ordre intérieur que j'avois établi dans les hôpitaux, aussi utile à la conservation des hommes qu'aux intérêts du Roi, subsisteroit encore, & plus parfait qu'il ne l'étoit alors.

Il importe à tel point, pour le salut des troupes & le bien du service de Sa Majesté, que les Administrateurs Généraux d'une Colonie soient des hommes vertueux, éclairés & vraimont amis de l'humanité, que je crois ne pouvoir me dispenser ici de rendre hommage à la vérité en faveur de l'Officier Général qui venoit de prende possession des Isles de France & de Bourbon au nom du Roi : c'est que le bien que j'ai fait dans les hôpitaux de ces Colonies, est incontestablement son ouvrage. Sans lui, sans son

inviolable fidélité à ſes devoirs, & ſans ſa fermeté, ces hoſpices n'euſſent jamais été rétrocédés à Sa Majeſté, par la Compagnie des Indes à qui M. l'Intendant s'obſtinoit à vouloir les laiſſer, contre le vœu des inſtructions communes aux deux Adminiſtrateurs; la tendre ſollicitude de ce Gouverneur pour ces aſyles de l'humanité ſouffrante, avoit ſeule dicté les inſtructions qu'il donnoit aux Capitaines des flûtes deſtinées pour entretenir l'abondance des bœufs & des tortues; c'eſt ce même ſentiment d'humanité qui lui inſpiroit les précautions néceſſaires à l'effet d'aſſurer dans tous les temps aux malades une ſuffiſante quantité de légumes pour corriger l'*alkaleſcence* de leurs humeurs, & qui, lorſque des ſéchereſſes exceſſives rendoient les ſubſtances végétales très-rares, le portoit à envoyer à l'hôpital celles qui étoient deſtinées pour ſa table. C'eſt par les ordres de ce Général, que les Officiers des Compagnies alloient, chaque jour, à l'hôpital viſiter leurs ſoldats ma-

lades, & qu'un d'entre eux venoit, auſſi chaque jour, à midi précis, goûter le bouillon, le vin, le pain, & entendre les plaintes de chacun, pour lui rendre compte de tous ces objets. Indépendamment de toutes ces précautions, cet Adminiſtrateur regardoit comme un de ſes devoirs les plus ſacrés, d'y faire, lui-même, de fréquentes viſites, ſur-tout dans des momens où il étoit le moins attendu (1); &, afin que rien ne pût lui échapper, il paſſoit, chaque fois, dans toutes les ſalles, conſoloit, encourageoit & favoriſoit de tout ſon pouvoir l'homme ſouffrant & malheureux.

Telle eſt en partie la ſource des regrets, des larmes & de la conſternation des

(18) Ayant eu l'occaſion de me lever une nuit, j'entendis marcher pluſieurs perſonnes vers la ſentinelle; je m'approchai du factionnaire pour lui demander ce que c'étoit. Il me répondit que le Général, faiſant lui-même la ronde de nuit, avoit fait appeler le Chirurgien & les Infirmiers de garde, pour s'informer de l'état des malades qu'on veilloit.

Citoyens de tous les ordres, le jour où ils apprirent qu'ils perdoient leur ſoutien & leur appui. Tels ſont en partie les matériaux du monument durable que ce Général a élevé dans l'ame des Citoyens vertueux de ces Colonies. Le ſouvenir de ſon adminiſtration s'y perpétuera d'âge en âge. M. *le Borgne*, Préfet apoſtolique, & M. *Dupuy*, Syndic, qu'il honoroit, entre autres, de ſon eſtime particulière & de ſon amitié, annoncèrent qu'ils ne ſauroient ſurvivre à la perte irréparable qu'ils faiſoient, ainſi que les deux Iſles; & en effet ils ſuccombèrent, peu de jours après, à leur douleur. Vous partez, me dirent-ils, vous perdez votre place; mais que vous êtes heureux d'accompagner l'homme que nous pleurons, & de ne plus reſter parmi les méchans qui ſont nos malheurs!

F I N.

RAPPORT

Fait à la Faculté de Médecine, par MM. Grandclas, Duchanoy, Sigault & Leroux des Tillets.

LA Faculté nous a chargés d'examiner un ouvrage qui a pour titre :

OBSERVATIONS sur le Tétanos, ses différences, ses causes, ses symptômes, avec le traitement de cette maladie & les moyens de la prévenir. Précédées d'un Discours sur les moyens de perfectionner la Médecine-Pratique dans la zone torride. Suivies d'Observations sur la santé des femmes enceintes dans ces Régions; leurs maladies aux différentes époques de la grossesse; l'accouchement & ses suites; la conservation des nouveau-nés jusqu'à l'adolescence. Terminées par le Rapprochement des vices & des abus des hôpitaux d'entre les tropiques, & les moyens d'y remédier. Par M. DAZILLE. *Pour servir de développement & de suite à ce que cet Auteur a écrit du Tétanos dans ses ouvrages sur les maladies des Nègres, & sur les maladies des climats chauds.*

Le titre de cet Ouvrage en expose la division générale. Nous suivrons cette division pour vous faire connoître l'Ouvrage de M. *Dazille*.

Dans le Discours *sur les moyens de perfectionner la Médecine-Pratique entre les tropiques*, l'Auteur indique les connoissances locales qu'un Médecin des Colonies doit acquérir pour exercer utilement son art. Il s'élève contre l'usage où sont quelques Médecins d'accepter des charges de judicature, de se livrer trop exclusivement à l'étude de l'Histoire naturelle, ou de la Botanique, ou de l'Agriculture. Dans le plan de conduite que trace M. *Dazille*, tout le temps du Médecin se trouve consacré au bien général, soit en donnant aux malades les soins qu'il leur doit, soit en répandant les lumières de l'instruction parmi ceux qui doivent le seconder dans les hôpitaux ou dans les habitations; aussi M. *Dazille* établit-il, comme une chose indispensable, que le Médecin du Roi possède la connoissance des différentes parties de la Médecine, qu'il puisse dans l'occasion les pratiquer toutes, & qu'il soit même en état d'en faire des démonstrations.

Les Chirurgiens sont obligés, par les Réglemens, de faire une année d'exercice dans l'hôpital du Roi, avant d'avoir la liberté de pratiquer dans la Colonie. Une partie de ce temps, dont M. *Dazille* voudroit que l'on prolongeât la durée, seroit employée à suivre les leçons que le Médecin feroit sur l'*anatomie*, la *physiologie*, la *botanique*, la *chymie*, la *pharmacie*, l'*hygiène*, la *pathologie*; les instituts & les opérations de *Chirurgie*, la *matière médicale* & la *thérapeutique*; enfin, la *médecine civile*, la *médecine légale*, & la *médecine pratique*.

M. *Dazille* distingue celles de ces différentes parties de la médecine, qui n'exigent de la part du Professeur que des généralités; il indique celles qui ont besoin d'être expliquées plus en détail; il répond d'avance aux objec-

tions que l'on pourroit lui faire; c'eſt ainſi que 1°. il donne les moyens d'étudier l'anatomie ſans s'expoſer aux dangers que la chaleur du climat peut faire redouter; 2°. il veut que l'on ne cultive de la botanique que les plantes en uſage dans la médecine, particulièrement celles que la Colonie produit; 3°. il conſeille de borner la chymie aux préparations pharmaceutiques, & de s'attacher à bien connoître l'altération & ſur-tout la falſification des médicamens; 4°. il déſire que le Médecin applique les préceptes de l'hygiène aux habitans dont la ſanté lui eſt confiée; 5°. il l'engage à traiter dans ſes leçons qu'il fera ſur la Chirurgie, les accouchemens, les maladies des yeux & celles des dents; 6°. il preſcrit de développer la Médecine légale; & de parler en détail de l'effet des poiſons & de l'infanticide; 7°. enfin, il inſiſte ſur l'enſeignement de la Médecine pratique, & fait voir l'avantage qui réſultera de diſtinguer les maladies des Européens entre les tropiques, des naturels du pays, des créoles, des femmes, des enfans, &c. Il fait remarquer parmi ces maladies, celles qui ſont le plus redoutables, & il établit des règles générales pour le traitement.

Ce ne ſont point des préceptes iſolés que donne M. *Dazille*; tout ſe rapporte directement à la pratique; tout ce qu'il dit paroit fondé ſur une connoiſſance parfaite de pluſieurs de nos Colonies, du tempérament des Colons, de leurs mœurs, de leurs uſages, en un mot, de leur manière de vivre. Par-tout il rapporte des obſervations qui lui ſont propres & qui viennent à l'appui de ſon ſentiment: ces obſervations ſont très-intéreſſantes.

En expoſant ce que M. *Dazille* attend du Médecin du Roi, nous n'avons pas beſoin de faire remarquer qu'un homme, pour être digne de remplir cette place,

doit être très instruit & plein de zèle ; mais persuadé que l'exécution des conseils qu'il donne est au-dessus des forces d'un seul homme, M. *Dazille* établit la nécessité de nommer un second Médecin du Roi qui partage les travaux avec le premier ; il invite en outre les deux Médecins à s'unir intimement avec le Chirurgien en chef de l'hôpital du Roi, pour qu'il les aide à rendre plus complette l'instruction des Elèves qui doivent un jour se disperser dans toute la Colonie, & coopérer avec eux à la guérison des malades & à l'ordre qui doit regner dans les hôpitaux.

M. *Dazille* s'occupe beaucoup de cette dernière partie : *l'administration intérieure des hôpitaux.* Il entre dans les plus grands détails sur tout ce qui regarde le Médecin, le Chirurgien & les Elèves ; sur ce qui a rapport aux médicamens, aux abus dans les fournitures faites par entreprise ; à la propreté, à l'exactitude & à la promptitude dans le service. Nous nous permettrons de dire ici qu'il convenoit de faire ces remarques à M. *Dazille* qui, par ses soins dans les différens Pays où il a été chargé de diriger les hôpitaux, est quelquefois parvenu à diminuer des cinq sixièmes la mortalité qu'on y observe communément.

Observations sur le Tétanos.

Le *tétanos* a été connu dès les premiers âges de la Médecine. Plusieurs Auteurs ont parlé de cette maladie, mais aucun, peut-être, ne l'a fait d'une manière positive & satisfaisante ; ainsi des observations recueillies par un Médecin qui a eu souvent & pendant long-temps occasion de voir & de traiter cette maladie ; des

observations faites sans prévention, sans esprit de système, & rapportées avec candeur, sont un présent à faire à la Médecine ; c'est un service à rendre en général à l'humanité, & en particulier aux pays où le *tétanos* est fréquent.

Dans la première partie de ses Observations, M. *Dazille* examine un Ouvrage imprimé en 1786, avec le titre de *Projet d'instruction sur une maladie convulsive, fréquente dans les Colonies de l'Amérique, connue sous le nom de tétanos, demandé par le Ministre de la Marine, à la Société Royale de Médecine.*

M. *Dazille* remarque que la plupart des Auteurs de ce projet d'instruction n'ayant point vu le tétanos dans les pays où il fait le plus de ravage, & par conséquent ayant été obligés de s'en rapporter aux Mémoires qui leur ont été communiqués, ont été quelquefois induits en erreur.

Dans le projet d'instruction, 1°. on admet pour causes du tétanos, la *suppression des règles*, des *lochies*, du *flux hémorroïdal*, d'un *cautère* ou de tout autre exutoire ; celle d'un *écoulement vénérien*, d'un *ancien ulcère* ; la répercussion de la *petite vérole*, de la *rougeole*, ou d'une *maladie cutanée* quelconque ; la présence des *vers*, *l'ivresse*, &c. M. *Dazille* n'est pas de cette opinion : il la combat en s'appuyant par-tout sur l'expérience ; il soutient que souvent les Auteurs des Mémoires d'après lesquels l'Ouvrage cité a été rédigé, ont plutôt cherché à donner du nouveau & du merveilleux, qu'à rapporter des observations bien faites & en assez grand nombre pour mériter de faire autorité. Il indique les maladies qui résultent communément des causes auxquelles ils ont attribué le tétanos ; il distingue en Médecin instruit,

en Praticien qui a bien observé les signes qui ne permettent pas de confondre ces maladies avec le tétanos même ; & cela lui fournit occasion de faire des remarques très-importantes, notamment sur les symptômes spasmodiques qui manifestent quelquefois la présence des vers, sur l'irritation nerveuse qui est la suite de l'ivresse, sur les convulsions qui accompagnent le *cholera-morbus*, &c. Ces observations ne peuvent être que très-utiles à ceux qui doivent exercer la médecine entre les tropiques.

2°. Dans le projet d'instruction on regarde l'air de la mer comme mal-sain, & comme cause du *tétanos*. M. *Dazille*, au contraire, attribue à cet air les qualités les plus salubres. Il considère avec le Docteur *Lind*, l'air de la mer comme un remède dans les maladies que quelques Auteurs, moins instruits ou moins attentifs, ont pris pour le *tétanos*. Telle est cette espèce de paralysie qui a lieu en Asie pendant la mousson du nord-est, & qui est connue dans les établissemens Anglois sous le nom de *barbier*, & dans les possessions Françoises sous celui de *coup-d'air ;* maladie que l'on ne guérit qu'en faisant voyager sur mer ceux qui en sont attaqués. Ici les observations de M. *Dazille* portent encore un caractère de certitude ; elles ont été faites à la côte de Malabar, à celle de Coromandel, à Cayenne, & dans plusieurs autres de nos Colonies ; elles ont été répétées à la mer dans de longs voyages, pendant lesquels on est obligé de couper plusieurs fois la ligne équinoxiale ; elles ont eu pour objet un très-grand nombre d'individus, & notamment l'Auteur lui-même, qui doit forcer, par l'ensemble de ses preuves, à être de son avis.

D'ailleurs M. *Dazille* assure que le tétanos n'est pas moins fréquent dans l'intérieur des terres, que sur les bords

de la mer : les faits qu'il cite à ce ſujet ſont très-multipliés ; ils ſont extraits de divers Auteurs ; ils ſont arrivés dans des contrées fort éloignées les unes des autres : mais ce qui paroît le plus concluant, c'eſt de voir que le tétanos, ou mal de mâchoire décrit par M. *Madier* ſous le nom de *ſarrette*, règne aſſez ſouvent ſur les enfans du Vivarais, à d'aſſez grandes diſtances de la mer. C'eſt ſurtout de voir cette maladie exercer ſes ravages au milieu de Paris, ſi, comme le prétend M. *Dazille*, les accidens qui attaquent les enfans nouveau-nés à l'hôpital des enfans-trouvés, ne ſont qu'un vrai tétanos dans lequel il remarque que » *l'endurciſſement du tiſſu cellulaire, la con-* » *vexité de la plante des pieds,* la courbure *apparente* des » extrémités, le reſſerrement des mâchoires, la difficulté » d'avaler, ſont autant de ſuites néceſſaires de la con- » traction des muſcles. » Il obſerve encore que cette maladie n'eſt point l'effet d'une affection que les enfans apportent en naiſſant ; mais qu'elle eſt cauſée par le froid qui ſupprime la tranſpiration, & qu'elle eſt infiniment plus fréquente en hiver & dans les temps froids, qu'en été & dans les temps chauds.

M. *Dazille* diſtingue le tétanos en eſſentiel, & en *accidentel* ou *ſymptomatique* : il diviſe en dix Chapitres ce que ſon expérience lui a appris ſur cette maladie.

Cauſes du Tétanos.

Le premier Chapitre a pour objet *les vraies cauſes du tétanos*. La cauſe première ou immédiate de cette maladie eſt, ſelon M. *Dazille*, ou les variations de l'atmoſphere qui paſſe ſubitement du chaud au froid, & occaſionne la ſuppreſſion de la tranſpiration, ou un froid piquant

piquant & soutenu dont on supporte long-temps l'impression, & qui de même arrête la transpiration contre l'observation faite dans l'hôpital des enfans-trouvés. M. *Dazille* cite deux exemples tirés du Journal de Médecine, vol. LXX, page 426, qui viennent à l'appui de son sentiment. Il regarde ces causes comme communes au *tétanos* essentiel & au *tétanos* accidentel Mais quoique, selon lui, le *tétanos* puisse avoir lieu dans tous les climats, il est plus fréquent & plus redoutable entre les tropiques & dans les Pays où il y a des montagnes très-élevées.

Le *tétanos* accidentel reconnoît pour causes prédisposantes, en général, toutes les maladies dans lesquelles le genre nerveux est gravement affecté; de sorte que si l'irritation nerveuse est foible, elle occasionne de légers mouvemens spasmodiques; si elle est plus forte, on voit naître les convulsions; si elle est extrême, le *tétanos* a lieu. C'est pourquoi on le voit survenir principalement dans les cas de blessures, & après les opérations de Chirurgie. C'est toujours à la suite des combats que l'on rencontre le plus cette affection spasmodique, lorsque les blessés se trouvent placés dans des endroits bas & humides, ou lorsque la température vient à changer subitement; ce que M. *Dazille* a vu arriver d'une manière bien marquée en 1759, pendant le bombardement de Quebec.

Tétanos des enfans.

En parlant du *tétanos* des enfans, ou mal de mâchoire dans les enfans nouveau-nés, M. *Dazille* remarque que les enfans des Blancs y sont naturellement aussi disposés que les enfans des Nègres, & que si ces

derniers en ſont les victimes en plus grand nombre, il faut en rechercher la cauſe dans le peu de ſoin que l'on prend de les garantir de l'humidité & des variations de l'atmoſphère : auſſi cette maladie eſt-elle beaucoup plus fréquente dans les habitations dont les Nègres ſont mal traités. Notre Auteur obſerve encore que quelquefois on prend pour un commencement de *tétanos*, une foibleſſe extrême, due ſouvent à l'infection vénérienne qui empêche l'enfant de téter.

Moyens de prévenir le Tétanos eſſentiel.

Les moyens de prévenir le *tétanos* eſſentiel ſont ſimples ; ils ſe bornent, 1°. à éviter, lorſqu'on eſt en ſueur, de s'arrêter dans des lieux bas, trop frais, ou trop humides ; 2°. à ſoutenir l'eſtomac par des boiſſons fortifiantes, ſur-tout dans les marches & les travaux forcés, entrepris dans des mauvais temps, avec l'attention de ne point prendre de liqueurs ſpiritueuſes pures, qui ſuffiſent quelquefois pour cauſer des convulſions, mais de les étendre avec de l'eau, de les édulcorer, & de les aromatiſer ; 3°. à prendre pendant le jour des précautions contre les variations de l'atmoſphere, en ſe vétiſſant convenablement ; 4°. à ne pas coucher par terre ſur des nattes, ſans drap ni couverture, comme cela arrive ſouvent dans les pays chauds ; mais à élever ſon lit, à ſe coucher ſur des matelas, ou au moins ſur des paillaſſes, à ſe bien couvrir le corps, pour prévenir la répercuſſion de la tranſpiration.

En parlant des moyens de prévenir le *tétanos* accidentel, M. *Dazille* s'élève fortement contre l'emploi que l'on fait des ſpiritueux, des irritans, des ligatures dans

le traitement des plaies récentes, ou dans celui que l'on pratique à la suite des opérations; & comme l'usage de ces moyens est depuis long-temps & généralement adopté, les réflexions de M. *Dazille* nous paroissent mériter une attention particulière. Notre Auteur prescrit une marche toute opposée à la routine ancienne. Il entre dans les plus grands détails relativement, 1°. au pansement des blessures considérables & des blessures légeres en apparence, telles qu'une piquûre, sur-tout au pied, & dans lesquelles les incisions sont quelquefois avantageuses, quoiqu'en général on doive, entre les tropiques, s'abstenir de l'instrument tranchant; 2°. aux moyens de défendre les plaies du contact de l'air, & de faire en sorte que le degré de température soit toujours le même dans la chambre du malade; 3°. aux précautions infinies qu'il conseille de prendre dans les cas où les opérations sont d'une nécessité indispensable; 4°. aux soins qu'exige le moral du malade; & à cet égard il remarque judicieusement que la Médecine entre les tropiques peut être regardée comme *individuelle*, parce que les maladies, loin d'être simples, comme l'ont avancé quelques Auteurs, prennent au contraire un caractère aussi varié que l'est celui des individus malades.

Ensuite, confondant ensemble ce qu'il a dit sur l'usage des spiritueux, des irritans, des ligatures dans les grandes plaies, les opérations, enfin ce qu'il a établi sur les précautions que l'on doit prendre dans les blessures légères, M. *Dazille* rapporte, 1°. des observations dans lesquelles il a été assez heureux pour prévenir le *tétanos*, quoiqu'il y eût tout lieu de le craindre; 2°. des observations de M. *Léonard Gillepsie*, Chirurgien de la Marine

en Angleterre (*), dans lesquelles un traitement convenable des plaies & des ulcères & un régime approprié ont prévenu le *tétanos*; traitement & régime conformes aux observations que donne M. *Dazille*, non-seulement dans l'ouvrage dont nous nous occupons maintenant, mais encore dans ses observations sur les maladies des climats chauds. 3°. D'autres observations dont il a été témoin dans les Colonies, ou qui ont été faites en Europe, & dans lesquelles le *tétanos* accidentel est survenu, faute d'avoir porté aux blessures légères l'attention qu'elles méritent, faute d'avoir traité convenablement les grandes plaies, ou pour avoir fait la ligature à la suite des amputations.

Ce chapitre est terminé par l'exposé de la conduite à tenir pendant la convalescence des blessés, pour prévenir le *tétanos*.

Traitement du Tétanos des adultes.

M. *Dazille* distingue ce qu'il convient de faire dans le traitement du *tétanos essentiel*, & dans celui du *tétanos accidentel*. Dans le *tétanos essentiel*, il prescrit, lorsqu'il y a pléthore sanguine, d'avoir recours à la saignée, avec les précautions nécessaires; & lorsqu'il y a pléthore humorale, d'employer les vomitifs. Dans les deux cas, il donne des règles à suivre pour l'usage de l'extrait d'opium; il recommande de ne l'administrer que dégagé de sa partie vireuse & retirée par le moyen de l'eau froide. Il indique l'emploi du

(*) Extrait du Journal de Médecine de Londres, vol. VI, 4e. partie de l'année 1785, page 373; traduit par M. *Assollant*, & inséré dans le Journal de Médecine de Paris, vol. LXXIV, page 430.

laudanum liquide de Sydenham, du camphre, du muſc, des lavemens, ſoit ſimplement émolliens, ſoit faits avec l'opium, des bains, des épithêmes, des embrocations & de l'application des ravets.

Il s'occupe des moyens de ſoutenir les forces du malade, de favoriſer & d'entretenir la tranſpiration. Il conſeille de donner aux malades tous les ſecours moraux dont ils ſont ſuſceptibles, lors même que le mal laiſſe peu d'eſpérance.

En expoſant les moyens propres à combattre le *tétanos accidentel*, notre Auteur inſiſte principalement ſur l'uſage du laudanum liquide, ou de l'extrait d'opium dont la doſe doit être augmentée graduellement : il s'attache à relever ce qu'il regarde comme de grandes erreurs dans ce qu'a dit M. *Deſportes* ſur le *tétanos*. Sans vouloir décider du mérite de ces deux Médecins, nous ne pouvons diſſimuler que M. *Dazille* parle de ce qu'il a vu, de ce qu'il a obſervé pendant plus de trente ans dans les quatre parties du monde ; ſes obſervations portent un caractère de vérité que l'on ne peut ſe refuſer de ſentir, & ſes raiſonnemens ſont appuyés ſur des connoiſſances très-étendues, ſur les principes de la plus ſaine doctrine, enfin ſur une expérience longue & heureuſe.

Moyens de prévenir le Tétanos dans les enfans.

Les préceptes que donne M. *Dazille* pour prévenir le *tétanos* dans les enfans, s'étendent depuis la groſſeſſe des mères juſqu'à l'époque où les enfans ont pris aſſez de force pour être moins expoſés à cette funeſte maladie. Ces préceptes ſont relatifs à la température qui convient aux enfans, & aux moyens d'entretenir cette température, ſoit en corrigeant les vices de l'air, ſoit

en vétiſſant les jeunes individus d'une manière convenable. Ils ont rapport à la ſortie du méconium, aux tranchées & aux accidens qui en réſultent, enfin au mal vénérien.

Traitement.

Le traitement du *tétanos* dans les enfans ſe rapporte à ce lui qui eſt indiqué pour le *tétanos* des adultes. M. *Dazille* conſeille d'avoir recours au laudanum, & même à l'extrait d'opium, lorſque la maladie ne fait encore que menacer, & que les mâchoires commencent à ſe ſerrer. Mais quand la déglutition eſt devenue difficile ou même impoſſible, il faut employer l'opium en lavement, en ayant ſoin alors d'en doubler la doſe. Quelquefois on applique ce médicament à la plante des pieds. Ce Chapitre eſt terminé par une obſervation dans laquelle M. *le Breton*, Chirurgien de cette ville, a obtenu le plus heureux ſuccès en traitant un *tétanos* par la méthode de M. *Dazille*.

Groſſeſſe, accouchement & ſes ſuites.

Dans l'intention de rendre ſon Ouvrage plus utile à ceux qui ſe deſtinent à exercer la médecine ou la chirurgie entre les tropiques, M. *Dazille* traite ſommairement, 1°. de la conception. Il conſidère les qualités morales & phyſiques que doivent avoir le père & la mère pour que cet acte s'accompliſſe ſuivant le vœu de la nature. 2°. De la groſſeſſe : il indique les ſoins que cet état exige, le régime qui lui eſt propre, les maladies qui peuvent ſurvenir pendant ſa durée. 3°. De l'accouchement : il expoſe les circonſtances particulières qui l'accompagnent entre les tropiques, & à ce ſujet il rapporte deux

observations qui prouvent avec quelle facilité l'accouchement s'opère dans les pays chauds, & combien on doit y compter sur la nature. 4°. De la couche : il fait connoître quelques-uns des accidens qui en sont la suite. 5°. De l'allaitement & de la nourriture des enfans : il entre dans des détails sur le choix d'une nourrice, sur ce qu'il convient de faire pour favoriser la lactation, pour donner ou conserver au lait les qualités requises ; enfin sur les alimens que l'on doit joindre au lait ; 6°. des maladies qui attaquent les enfans depuis la naissance jusqu'à l'adolescence ; telles sont la sortie difficile du méconium, les tranchées, la dentition, le mauvais état du bas-ventre, la maladie vénérienne, &c. ; & il s'occupe des moyens de remédier à ces maladies. On peut assurer que, quoiqu'en général les remarques contenues dans ce Chapitre ne soient pas neuves, cependant M. *Dazille* rend un service essentiel, en faisant, à l'égard des femmes & des enfans qui habitent entre les tropiques, une heureuse application de ce que l'on trouve inséré dans plusieurs Traités d'accouchemens, de maladies des femmes & des enfans, & de ce que l'expérience journalière apprend de plus certain sur cette importante matière.

Rapprochement des vices & des abus des hôpitaux d'entre les tropiques.

Nous ne pouvons entrer dans le détail de ce que contient ce chapitre, qui est le résumé de ce qui est répandu dans les différens ouvrages de M. *Dazille*. Nous nous contenterons de dire que ce ne sont point de vaines déclamations, des lieux communs, mais l'exposé de ce qui est arrivé à ce Médecin dans divers hôpitaux des Colo-

nies ; c'eſt un tableau des excès auxquels peut porter la cupidité ſoutenue de l'ignorance, de la préſomption, de l'eſprit de domination. Ce ſont des hommes coupables envers l'humanité, par le mépris qu'ils font des devoirs les plus ſacrés, que M. *Dazille* eſſaye de faire rougir, en leur préſentant une glace fidelle qui rend leur difformité. Cette difformité doit paroître d'autant plus hideuſe, que la même glace rend les traits d'un homme vertueux, qui ſeul ſeconda les efforts de M. *Dazille*, qui employa ſon autorité pour faire établir & pour ſoutenir les réglement dictés par ce Médecin. La révolution heureuſe qui s'opéra dans les hôpitaux de l'Iſle de France, fut telle, que des malades qui coûtoient par jour 6 liv. 4 ſ. 6 d. quoiqu'ils manquaſſent des choſes les plus néceſſaires relativement à la nourriture, aux médicamens à & toutes les commodités acceſſoires qui dépendent du ſervice des hôpitaux, quoiqu'ils fuſſent entaſſés & confondus ſans égard pour les différens genres de maladies, n'ont coûté, pendant que M. *Dazille* eſt reſté dans cette Colonie, que 26 à 27 ſols ; ils ont été claſſés & placés commodément, & ont été abondamment pourvus de ce qui pouvoit favoriſer leur prompt rétabliſſement. M. *Dazille* a éprouvé de grandes difficultés pour faire le bien ; mais pendant ſon ſéjour à l'Iſle de France, il a eu la douceur, au milieu des contrariétés de tous genres, de réduire la mortalité au cinquième de ce qu'elle étoit avant lui. Il profite aujourd'hui de l'occaſion que lui fournit le ſujet qu'il traite, pour éclairer ſur des abus funeſtes, dans l'eſpoir, cher à ſon cœur, d'empêcher à l'avenir que l'adminiſtration des hôpitaux ne ſe faſſe par entrepriſe.

Tels ſont, Meſſieurs, les différens points qui ſont traités dans l'ouvrage dont vous nous avez chargés de vous

rendre compte. Par-tout M. *Dazille* s'y montre Médecin vraiment observateur, Ecrivain de bonne foi & très-instruit. Dans plusieurs endroits, il n'a pas craint de se répéter, de s'éloigner quelquefois de l'objet qu'il traitoit, quand cela lui donnoit l'occasion de faire connoître des observations intéressantes. Il n'a pas cherché à courir après les graces du langage, après les tournures recherchées; il a même quelquefois négligé d'exprimer ses idées d'une manière aussi concise, aussi correcte que l'on pourroit le désirer; sa seule intention a été d'être clair, très-intelligible, & sur-tout d'être utile; & il nous semble qu'il a pleinement réussi. M. *Dazille* renvoie souvent les lecteurs à ses propres ouvrages, & on ne peut lui en faire un reproche, puisque le sujet qu'il traite est presque neuf. Il s'appuie sur des observations tirées de sa seule pratique; mais cette pratique est le résultat de plus de trente ans d'exercice de la Médecine & de la Chirurgie entre les tropiques. Quel Auteur pouvoit-il citer dont il fût plus sûr que de lui-même? Ce moyen, nous le savons, n'est pas celui d'étaler pour ainsi dire un luxe d'érudition, mais c'est celui de ne point s'abuser & de ne point induire en erreur ceux qui consultent nos ouvrages. Il seroit à désirer que tous ceux qui ont l'ambition de faire des volumes, se contentassent de rapporter modestement leurs observations; nous serions garantis de ces traités dont les trois quarts de ce qui les compose sont en citations, dans lesquels on a de la peine à appercevoir quelques faits de Médecine noyés dans de vaines dissertations, dans des préceptes vagues, & dont la lecture n'apprend rien, sinon que tel a fait sur cette matière l'extrait de différens Auteurs.

D'après ces considérations, nous pensons que la Faculté

doit applaudir au zèle de M. *Dazille*, dont le travail, qu'il eſt à déſirer qu'on rende public, ſera très-utile à la Médecine, & particulierement aux gens de l'art, qui ſe deſtinent à pratiquer la Médecine & la Chirurgie dans les Pays où l'Auteur a fait le plus grand nombre de ſes obſervations. *Signé* GRANDCLAS, DUCHANOY SIGAULT, LE ROUX DES TILLETS.

DÉCRET

De la Faculté de Médecine de Paris.

L'AN mil ſept cent quatre-vingt-huit, le ſecond jour du mois de Mai, la Faculté de Médecine de Paris, aſſemblée en ſes Ecoles ſupérieures à cinq heures de relevée, ayant entendu la lecture du Rapport ci-deſſus, l'a adopté d'un avis unanime en tout ſon contenu, & a applaudi généralement à la manière dont il étoit conçu : en conſéquence, elle a donné ſon approbation à l'ouvrage de M. *Dazille ;* elle a cependant décidé que M. *Dazille* ne pourroit faire uſage de cette approbation, qu'autant qu'il feroit imprimer à la fin de ſon ouvrage ledit Rapport en tout ce qu'il contient ; & j'ai conclu avec elle. *Signé* EDME-CLAUDE BOURRU, *Doyen.*

TABLE RAISONNÉE

Des matières contenues dans cet Ouvrage.

DISCOURS

Sur les moyens de perfectionner la Médecine pratique entre les tropiques.

CONNOISSANCES indispensables au Médecin, *Page* 1
Enumération de ces connoissances, 2
Leur utilité, 3
Sentiment d'Hippocrate sur l'influence de l'air, 3 & 4
Pourquoi les maladies des climats chauds ont été jusqu'aujourd'hui si peu connues, 5
Dignité du Médecin, méconnue, 7
Erreurs dangereuses de l'opinion à cet égard, *ibid.*
Le Médecin qui se consacre à la pratique entre les tropiques, doit posséder à fond la théorie de l'art, 8
La physique est la base principale de l'art de guérir, 9
Le Médecin du Roi dans une Colonie doit sur-tout être un homme profondément instruit, *ibid.*
Idée générale des devoirs de sa charge, *ibid.*
Le Médecin, qui sent son infériorité pour remplir cette place, doit s'abstenir de la solliciter, 10

Prééminence que donnent au vrai Médecin ses talens & ses qualités personnelles, *Page* 10
Combien le service de l'hôpital est facile sous ses ordres, 11
Avantages que l'humanité & le Gouvernement retirent de son ministère, 12
L'estime & la considération générale couronnent son zèle & ses travaux, 13
Le Gouvernement ne peut se dispenser de lui donner un *second*, capable de le suppléer en tout & par-tout, 14
Funestes effets de l'administration des hôpitaux par entreprise, 15
L'*Auteur* conseille d'adopter, pour le service des malades, les règles suivies par les Sœurs de St.-Lazare dans les hôpitaux où ce service leur est confié, sans mélange d'autres fonctions, *ibid.*
Avantages que procureroit une seconde place de Médecin du Roi, 16
Tenue de Journaux, seroit utile aux progrès de l'art de guérir, 18
L'enseignement des Aides-Chirurgiens sur toutes les parties de l'art doit entrer dans les devoirs du Médecin du Roi & de son Collègue, *ibid.*
Les leçons des premières années se borneront aux principes généraux, qui pourront être développés dans les années suivantes, *ibid.*
L'hôpital du Roi deviendra une école de Médecine théorique & pratique, 19
Considération relative au choix, à l'instruction & à l'examen des sujets, *ibid.*

ANATOMIE.

L'anatomie, comme toutes les autres parties de l'art de guérir, peut être enſeignée dans les Colonies, *Page* 20
Attention que le Médecin-Profeſſeur doit avoir à cet égard, *ibid.*
Précautions indiſpenſables, 21
Choix du Proſecteur, 22
Il ſeroit très-utile de préparer & de conſerver dans les Colonies pour les démonſtrations anatomiques, les différentes parties du corps humain, *ibid.*
Les rapports que les parties externes & internes ont entre elles ſont très-intéreſſans à faire connoître, *ibid.*
Quelques leçons d'anatomie comparée ſeront également utiles, 23
Utilité de l'inſpection des cadavres pour les progrès de la Médecine, *ibid.*
Note ſur ce ſujet, 24
Le Profeſſeur bornera ſes leçons d'anatomie aux objets utiles, 26
Utilité de cette ſcience pour la pratique médicinale, *ibid.*
Opinion de *Deſcartes*, fondée ſur ſes longues recherches anatomiques, *ibid.*

PHYSIOLOGIE.

Objet des leçons du Médecin du Roi ſur la Phyſiologie, 27
Idée générale de cette partie, *ibid.*
C'eſt ſur-tout dans cette ſcience que le Profeſſeur doit

borner ses leçons aux seuls objets utiles, *Page* 28
Il ne négligera pas de faire observer les changemens auxquels l'organisation & les fonctions de l'homme sont sujettes, 29

PATHOLOGIE.

Le Professeur traitera d'abord des maladies en général pour donner plus d'étendue aux maladies particulières au pays qu'il habite, 30
Il s'attachera sur-tout à bien distinguer leurs caractères propres, 31

MATIÈRE MÉDICALE ET THÉRAPEUTIQUE.

Ces deux parties de la Médecine ne doivent faire qu'un seul & même cours dans l'enseignement, 32
Le Professeurs'attachera sur-tout à faire connoître les médicamens que produit la Colonie qu'il habite, *ibid.*
Il n'enseignera que leurs seules propriétés démontrées par l'expérience, 33
La thérapeutique, la matière médicale & la pathologie pourroient, dans certains pays, être réunies en un seul cours, *ibid.*

BOTANIQUE.

Objets de cette science, auxquels les leçons de botanique doivent se borner entre les tropiques, 34
Courses botaniques — utiles, *ibid.*
Le Professeur traitera dans un grand détail des propriétés médicinales des plantes, 35

Utilité de la connoissance des ressources de ce genre, *P.* 35

CHYMIE.

Utilité de la chymie dans les Colonies, *ibid.*
Un de ses grands avantages est de faire connoître la sophistication des remèdes, par l'analyse & la décomposition, 36
Le Professeur joindra à ses leçons sur cette partie l'analyse des eaux minérales & les principes de la pharmacie, *ibid.*
Combien ces connoissances sont utiles pour l'instruction des Elèves & le bien de l'humanité, 37
Les opérations chymiques & les manipulations pharmaceutiques, nécessaires aux démonstrations du Professeur, seront faites par l'Apothicaire du Roi ou son premier Elève, 38
Devoirs de l'Apothicaire du Roi à cet égard, 39

HYGIÈNE.

Son utilité dans les Colonies, *ibid.*
Cette partie de l'art est un sujet presque neuf entre les tropiques, 40
Le Professeur en exposera au moins les principes généraux, *ibid.*

MÉDECINE CIVILE.

Son objet, *ibid.*
Détails sur ce sujet, qui doivent entrer dans les leçons du Professeur, 41

Note relative à cette partie de l'art, *Page* 41
Autres détails dont le Médecin du Roi & le Chirurgien-Major doivent s'occuper conjointement, 42 & 43

MÉDECINE LÉGALE.

Cette partie est une des plus essentielles de l'enseignement, *ibid.*
Il est important de faire bien connoître les différences qui distinguent le suicide de l'assassinat, 44
Exemples servant à prouver l'utilité de cette connoissance, *ibid.*
1er. Exemple, *ibid.*
2me. Exemple, 45
3me. Exemple, 48

INSTITUTS ET OPÉRATIONS DE CHIRURGIE.

Dangers du *bistouri* dans les climats chauds, 50
L'Auteur attribue la majeure partie de ses succès en ce genre à l'attention qu'il a eu d'éviter l'usage de cet instrument, 51
Les opérations chirurgicales qu'on ne peut éviter, exigent de grandes précautions; leur succès dépend sur-tout de la manière de les faire, *ibid.*
Le Chirurgien-Major s'occupera de cette partie de l'enseignement de concert avec le Médecin du Roi, *ibid.*

HERNIES.

Objet des leçons sur cette partie, 52
L'utilité de ce genre d'instruction est encore plus grande entre

entre les tropiques, que dans les autres climats, *Page* 52
Preuve de la nécessité de cette connoissance, 53
Les jeunes Chirurgiens doivent être exercés avec soin à l'hôpital du Roi & à l'amphithéâtre, 54
Dangers de leur ignorance, *ibid.*
Les encouragemens, par-tout trop négligés, sont ici d'une importance majeure, 55

ACCOUCHEMENS.

Nécessité de cette partie de l'instruction entre les tropiques, 56
Dangers de l'ignorance à cet égard, *ibid.*
Observation, 57
Détails de l'enseignement sur cette partie, 58
Avantages que l'humanité & le Gouvernement en retireront, *ibid.*

MALADIES DES YEUX.

Premier objet de l'enseignement sur cette partie, 59
Funestes effets de l'ignorance à cet égard, *ibid.*
Opérations dont la pratique est indispensable à l'homme de l'art dans les Colonies, 60
L'*ophthalmie* & le *chémosis* sont les plus fréquentes des maladies des yeux entre les tropiques, 61
Qu'il n'est pas moins utile de savoir faire exécuter les opérations, que d'être en état de les exécuter soi-même, *ibid.*
Exemple frappant de cette vérité, *ibid. & suiv.*
Autres exemples, 66
Succès de l'Auteur en ce genre, *ibid.*

MALADIES DES DENTS.

Le Professeur entrera dans tous les détails de cette partie infiniment utile entre les tropiques, *Pages 66 & suiv.*

POISONS.

Il est très-important de faire connoître les caractères propres des poisons, 68
Cette connoissance est sur-tout utile dans les Colonies, *ibid.*
Combien il importe que le Médecin sache distinguer les différens effets des poisons & reconnoître leurs traces, pour ne pas les confondre avec ceux des virus intérieurs, &c. *ibid.*
Toute mépriſe de ce genre peut avoir les ſuites les plus funestes, 69 & 70

POISON LENT.

Ses effets—difficiles à reconnoître, à cauſe de leur reſſemblance avec ceux de quelques-unes des maladies chroniques, *ibid.*
Exemple d'un empoiſonnement de cette eſpèce, 71
Détail de ſes effets, *ibid.*
Faux jugement porté par les Médecins & Chirurgiens qui furent appelés, *ibid.*
Leur erreur fut démontrée par l'ouverture du cadavre, 72
Détail des déſordres intérieurs que ce poiſon lent avoit produits, *ibid.*
Cet exemple prouve que le Médecin ne ſauroit apporter

trop de discernement & de circonspection dans l'examen des symptômes & des accidens qui ont quelque ressemblance avec les effets des poisons, *Page* 73
Les coupables furent découverts peu de temps après l'ouverture du cadavre, 74

INFANTICIDE.

Ce crime est fréquent chez les Nègres, 75
Le Médecin doit se tenir sans cesse en garde contre ce genre d'atrocité, *ibid.*
Exemple d'infanticide, 76
Comment ce crime fut découvert, *ibid.*
Combien il seroit utile de faire l'ouverture de tous les cadavres, pour constater les différentes causes de mort, 77

MÉDECINE-PRATIQUE.

Le Médecin du Roi mettra une attention particulière dans ses leçons sur cette partie, 78
Il traitera d'abord des maladies des arrivans dans la Colonie, de tout âge & de tout sexe, *ibid.*
Détails essentiels qui doivent entrer dans l'enseignement de la Médecine-pratique, *ibid.*
Le Professeur fera de l'hôpital du Roi une école de Médecine clinique, 79
Distribution des salles des malades, suivant les différens genres de maladies, *ibid.*
Chaque Elève tiendra un cahier séparé, 80
Objet de ce cahier, *ibid.*
Observation servant à prouver combien le changement de climat influe sur l'économie animale, *ibid.*

Réflexion sur ce sujet, *Page* 80
Le Professeur enseignera avec soin à ses Élèves à connoître le pouls, 81
Détails de l'enseignement concernant l'état de la bouche, l'aspect du visage, &c. *ibid.*
Le Professeur apprendra à ses Elèves à reconnoître avec précision le siège des douleurs, &c. 83
Distinctions précieuses qu'il doit s'attacher à faire connoître, *ibid.*
Le viscère souffrant doit être le principal objet de l'attention du Médecin, 84
Importance du pronostic, prouvée par des exemples puisés dans la pratique de l'Auteur, *ibid.*
Premier exemple, 85
Second exemple, 87
Troisième exemple, 88
Quatrième exemple, 89
Cinquième exemple, 90
Sixième exemple, 91
Le Médecin des Colonies, & sur-tout le Médecin-consultant, doit s'attacher particulièrement au pronostic, 92
Les ordonnances du Médecin de l'hôpital doivent être fidèlement & ponctuellement exécutées, 93
Avantages que les Elèves pourront retirer du livre de visites du Médecin, tant pour leur instruction que pour le bien du service, *ibid.*
Usage vicieux suivi dans la plupart des hôpitaux tant d'Europe que des Colonies, 95
Usage contraire suivi avec succès par l'Auteur dans le cours de sa pratique, 96
Bons effets du nouvel ordre qu'il prescrit d'après sa propre expérience, 97

Sa méthode l'a mis en état de visiter avec de grands succès jusqu'à neuf cents malades par jour, *Page* 98
Suite des moyens d'instruction, *ibid.*
Les ordonnances doivent toujours être prononcées en langue vulgaire, 99
Pourquoi ? *ibid.*
Qualités personnelles du Médecin, très-essentielles, *ibid.*
Le Médecin du Roi sollicitera des encouragemens pour ses Elèves, 100
Les récompenses, lorsqu'elles sont méritées, produisent toujours les meilleurs effets, *ibid.*
Malades — doivent être placés & classés suivant les différens genres de leurs affections, 101
Salle des convalescens, *ibid.*
Maison de santé, *ibid.*
Le Médecin du Roi fera connoître aux Elèves les avantages de ces établissemens, *ibid.*
Autre objet d'instruction, *ibid.*
Observation relative à l'influence du moral sur le physique, développée par une note, 102
Parallèle à l'appui de cette observation, 103
Avantages de la saignée, 104
Ses dangers, *ibid.*
Circonspection nécessaire à l'égard des évacuations de tous genres, & particulièrement de la saignée, *ibid.*
Conduite de l'Auteur dans les maladies occasionnées par le moral, 105
Première observation, *ibid.*
Seconde observation, 109
Un des principaux soins du Professeur dans l'enseignement des Elèves, sera de leur apprendre à connoître & à

saisir les temps & les instans où il convient d'administrer les remèdes, *Page* 110
Note sur ce sujet, *ibid.*
Le tact médical ne s'acquiert parfaitement qu'au lit du malade, 112
Maladie de l'Auteur, dans laquelle il a failli à être la victime d'une ordonnance mal indiquée, *ibid.*
Cure d'une semblable maladie pendant sa convalescence, 114
CONCLUSION, ibid.

OBSERVATIONS SUR LE TÉTANOS.

INTRODUCTION.

Loix de la Médecine — varient selon les climats, 119
Connoissance des causes des maladies — est un objet important des recherches du Médecin, 119 & 120
Dangers de la prévention, *ibid.*
Tétanos; — maladie commune à tous les climats; — peu connue; — nécessité des recherches sur ce fléau, *ibid.*

CHAPITRE PREMIER.

Examen du Projet d'instruction *sur le* Tétanos, *publié par la Société Royale de Médecine.*

Causes de la diversité d'opinions sur le *tétanos*, 121 & 122
Distinction du *tétanos* en essentiel & en *symptomatique*, 122
Précepte de la Société Royale, puisé dans les observations de l'Auteur sur les maladies des Nègres, 123 & 124

Distinctions relatives au *tétanos*, *Page* 125
Réflexions, 126 & 127
Observation de M. *Bajon*, rapportée dans le *projet d'instruction*, 127
Réfutée, 127 & 128
Tétanos — est plus rare chez les enfans Blancs que chez les enfans Nègres, 128
Pourquoi ? *ibid.*
Air de la mer — est le meilleur qu'on respire entre les tropiques, 129
Ses effets, 130 & 131
Desportes & M. *Bajon* se contredisent sur les causes du *tétanos*, 130
Assertion des Auteurs cités par la Société Royale de Médecine sur les causes du *tétanos*, 131 & 132
Contredites par l'observation & l'expérience de l'*Auteur*, *ibid.*
Suppression des règles & des lochies ; — ses effets ; — n'est point cause du *tétanos*, *ibid.*
Suppression du flux hémorrhoïdal ; — ses effets ; — ne cause point le *tétanos*, *ibid.*
Suppression d'un exutoire quelconque ; — ses effets ; — ne cause point le *tétanos*, *ibid.*
Tétanos à la suite de la cicatrisation des ulcères — est infiniment rare, 133 *& suiv.*
Note sur le pansement des ulcères, *ibid.*
Vice vénérien — ne cause point le *tétanos*, 136
Maladies cutanées — ne produisent point le *tétanos*, *ibid.*
Effets des variations subites de l'atmosphère sur l'humeur dartreuse, 137
Humeur variolique — mise par *Desportes* au rang des cau-

ſes du *tétanos*, — quelle confiance mérite cet Auteur ? *Page* 138
Convulſions produites par les vers — ne ſont point le *tétanos*, 138 & 139
Combien il importe de bien diſtinguer dans toutes les maladies la cauſe majeure des cauſes ſecondaires, 140
Le tact médical eſt le fruit de l'obſervation & d'une longue expérience, *ibid.*
Maladies vermineuſes — ſont fréquentes & ſouvent dangereuſes entre les tropiques, *ibid.*
Tableau des déſordres cauſés par les vers ; — leurs effets ſont entièrement différens de ceux du *tétanos*, 141 & 142
Moyens de prévenir les maladies vermineuſes, 142
Ivreſſe — produit rarement des convulſions, *ibid.*
Examen des effets de l'ivreſſe. — Tableau des déſordres qu'elle produit, 143 & 144
Les convulſions cauſées par l'ivreſſe ont quelque reſſemblance avec celles qui caractériſent le *tétanos*, 145
Tétanos accidentel, ſurvenant à la ſuite de l'ivreſſe, — eſt plutôt la ſuite d'un mauvais traitement que de l'ivreſſe elle-même, *ibid.*
Exemple frappant de cette vérité, *ibid & ſuiv.*
Traitement général de l'inflammation produite par l'ivreſſe, 147
Différence caractériſtique entre les convulſions qui conſtituent le *tétanos*, & celles qui ſurviennent dans les grandes inflammations des viſcères, 149
Cholera-morbus, fréquent entre les tropiques, & particuliérement à la côte de Coromandel & à l'Iſle de Ceylan ; — ſes effets ; — mal-à-propos qualifié du nom

de *tétanos*, par M. *Lavo*, l'un des Auteurs cités dans le projet d'instruction, *Pages* 150 & 151
Les circonstances qui ont précédé & celles qui suivent le *cholera-morbus*, doivent déterminer la nature du traitement, 152
Quelques praticiens l'appellent *crampe-sèche*, *ibid.*
Mal de ventre sec — est une maladie plus fréquente aux Indes Orientales, que dans les autres parties de la zone torride; — ses causes, 153
Erreur de M. *Lavo*, démontrée, *ibid.*
Convulsions — sont différentes à raison de leurs causes, *ibid.*
Traitement du *cholera-morbus* léger, 154
Le *cholera-morbus* peut dégénérer en inflammation maligne, *ibid.* & 155
Quels sujets y sont le plus exposés, *ibid.*
Premières indications à remplir dans le traitement de cette maladie, *ibid.*
Moyens utiles dans cette circonstance, *ibid.*
Evacuans — sont directement contraires, *ibid.*
Opium — doit être employé, 156
Liqueur anodine ou laudanum liquide de *Sydenham* — est préférable; — à quelle dose on doit l'administrer, *ibid.*
La dose de ce remède doit être augmentée ou diminuée suivant ses effets, 157
Il est rare qu'on ne soit pas obligé d'en employer une grande quantité, *ibid.*
Epithême recommandé par l'*Auteur* dans ce cas, *ibid.*
Vésicatoires — sont également utiles, *ibid.*
Alkali-volatil — employé par l'Auteur — à quelle dose, 158

Il recommande aussi dans ce cas les sinapismes & autres stimulans, *Page* 158
La dose de l'opium doit être diminuée à mesure que les symptômes deviennent moins dangereux, *ibid.*
Suite du traitement après les grands accidens, *ibid.*
Note contenant les détails de la cure d'un *cholera-morbus*, survenu à Saint-Domingue en 1777, exemple servant à prouver combien il importe de rechercher attentivement la cause déterminante des maladies, 159
Ravages du quinquina à forte dose & des purgatifs inconsidérément administrés dans la fièvre tierce, *ibid.*
Contrariétés que la saignée ordonnée par l'*Auteur* dans cette maladie, lui a fait éprouver, 162 *& suiv.*
Ces contrariétés ne l'empêchent pas d'ordonner jusqu'à quatorze évacuations sanguines dans l'espace de quatre jours, 164
Quels motifs l'ont déterminé à ce grand nombre de saignées, *ibid.*
Le mercure crud fut administré, contre son avis, dans cette circonstance, *ibid.*
Bons effets du grand nombre de saignées qu'il avoit ordonnées, 165
Suite du traitement, *ibid.*
Le malade n'a presque pas eu de convalescence, 167
Inutilité du mercure crud, démontrée, *ibid.*
Réflexions sur la saignée, 168
M. *Bajon* regarde l'air de la mer comme cause du *tétanos*, 162
Réfutation de ce sentiment, *ibid. & suiv.*
La *sarrette* est un vrai *tétanos*, 165 & 166
Les symptômes & la marche du *tétanos*, sont les mêmes dans toutes les parties du monde, 167 & 168

Paſſage ſubit du chaud au froid — peut dans tous les lieux du monde cauſer le *mal de mâchoire*, *Pages* 169 & 170
Barbier ou *coup-d'air*, maladie fréquente ſur les côtes d'Aſie, 171
Ses cauſes; — ſes effets, *ibid. & ſuiv.*
Quel ſujets y ſont le plus expoſés, *ibid.*
Traitement de cette maladie, en uſage chez les naturels du pays, 171
Remèdes employés dans cette maladie par le Docteur *Lind* & quelques autres Médecins — ſont ſouvent inſuffiſans, 172
Embarquement, air de la mer, employés très-utilement contre le *barbier*, 173
Les mutations rapides de l'atmoſphère exigent par-tout des précautions, *ibid.*
Autre preuve contre l'opinion de M. *Bajon*, ſur l'air de la mer, 174
M. *Bajon* réfuté par ſes propres obſervations, 176 & 177
Obſervation ſervant à prouver la ſalubrité de l'air de la mer, 178 *& ſuiv.*
Autre obſervation du même genre, 185

CHAPITRE II.

Cauſes du Tétanos.

Irritation des nerfs — eſt une cauſe commune à toute eſpèce de *tétanos*, 187
Tranſpiration — arrêtée, conduit au *tétanos eſſentiel* & *accidentel*, & cauſe auſſi pluſieurs autres maladies, 188
Eſt de toutes nos excrétions la plus abondante, *ibid.*
Ses qualités varient à l'infini, *ibid.*

Ainsi que ses effets, *Pages* 188 & 189
Suite funeste de la répercussion de l'humeur varioli-
que, 190
Nécessité de se prémunir contre les changemens subits de
l'atmosphère, *ibid.*
Dangers de la négligence à cet égard pour les femmes en
couche, 191
Humeur perspiratoire, — ses effets varient à raison de la
diversité de ses qualités, *ibid.*
Causes du *tétanos essentiel*, communes à tous les lieux
du monde, 192
On y est sur-tout exposé dans les climats chauds, *ibid.*
Et plus encore dans les pays montueux, 193
Le *tétanos accidentel* ou *mal de mâchoire*, fait de grands
ravages sur les blessés, dans les batailles données en-
tre les tropiques, *ibid.*
Cause du *tétanos accidentel* qui fit périr huit blessés
amputés après le bombardement de Quebec, 196
& suiv.
Note contenant le détail des soins que reçurent les blessés
dans cette circonstance, 194 *& suiv.*
Grands changemens atmosphériques sont la source d'une
infinité de maladies spasmodiques, dont le *tétanos* est le
dernier degré, 198
Effets de l'humidité, *ibid. & suiv.*
Dans le Nord de l'Amérique, 199
Entre les tropiques, *ibid.*
Le traitement de toute espèce de blessure exige la plus
grande circonspection, 201
Effets de l'air frais & humide, *ibid.*
Premier exemple de ces effets, 202
Progression des symptômes du *tétanos accidentel*, 204

Second exemple, *Page* 206
Derniers accidens du *tétanos* compliqué de plaie, 209
Preuve de l'influence des changemens atmosphériques sur les plaies, — *ibid.*
Troisième exemple, *ibid. & suiv.*
Les Nègres sont plus sujets que les Blancs au *tétanos essentiel*, & moins sujets au *tétanos accidentel*, 211

CHAPITRE III.

Causes du Tétanos *des enfans, ou* mal de mâchoire.

Pourquoi les enfans Blancs sont moins sujets au *mal de mâchoire* que les enfans Nègres? 213
Vices de situation & de construction des cases à Nègres, — donnent lieu au *tétanos*, *ibid.*
Vices héréditaires, — leurs symptômes & leurs effets sont pris quelquefois pour ceux du *tétanos*, par les Nègres & même par les Blancs, 215
Traitement du vice vénérien héréditaire, *ibid.*
Note sur ce sujet, *ibid.*
Observation sur la section du cordon ombilical, 216
Le *tétanos*, *mal de mâchoire*, peut être l'effet de la scélératesse de quelques Nègres, *ibid.*
Aveu de quelques Accoucheuses à cet égard. — Motifs qui portent les esclaves à cet excès d'atrocité, 217
La *sarrette* du Vivarais est un vrai *tétanos*, *mal de mâchoire*, semblable en tout à celui qui attaque les nouveau-nés entre les tropiques, *ibid.*
Examen de la maladie des nouveau-nés, que la So-

ciété Royale de Médecine appelle *endurcissement du tissu cellulaire*, Page 218
Cette maladie est, comme la *sarrette*, un vrai *tétanos*, ibid.
La description que la Société Royale donne de cette maladie est conforme aux observations de l'*Auteur* sur le *tétanos* des enfans, 219
Suite de l'examen des symptômes de cette maladie, dont l'*Auteur* prouve *l'identité* avec le *tétanos*, *mal de mâchoire*, ibid. & suiv.

CHAPITRE IV.

Dangers des spiritueux & des stimulans dans le pansement des blessés.

Spiritueux & stimulans dans le pansement des plaies récentes, — sont en usage dans tous les pays, 222
A quels dangers cette méthode expose. — Le *tétanos* en est quelquefois la suite, 223
Pourquoi les effets de ces remèdes sont encore plus prompts & plus funestes entre les tropiques qu'en Europe, ibid. & suiv.
Les succès que l'*Auteur* a obtenus en suivant un traitement tout opposé, n'ont pas toujours suffi pour faire proscrire cette funeste méthode dans les lieux où il a pratiqué, 224
Les Nègres allant nu-pieds, sont plus exposés aux piqûres & aux blessures, & conséquemment au *tétanos* qui en est la suite, 225
Exemple d'un Nègre guéri d'une amputation sans spiritueux, sans ligatures, 226

Les spiritueux employés dans le pansement des plaies occasionnées par le fouet, ont souvent causé le *tétanos* aux Nègres punis de cette manière, *Page* 227
Traitement convenable dans cette circonstance, 228
Funestes effets de la cruauté de quelques Nègres-commandeurs, *ibid.*
Note sur ce sujet; *ibid.*
Exemple de l'abus des spiritueux & des irritans dans le pansement des brûlures, 229 & 230
Adoucissans, seul remède convenable dans ce cas, 230
On préviendroit de telles impéritie, en exigeant que le Médecin des Colonies fût également instruit de la médecine-pratique proprement dite, de la chirurgie, de la botanique & de la chymie, 231
Opinion de M. *de Larnage* sur ce sujet, *ibid.*
Exemple de *tétanos*, suite de blessure, survenu en France en 1770, pour avoir imprudemment renouvelé l'air de l'appartement du malade, 232
Cette espèce de *tétanos* survient dans tous les pays du monde. — Pourquoi il est moins fréquent en Europe que dans les climats chauds? 234

CHAPITRE V.

Moyens de prévenir le Tétanos essentiel.

Précautions essentielles dans l'état de sueur, 235
Espèce de punch, très-utile dans cette circonstance, 236
Soins essentiels également préservatifs. — Conseils de l'*Auteur*, 236 & 237
Preuve de leur utilité, *ibid.*

Inhumanité d'un Gouverneur-Général à l'égard de ses soldats, *Page* 238
Dangers de la fraîcheur des nuits dans tous les pays du monde, *ibid.*
Nécessité de coucher sur un plan horizontal — ; plus indispensable encore entre les tropiques que par-tout ailleurs, 239
Gouveneurs-Généraux des Colonies doivent être très-instruits en physique, *ibid.*
Effets des changemens atmosphériques — en Europe, *ibid.*
Méritent une grande attention, *ibid.*
Sont fréquens dans les camps, même sous les climats tempérés,—plus multipliés encore & plus dangereux sous la zone torride, 241 & 243
Notes sur ce sujet, *ibid.*

CHAPITRE VI.

Moyens de prévenir le Tétanos accidentel.

Plaies, blessures — doivent être garanties du contact de l'air, &c. 243
Notes sur les effets de l'air, *ibid.*
Autres précautions qu'exigent les plaies & les blessures, 244
L'examen en doit être fait avec célérité, ainsi que les opérations, lorsqu'il y en a d'inévitables, *ibid.*
Il faut éviter le plus qu'il est possible les opérations de Chirurgie dans le traitement des plaies, 245
Hémorrhagies à la suite des blessures; — comment traitées par l'*Auteur*? 246

On doit employer jusqu'aux plus petits moyens qui peuvent empêcher l'invasion du *tétanos* dans le traitement des plaies & des blessures, *Page* 246
Méthode de l'Auteur dans les premiers pansemens; *ibid.* & *suiv.*
Note sur les avantages des emplastiques; *ibid.*
De quelle manière les malades doivent être couchés dans les cas de blessures aux bras & aux jambes; 247
Suite du traitement, *ibid.* & 248
On ne doit jamais ôter entièrement le pus de dessus les plaies en les essuyant, *ibid.*
Plaies accompagnées de contusions; — soins qu'elles exigent, *ibid.*
Digestif dont on doit faire usage dans le pansement des blessures; 249
Les remèdes actifs ne doivent être employés pour réprimer les chairs, que lorsqu'ils sont indispensables, 250
Précautions nécessaires dans le cas d'une suppuration très-abondante; *ibid.*
Le moral ne doit point être négligé dans le traitement des blessures, *ibid.* & 251
Il n'est pas moins important de considérer le tempérament, le genre de vie du malade, l'état des humeurs qui en est la suite, *ibid.*
Attention nécessaire dans le traitement des blessés d'un tempérament sanguin & pléthorique; *ibid.* & 252
De ceux qui sont d'un tempérament opposé, 252
De ceux qui se sont épuisés, *ibid.*
De ceux qui ont le sang infecté de virus vénérien, 253 & 254
Note & observation relatives à deux Nègres blessés, & in-

fectés de virus vénérien, sans symptôme apparent, P. 254
Narcotiques — sont quelquefois nécessaires dans le pansement des blessures, *ibid.*
Sont contraires aux blessés d'un tempérament froid, 255
L'air de l'appartement des blessés doit être entretenu au même degré de température. — Moyens qu'on doit employer à cet effet, *ibid. & suiv.*
Plan de construction d'une salle particulière pour les blessés : — avantages qui en résultent, 257 *& suiv.*
Méthode barbare, & trop long-temps suivie entre les tropiques dans le traitement des vénériens, 261
Réformée par l'*Auteur* à l'Isle-de-France, *ibid.* & 262
Traitement de la petite vérole, changé, *ibid.*
Piquûres de cloux & particulièrement de cloux rouillés. — Cause très-menaçante de *tétanos* entre les tropiques, 263
Prompts secours dans ce cas, recommandés par l'*Auteur*. — Utiles dans tous les lieux du monde, *ibid. &* 264
Exemple du *tétanos*, suite de piquûre, survenu à Paris, 265
Quelle étoit la disposition du sujet avant l'accident, 266
Imprudence commise, dix jours après sa blessure, *ibid.*
Irritation locale des nerfs, — cause le *tétanos*, 267
Autre exemple du *tétanos* survenu à la suite d'une piquûre, 268
Ligature des cordons des vaisseaux spermatiques, mal-à-propos pratiquée dans l'opération de la castration, — peut causer le *tétanos*, 269 & 270
Autres exemples de *tétanos accidentel*, rapportés par des Auteurs célèbres, *ibid.*

Il faut, le plus qu'il eſt poſſible, éviter de dilater les piquûres de cloux par des inciſions; mais, lorſque ces inciſions ſont indiſpenſables, on doit les faire à l'inſtant même, *Page* 271

Il eſt des piquûres, telles que celles d'une lancette, d'une aiguille, d'une arête de poiſſon, &c. dans leſquelles on ne peut ſe diſpenſer de dilater la plaie par des inciſions; 272

Exemple d'une piquûre profonde faite par la défenſe d'un *machoran*, & qui menaçoit du *tétanos*, *ibid. & ſuiv.*

L'*Auteur* obſerve que pendant dix-huit mois qu'il a paſſé à Cayenne, il n'y a pas eu un ſeul bleſſé qui ait éprouvé le *tétanos*, & pas un ſeul enfant attaqué du *mal de mâchoire*, 274 & 275

Il obſerve auſſi que, pendant cet eſpace de temps, les reptiles & autres animaux venimeux n'ont fait de mal à perſonne, 276

Inflammation du bas-ventre faiſant craindre le *tétanos*, doit être traitée comme l'inflammation vraie; *ibid. &* 277

Le *tétanos accidentel* n'eſt preſque jamais à craindre dans les fièvres putrides, à moins qu'un mauvais traitement ne donne lieu à cet accident, *ibid.*

L'*Auteur* n'a jamais vu le *tétanos* ſurvenir après la ſuppreſſion des grandes ſuppurations des plaies & des ulcères, lorſqu'il a été chargé du traitement dès le commencement de la maladie; *ibid. &* 278

A quoi il rapporte cet avantage; *ibid.*

Soin qu'il faut avoir après le traitement du *tétanos* ou des maladies qui font craindre ce ſymptôme, 279

Accidens survenus pour avoir négligé les précautions recommandées par l'*Auteur*, *Page* 279

CHAPITRE VII.

Traitement du Tétanos essentiel.

Premier précaution, déja recommandée Chap. VI, 280
Cause déterminante de l'irritation nerveuse, second objet d'attention, *ibid.*
Usage de la saignée, — dans quel cas indiqué, *ibid.*
Vomitifs, — dans quel cas doivent être employés, *ibid.*
On ne doit rien négliger pour favoriser la transpiration. — Moyens d'y parvenir, 281
Bains tièdes, — dans quelles circonstances sont utiles, *ibid.*
Ether vitriolique, liqueur minérale d'*Hoffmann*, — sont préférables dans d'autres, 282
Opium ou *laudanum* liquide de *Sydenham*, — dans quels cas & à quelle dose doit être administré, *ibid.*
Réunion des antispasmodiques & narcotiques — est quelquefois utile, 283
Cas dans lesquels l'opium savonneux ou le *laudanum* liquide de *Sydenham* doivent être administrés avec célérité, *ibid.*
Alkali-volatil, — à quelle époque de la maladie, comment & à quelle dose doit être administré, 284
Embrocations d'huiles douces, mucilagineuses, sur-tout d'huile de ravets, *ibid.*
Vessies remplies d'eau chaude, *ibid.*
Bouillons de riz, *ibid.*

État déſeſpéré du malade, & dans ce cas devoirs du Médecin, *Page* 285
Opium en lavemens à forte doſe, dernière reſſource, 286
L'Auteur n'a jamais eu occaſion d'obſerver le *tétanos eſſentiel* chez les Blancs entre les tropiques, *ibid.*

CHAPITRE VIII.

Traitement du Tétanos accidentel. Examen des remèdes conſeillés par Deſportes.

Genre nerveux eſt le principe de toutes nos ſenſations, 287
Conſidérations ſur la compoſition des nerfs, *ibid.*
Leurs extrémités ſont le ſiège de pluſieurs maladies, 288
Le trop & le trop peu d'action des nerfs conſtituent deux genres oppoſés d'affections nerveuſes, *ibid.*
Lorſque les moyens préſervatifs indiqués au Chap. VI ont été négligés, il faut employer avec célérité l'opium ou le laudanum liquide de *Sydenham*, à forte doſe, pour prévenir les grands accidens, 289
Tétanos, ſuite de bleſſure — eſt le plus difficile à guérir, *ibid.*
Augmentation graduée de l'opium. — Quand & comment utile, 290
Notes ſur l'indiſpenſable néceſſité d'être bien sûr de la qualité de l'opium qu'on emploie; contenant auſſi la préparation du *laudanum* liquide de *Sydenham*, & la manière de préparer à froid l'extrait d'opium ſavonneux, 291 *& ſuiv.*
Les Médecins d'entre les tropiques ne peuvent ſe diſpen-

ser d'avoir a eux au moins le *laudanum* liquide de *Sydenham*, & l'extrait savonneux d'opium, 295
Pourquoi la plus petite léſion des tendons, des nerfs ou leur irritation exige les plus grandes précautions, 296
Erreur de M. *Lecat*, 297
A quoi on peut l'attribuer, 297 & 298
Erreurs des grands-hommes. — Combien ſont dangereuſes, 298 & 299
Compoſition d'un topique très-utile, 301
Précautions néceſſaires avant d'employer le *laudanum* dans des cas très-rares, 301 & 302
Dangers de quelques ordonnances de *Deſportes* dans le traitement du *tétanos*, 302 & *ſuiv.*
Combien il importe de ne permettre l'impreſſion des Ouvrages de médecine, que d'après l'examen le plus approfondi, 313

CHAPITRE IX.

Moyens de prévenir le Tétanos, mal de mâchoire des nouveau-nés.

Négreſſes groſſes doivent être viſitées avec ſoin tous les huit jours, 315
Leur travail journalier doit être diminué à meſure qu'elles approchent du terme de leur délivrance, 316
Note ſur la diſtribution & les proportions de la ſalle des femmes en couches & de celle des bleſſés, tant dans les hôpitaux du Roi, que dans ceux des particuliers, 316 & 317

Panacée mercurielle, — quand utile & à quelle dose, 317
Appartement, — doit être tenu au même degré de température, 318
Chaleur naturelle du corps humain — est généralement du 31 au 33 degré, thermomètre de Réaumur, *ibid.*
S'élève dans l'état de maladie entre les tropiques de 5, 6, 7, 8 & 9 degrés au dessus, 319
Le trop & le trop peu de chaleur de l'appartement, sont également contraires à la femme en couches, *ibid.*
Attention & surveillance nécessaires à cet égard, 320
Huile de palma-christi — facilite la séparation du méconium, *ibid.*
Laudanum liquide de *Sydenham* — efficace dans le cas des tranchées, 321

CHAPITRE X.

Traitement du Tétanos des enfans.

Ce traitement est le même que pour les hommes, à quelques modifications près qu'exigent la foiblesse de leur âge, & autres circonstances, 321 *& suiv.*
Cure d'un enfant de 9 ans attaqué du *tétanos*, 323
CONCLUSION, 324 & suiv.

OBSERVATIONS

Sur la santé des femmes enceintes entre les tropiques, leurs maladies aux différentes époques de cet état ; l'accouchement & ses suites ; la naissance des enfans nouveau-nés jusqu'à l'adolescence.

CONCEPTION.

Vices héréditaires ; — première cause de la mortalité des nouveau-nés entre les tropiques, 330
Comment se transmettent, 331
Moyens d'en préserver les générations futures, *ibid.* & *suiv.*
Disproportion entre les époux influe considérablement sur la constitution des enfans, 332

GROSSESSE.

Soins & précautions qu'exige la femme enceinte, 333
Dangers de l'imprudence, 334
Note sur ce sujet, *ibid.*
Dangers de la saignée & des médecines âcres pendant la grossesse, 335
Attention que la femme enceinte doit avoir relativement à ses alimens, *ibid.*
Liberté du ventre — nécessaire, *ibid.* & *suiv.*
Dangers des alimens flatueux, 336
Note sur les dangers d'autres alimens, *ibid.*

La femme groſſe doit toujours ſe tenir en garde contre les variations de l'atmoſphère, *ibid.*
Combien cette précaution eſt néceſſaire, 337
Combien il eſt utile d'entretenir une grande propreté dans l'appartement de la femme groſſe, *ibid.*

ACCOUCHEMENT ET SES SUITES.

Dangers des excès de tous genres. 340 & *ſuiv.*
Accoucheurs & accoucheuſes inſtruits, — trop rares entre les tropiques, *ibid.* & 341
Dangers de l'ignorance à cet égard, *ibid.*
Douleurs — vraies ou fauſſes, *ibid.*
La nature ſe ſuffit preſque toujours à elle-même entre les tropiques, *ibid.*
Différence ſenſible à cet égard d'une zone à une autre, 342
Accouchement d'une Négreſſe mal conformée, *ibid.*
Détails ſur la conduite de l'*Auteur* pendant cette groſſeſſe, la maladie qui en fut la ſuite & l'accouchement, *ibid.* & *ſ.*
Réflexion ſur ces diverſes circonſtances, 345
Autre accouchement infiniment rare, 346
Première attention de l'Accoucheur, 347
Règle, ſuivie des plus heureux ſuccès, 348 & 349

ALLAITEMENT.

Révolution qui s'opère dans les organes du nouveau-né dès l'inſtant de ſa naiſſance, 350
Lait, 352
La ſource en doit être ſaine, *ibid.*
Retenu ou mal détourné — expoſe la mère à des dangers, *ibid.*

Note sur ce sujet, *Page* 352
Nourrice, *ibid.*
La consistance de son lait doit être, le plus qu'il est possible, proportionné à l'âge du nourrisson, 353
Cas où il est indispensable de changer de nourrice, 354
Nécessité de s'assurer de sa bonne constitution, *ibid.*
Proportion requise entre elle & l'enfant, *ibid.*
Qualités physiques & morales d'une bonne nourrice, 355 *& suiv.*
Moyens de reconnoître les bonnes ou mauvaises qualités du lait, 357 *& suiv.*
Proportions des mamelles, 360
Nourriture de la nourrice — doit toujours être variée & déterminée selon l'état de ses humeurs, *ibid.*
Considérations particulières à cet égard, 361
Quels sont les alimens qu'on doit préférer pour la nourrice, — Ceux qu'on doit rejeter, *ibid. & suiv.*
Le trop & le trop peu d'alimens sont également nuisibles, 362
Utilité de l'exercice à l'air libre, *ibid.*
Dangers de l'usage des liqueurs fortes, 363
Exception, *ibid.*
Exposition de la chambre de la nourrice; site de la maison qu'elle habite, 364
Effets de l'air salubre, *ibid.*
Attention que doit avoir la nourrice, lorsqu'elle veut donner à teter à l'enfant pendant la nuit, *ibid.*
Dangers de la mal-propreté, 365
Il est dangereux de changer légèrement de nourrice, & plus dangereux encore de n'en point changer, lorsque son lait s'altère par une cause quelconque, *ibid.*

Moyens de reconnoître le bon état ou l'altération des humeurs de la nourrice, *Page 366*
Suites funestes du lait vicié, *ib.d.*

MALADIES DES FEMMES GROSSES.

Constitution des enfans — est forte ou débile à raison de la bonne ou mauvaise conduite des pères, 367
Suites funestes des mœurs déréglées, *ibid.*
Conceptions irrégulières, vices héréditaires — sont presque toujours le fruit de la débauche, *ibid.*
Désordres occasionnés par de telles conceptions, *ibid.*
Accidens qui en résultent, 368
Moyens de remédier à ces accidens, 369
Remedia fistentia. — Dans quel cas doivent être employés, *ibid.*
Remedia moventia. — Dans quels cas sont indiqués, 370
Avortement ; — moyens de le prévenir, *ibid.*
Saignée indispensable dans cette circonstance. — Précaution qu'elle exige, 371
Ses dangers dans certains cas ; — autres moyens alors préférables, *ibid.*
Récidives — sont à craindre si l'on n'attaque pas la cause du mal, *ibid.* & 372
Dérangement des digestions, dépravation du chyle chez les femmes enceintes — méritent sur-tout entre les tropiques, la plus sérieuse attention, *ibid.*
Peuvent devenir funestes, 373
Impressions du contact de l'air, — sont également dangereuses entre les tropiques, pour la femme qui vient d'accoucher & pour le nouveau-né, *ibid.*

Vidanges, *Page* 373
Causes de leur trop grande abondance, *ibid.*
Moyens d'y remédier, *ibid.*
Dangers de la diminution ou de la suppression totale de cette évacuation, 374
Engorgement des mamelles, *ibid.*
Fréquent entre les tropiques, *ibid.*
Ses causes, ses symptômes; — moyens de remédier à ces accidens, 375
Tumeur des mamelles devenant squirrheuse; — comment se guérit, *ibid.*
Résolutif dans ce cas, 376

MALADIES DES ENFANS.

Convulsions des nouveau-nés — sont fréquentes entre les tropiques, 377
Prennent leur source, comme la plupart des autres maladies des enfans, dans les mauvaises qualités de la nourrice, *ibid.*
Régime de la nourrice — doit toujours être analogue aux besoins de son nourrisson, *ibid.*
Doux & humectant — prévient les maladies des enfans & facilite la dentition, 378
Tranchées; — huile d'amandes douces — n'est dans ce cas qu'un palliatif, *ibid.*
Huile de palma-christi, sirop de chicorée — sont préférables, *ibid.*
Coqueluche, — ses causes, ses symptômes, ses effets, 379
Moyens d'y remédier, 380

Dentition — est plus variée & plus difficile entre les tropiques que par-tout ailleurs, *Page* 381
Donne lieu à des convulsions mortelles, si l'on n'y remédie à temps, *ibid.*
Régime adoucissant de la nourrice — est très-efficace dans cette circonstance, 382
Etat de la bouche de l'enfant pendant le travail de la dentition, *ibid.*
Moyens de faciliter la dentition par le régime de la nourrice, *ibid.*
Incisions des gencives — préviennent ou font cesser les accidens causés par la dentition & facilitent l'éruption des dents, 383
Observation relative à une circonstance de ce genre, 384
Les incisions des gencives pouvant avoir des suites fâcheuses, sur-tout entre les tropiques, on ne doit pas s'y déterminer légèrement, 385
Vers — sont dans les climats chauds une des principales causes des maladies des enfans, *ibid.*
Moyens d'en prévenir les effets, 386
Précautions contre les vers, *ibid.*
Désordres qu'ils occasionnent, *ibid.*
A quels symptômes on reconnoît la présence des vers, 387
Le Médecin-praticien doit être toujours en garde contre cette cause principale des maladies des enfans, 388
Anti-vermineux employés avec succès, *ibid.*
Avantages de l'exercice à l'air libre pour corriger chez les enfans toute disposition aux maladies verminenses, *ibid.*

Eruptions — dangers de les panser avec des desficatifs ou des répercussifs, 389
Croûtes laiteuses — exigent des ménagemens, *ibid.*

RAPPROCHEMENT

Des vices & des abus des Hôpitaux d'entre les tropiques, ainsi que des moyens d'y remédier, 390

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit intitulé : *Observations sur le Tétanos, ses différences, ses causes & ses symptômes, avec le traitement de cette maladie & les moyens de la prévenir. Précédées d'un Discours sur les moyens de perfectionner la Médecine-Pratique entre les tropiques. Suivies d'Observations particulières sur la santé des femmes enceintes dans ces régions ; sur leurs maladies aux différentes époques de la grossesse, sur l'accouchement & ses suites, sur la conservation des nouveau-nés jusqu'à l'adolescence. Avec un Rapprochement des vices & des abus qui existent dans les hôpitaux situés sous la zone torride, & d'un Rapport de la Faculté de Médecine de Paris sur les Ouvrages précédens.* Ce Rapport me dispense de porter aucun jugement sur le mérite des ces Ouvrages, dans lesquels je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 18 Mai 1788.

BOSQUILLON.

PRIVILÉGE GÉNÉRAL.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT :

Notre amé le Sieur DAZILLE, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer, & donner au Public des *Observations sur le Tétanos, ses causes, ses symptômes, avec le traitement de cette maladie & les moyens de la prévenir, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume; voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilège, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enrégistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la Cession; & alors, par le fait seul de la Cession enrégistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende qui ne pourra être modérée

pour

pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilège ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE LAMOIGNON, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur DE LAMOIGNON ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander

autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-sixieme jour du mois de Mai, l'an de grâce mil sept cent quatre-vingt-huit, & de notre Règne le quinzième. Par le Roi en son Conseil, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1664, *conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du* 16 *Avril* 1785. *A Paris, le* 18 *Juillet* 1788. NYON l'aîné, Adjoint.

On trouve chez le méme Libraire:

Obſervations générales ſur les maladies des climats chauds;

Obſervations ſur les maladies des Nègres; *par le méme Auteur.*

63-260
APR 1963
LEONA ROSTENBERG

E788
D277d